Des effets spéciaux

Bénéficiant d'un budget assez rondelet, **The Blob** a néanmoins connu les pires problèrnes avec ses effets spéciaux. Trop peu de temps pour les concevoir, les mettre en application, manque d'argent pour leur donner tout le volume désiré. Et surtout un manque de coordination qui faillit tout mettre à l'eau. Entre les différents secteurs (effets-spéciaux mécaniques, optiques, de maquillage...), le dialogue n'était guère le point fort. Même le génial Lyle Conway (cité à l'Oscar pour **La Petite Boutique des Horreurs**) se serait fait vider avant la fin du tournage pour "incompétence" pure et simple. Des faits surprenants car **The Blob** possède des effets spéciaux par instant époustouflants, des images dingues, sanglantes. 0k, **The Blob 88** ressemble à un autre extra-terrestre vorace, **The Thing**, mais il sort du train-train humanoïde habituel. Comme**The Thing**, le Blob est constitué d'organismes multiples. Imaginez-le,collé sur toute la surface d'un plafond avec des visages déformés de douleur qui hurlent et un yoyo pantelant qui tempère l'horreur. Caoutchouteux et rigide dans **Danger Planétaire**, guère énergique et passablement invalide dans **Attention au Blob**, l'envahisseur prend enfin une forme, des formes qui lui conviennent. Tous les procédés d'effets spéciaux sont bons pour lui donner corps. Et c'est Lyle Conway, par ailleurs ancien marrionnettiste chez les Muppets, qui trouva le moyen de lui donner une apparence réelle, un « physique» que la caméra pouvait filmer sans recourir à des bidouillages coûteux en post-production. Il s'agissait de remplir une toile de soie bourrée de petites poches d'une matière visqueuse du nom de méthylcellulose. Cependant, la manipulation de cette espèce de matelas restait un problème majeur : poids, mouvements pénibles... Sur une simple vision du film, le Bblob paraît pourtant irréprochable. Surtout quand il attaque une cabine téléphonique (au dernier state : une maquette et un mannequin), qu'il surgit des eaux des égouts un peu à la manière de la grosse chenille de **From Beyond** ou qu'il investit une petite ville et assiège son église (de superbes maquettes, encore fruit du talent des techniciens de la société Dreamquest, laquelle a travaillé dernièrement sur **Vampire, Vous avez dit Vampire? II** et **Le Cauchemar de Freddy**)... Quelques transparences douteuses, l'impression de le Blob se déplace maladroitement peuvent donner à penser que le film de Chuck Russell a souffert de quelques carences techniques. D'autres vous diront que c'est voulu afin de rester dans la continuité directe des années 50.

Marc TOULLEC

The Blob USA 1988 Réal. : Chuck RUssel1. Scén. : Chuck Russel1 et Frank Darabont. Dir. Phot. : Mark Irwin. Mus. : Michael Hoenig. SPFX visue1s : Hoyt Yeatman, Dreamquest Images. SPFX créature : Ly1e Conway. SPFX maquillages : Tony Gardner. Prod. : Jack H. Harris, El1iott Kastner et André Blay pour Tri-Star. Int. : Shawnee Smith, Kevin Dillon, Donovan Leitch, Jeffrey DeMunn, Candy Clark, Art La Fleur, Del Close... Dur. : IH 32. Dist.: Columbia/tri-Star. Sortie prévue le 25 janvier 1989.

Entretien avec CHUCK RUSSELL

Révélé par la mise en scène ample et énergique de* Freddy 3: Les Griffes du Cauchemar, *Chuck Russell s'attaque ici à un autre monstre auquel le célèbre croquemitaine n'a rien à envier. Remake extrêmement violent d'une série B des années 50,* The Blob *se caractérise par ses effets spéciaux et son discours alarmiste sur les dangers du progrès. Chuck Russell nous dit tout...

M.M.: D'où vient votre intérêt pour le Blob?
C.R.: Je suis tombé par hasard sur les vingt dernières minutes de l'original, et je me suis senti comme frappé par la foudre. Assez bizarrement, je n'apprécie pas trop le principe du remake. Je ne toucherai jamais par exemple à un produit aussi parfait, aussi accompli que **King Kong**. **Le Blob** de 1958 était quant à lui un film très efficace dont le potentiel n'avait pas été complètement exploité. La créature renfermait de telles possibilités qu'on ne pouvait pas la confiner à une vague masse gélatineuse filmée en deux temps trois mouvements avec un budget ridicule. Je me suis donc attaché à une vaste entreprise de réactualisation, notamment en ce qui concerne la crédibilité des événements. Regardez par exemple le Blob original: on n'y croit pas, il est beaucoup trop lent, ses victimes réagissent comme si elles étaient dépourvues de réflexes ou bien "paralysées par la peur". Dans mon film. la créature est un véritable prédateur, rapide, rusé, cruel.
M.M.: Ce qui rend votre version effrayante, c'est justement la force et la vélocité du monstre.
C.R.: Vous savez, nous nous sommes inspirés de phénomènes naturels. Pour concevoir les caractéristiques organiques du Blob, nous avons observé au microscope le comportement d'amibes, de paramécies et autres anticorps. Nous avons aussi étudié des animaux et des plantes

qui dissolvent leurs proies avant de les digérer lentement.

M.M.: Votre distribution est intéressante: Kevin **Platoon** *Dillon, Jack* **Eraserhead** *Nance dans un petit rôle...*

C.R.:Je souhaitais simplement des acteurs capables d'apporter quelque chose de spécial à leur rôle.

M.M.: Comment s'est déroulée votre collaboration avec Frank Darabont ?

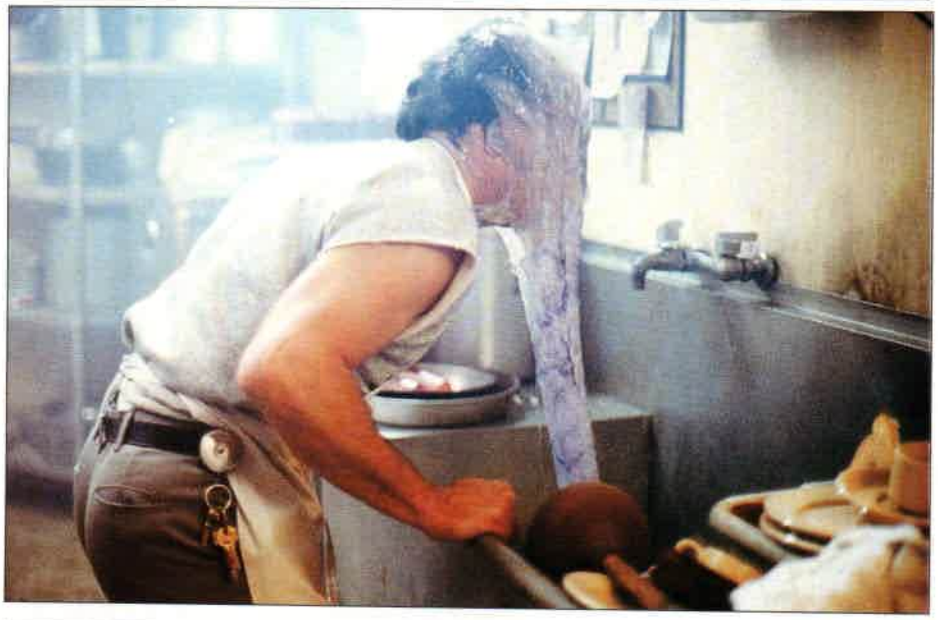
C.R.: Magnifiquement. Nous avions déjà travaillé ensemble sur **Freddy 3: Les Griffes du Cauchemar**, et nous n'en sommes pas à notre premier scénario. Frank est à la fois un collaborateur de premier ordre et un ami. Que demander de mieux ?

M.M.: Vous avez apporté quelques changements à la mythologie du Blob. Par exemple ce n'est plus d'un météore tombé par accident qu'il provient, mais d'un satellite construit par l'homme: pourquoi ?

C.R.: Quand j'écris, je me laisse complètement aller et je laisse remonter à la surface ce qui relève la plupart du temps de l'inconscient. Mais quand l'histoire est bonne, elle finit par trouver toute seule sa propre logique. Dans le cas présent, je me suis inspiré des progrès terrifiants de la guerre biologique et des frontières qu'elle s'oblige à respecter. Je n'ai pas de révélations à vous faire sur le sujet, mais le fait est que les gouvernements de notre planète ont réalisé depuis l'accident de Tchernobyl que l'armement nucléaire était aussi dangereux qu'un cigare allumé devant une mèche de dynamite, et ça les a incités à mettre la pédale douce. En revanche, vu que rien d'irréversible ne s'est encore produit, ils se consacrent entièrement à la guerre biologique. Ce qu'il y a de formidable avec la science-fiction, c'est qu'elle vous permet de lancer des cris d'alarme. Dans **Le Blob**, j'explore ce qui pourrait se passer si l'armement biologique se retournait contre ses créateurs, si, en envoyant nos armes dans l'espace, nous déclenchions accidentellement une espèce de «guerre des étoiles». C'est une idée intéressante, pas si éloignée que ça de la réalité, et elle donne au film une résonance qui justifie à elle seule sa mise en chantier.

M.M.: La réalité vous donne raison. En Amérique, on est en train de bouleverser le métabolisme des plantes afin de les immuniser contre les maladies. Certains environnementalistes ont même détruit des prototypes mutants pour éviter qu'ils ne bouleversent irrémédiablement l'équilibre naturel.

C.R.: Nous en sommes déjà là. Techniquement, nous sommes capables de tout détruire, comme des enfants armés de fusils à pompe. Bien que je ne me prenne pas pour un prêcheur, cet aspect sérieux du cinéma contribue au plaisir que je prends à faire des films. Dans le film, la découverte du satellite est le point sur lequel se resserre toute l'intrigue, et je crois qu'elle va à l'encontre de ce à quoi le public s'attend.



M.M.: Votre **Blob** *est co-produit par Jack Harris, producteur du* **Blob** *original. Travailler avec lui a dû être une expérience formidable...*

C.R.: Absolument. Jack m'a fait totalement confiance: il a cru en mon approche du film, il a aimé le scénario, et il s'est montré coopératif du début à la fin. Après avoir lu la version définitive de l'histoire, il m'a dit que ce que nous avions fait du Blob correspondait à ce que lui-même aurait aimé faire dans l'original. C'était un monstre impressionnant pour l'époque, mais il ne résiste pas à nos critères contemporains. Il était supposé dissoudre les gens, mais son organisme tel qu'il nous était dépeint rendait la chose impossible. Je n'ai pas voulu me montrer trop graphique, mais j'ai voulu suggérer visuellement ce qu'une telle entité peut avoir de fascinant, de magique.

M.M.: Les effets spéciaux ont une force peu commune...

C.R.: Merci. Ce que nous avons enduré pendant le tournage était aussi peu commun. Je ne me suis jamais autant investi physiquement dans une entreprise. Nous avons tout subi: du travail en pleine nuit par moins dix en-dessous de zéro au sauna improvisé qu'ont été certains égoûts, sans oublier les piscines d'eau sale dans lesquelles nous nous sommes souvent retrouvés.

M.M.: Une vraie vie de star, en somme...

C.R.: C'est ce que je me suis dit un jour en enfilant mes bottes pour aller tourner une scène dans des marécages. Drôle de façon de gagner sa vie, non ?

Entretien réalisé par Maitland Mc DONAGH (Traduction: Bernard ACHOUR).

AVORIAZ 89

Du 14 au 22 janvier, Avoriaz 1989 fait le point sur la production fantastique. L'année sera bonne par le simple fait que trois noms figurent au menu, John Carpenter, David Cronenberg et George Romero. Mais Avoriaz, c'est les révélations, les surprises, les films qu'on n'attendait pas...

Le fantastique change. Avoriaz change. Mais pas dans le même sens. L'année 1988 a été marquée par des chefs-d'œuvre (**Histoires de Fantômes Chinois, RoboCop** et **Aux Frontières de l'Aube**), des bons films (**Hidden, Princess Bride**...) mais aussi par des navets style **La Maison du Cauchemar, Aenigma, Coïncidence**... Promo 2000, qui organise le Festival, dit maintenant non aux gros navets poisseux dont on ne sait par quel miracle ils ont pu atterrir là. Trouver de bons films fantastiques est un sport délicat. Le marché, actuellement, foisonne de produits destinés à la vidéo et les vrais films de cinéma sont de plus en plus rares. Et ils sont presque tous américains. Comment établir une programmation digne de ce nom avec des boulets pareils aux chevilles? Ne pas faire trop yankee, trop gore, trop Z, trop ceci, trop cela...

Le tiercé gagnant

Ils sont là, les trois irréductibles du fantastique , les trois auteurs les plus brillants, les plus originaux du genre : George A. Romero (**Incident de Parcours** - quel titre français à la con!), David Cronenberg (**Faux Semblants**) et John Carpenter (**They Live**). Trois grands metteurs en scène pour trois films qui témoignent de leur maîtrise, de leur personnalité, de leur originalité. Et tous les trois vont jusqu'au bout de leurs fantasmes, de leurs délires, de leurs peurs, de leur besoin de dire des choses pas forcément plaisantes d'une façon différente. Le fantastique est ce biais-là. Le seul.

Du solide

Chuck Russell n'a pas la pointure, l'envergure du tiercé gagnant, mais son talent vise à autre chose: donner du spectacle haletant, des effets spéciaux réussis et des personnages pas trop stupides. **The Blob** est du bon divertissement, avec, en plus, une pincée de cruauté salutaire. Idem pour Tom Holland et son **Child's Play**. Celui qui a séduit voici trois ans Avoriaz avec **Vampire, vous avez dit Vampire ?** revient avec une histoire cruelle , parfois assez sordide, mais ultra-efficace. Elle rappelle un peu trop le sketch **Amelia** de **Trilogy of Terror** mais ce ne sont que des considérations cinéphiliques... **High Spirits** ne révolutionnera pas le genre mais ses charmes british, sa candeur et sa morale réchauffent un peu le coeur. Les fantômes irlandais, on les avait bien oubliés depuis le temps. En revanche dans un créneau très grand public, **Futur Immédiat** et son duo de flics rasent les pâquerettes. Mais le film est hors-compétition vu que Terence Stamp fait partie du jury. Du côté de la section Peur, pas de **Killing Birds** ou de **Maison du Cauchemar** à signaler. **Hellbound**, la suite de **Hellraiser**, ne décevra pas les fanas de gore dégueu et de Clive Barker, tandis que **Phantasm 2** refait le premier **Phantasm** avec plus de moyens et rigoureusement la même imagination. Toujours dans l'horreur, **Dream Demon** cartonne et utilise tous les trucs à faire peur pour renverser son public. Objectif atteint , le trouillomètre est au rouge incandescent. Le Canadien **The Kiss** lui aussi cherche à flanquer les boules ; il y réussit bien quatre, cinq fois sur une heure trente, ce qui n'est pas si mal. **Hand of Death** de son côté malaxe surtout l'horrible pour amuser la galerie. La galerie s'amuse.

Les films de la différence

Afin d'infuser à Avoriaz un flux revigorant, la programmation choisit des titres pas évidents. Des films à priori pas fantastiques. Un scandale ? Non. Les thrillers **Heart of Midnight** (glauque) et **Fair Game** (italien) exploitent des combines sorties des séries B d'épouvante. En mieux. Le seul film français sort des normes; **Baxter** suit à la trace un bull terrier vraiment pas beau et mort qui commente son passage chez les humains. Vraiment étrange et parfois déconcertant. Comme cette **Section** sud-africaine mêlant débacle guerrière et vaudou. Bien implantés dans la section Peur, les anglais délèguent aussi une production folledingue au croisement des Monty Python et de Lewis Caroll, **Life on the Edge**. Dans le registre de la comédie, Bob Balaban donne dans le culinaire macabre puisque les **Parents** sont des cannibales tenant à ce que leur fiston mange sa soupe. L'Europe de l'Est envoie le polonais **Kingsize** narrer une parabole, sociale bien sûr. D'ailleurs, l'Europe est à l'honneur cette année. Pour se mettre au diapason de l'actualité, Avoriaz sort quelques uns de ses essais dans le genre. Des films très différents les uns des autres (notamment **Dream Child, Les Tribulations héroïques de Balthazar Kober,** déjà Prix de la Meilleure Contribution Artistique au Festival de l'Imaginaire de Clermont-Ferrand). En prime une rétrospective Hammer dont il était enfin temps de dépoussiérer le grenier. Le meilleur pour la fin : **Paperhouse**. Un enchantement onirique qui vire au cauchemar. Entêtant, lyrique, inquiétant, intelligent, visuel et viscéral...Unique en somme.

Marc TOULLEC

Baxter (France. Jérôme Boivin). Compétition. Page 38.
The Blob (USA. Chuck Russell). Compétition. P. 12.
Child's Play (USA. Tom Holland). Compétition. P. 30.
Dream Demon (Grande-Bretagne. Harley Cokliss).Section Peur. P.50.
Futur Immédiat (USA. Graham Baker). Hors compétition. p. 24.
Fair Game (Italie. Mario Orfini) Compétition. P.17.
Faux Semblants (USA. David Cronenberg). Compétition. P.22.
Hand of Death (Grande-Bretagne. Anders Palm) Section Peur. P.40.
Heart of Midnight (USA. Michael Chapman). Compétition. P. 29.
Hellraiser II,Hellbound (Grande-Bretagne. Tony Randell).P.34.
High Spirits (Grande-Bretagne. Neil Jordan).Hors compétition. P. 18.
Incidents de Parcours (USA. George A. Romero). Compétition. P. 32.
Kingsize (Pologne. Juliusz Machulski). Compétition. P. 39.
The Kiss (Canada/USA. Pen Densham). Secteur Peur. P. 26. **Life on the Edge** (Grande-Bretagne. Tom Burman). Compétition. p. 39.
Paperhouse (Grande-Bretagne. Bernard Rose). Compétition. P. 46.
Parents (USA. Bob Balaban). Compétition. P. 28.
Phantasm 2 (USA. Don Coscarelli). Section Peur. p. 48.
La Section (Afrique du Sud. Darrell Roodt). Hors compétition. P. 41.
They Live (USA. John Carpenter). Compétition. P. 42.

FAUX SEMBLANTS

HELLRAISER II : HELLBOUND

HIGH SPIRITS

THE BLOB

FAIR GAME

Les souvenirs italiens à Avoriaz ne sont pas de très heureuse mémoire. Combien de **Maisons du Cauchemar**, de **Killing Birds** pour un **Bloody Bird**? **Fair Game** se classe dans la dernière catégorie, celle des bons films novateurs qui vont chercher au delà des coups de couteau habituels. Mario Orfini, son producteur-metteur en scène, est ambitieux, très ambitieux. Il vise autre chose qu'une sortie anonyme en vidéo. Ecran large, dolby stéréo, **Fair Game** s'impose en tant que spectacle son et lumière. Quelque chose qui ressemblerait à du Argento première manière.

Un mari revanchard

Gene est un personnage pour le moins curieux, très dangereux, très bien habillé, toujours impeccable. Même quand il profère des menaces. Et il en profère à son ex femme, une artiste habitant un loft un peu à l'écart. Gene ne supporte pas la séparation, le divorce. Il prend ça pour une dépossession pure et simple, une humiliation. C'est pourquoi il décide de se venger, d'une manière originale, cruelle, stylisée. Une vengeance à son image. Il se rend dans un coin désertique des Etats-Unis, se porte acquéreur d'un colis à manipuler avec attention. Coût de l'opération : 10 000 dollars. Très organisé, Gene ne manque pas de tester la marchandise sur le vendeur. Elle est d'une qualité remarquable, d'une efficacité foudroyante. Gene, passé maître dans l'art de manipuler des claviers d'ordinateurs, met au point un jeu qu'il dirige à distance. Ce jeu prend pour héroïne sa femme. Gene soigne les réjouissances. Une clé cassée dans la serrure,

un téléphone qui ne fonctionne que dans un sens et un émetteur incrusté dans un pendentif autour du cou. Tout est parfait : le jeu peut commencer.

L'enfer du loft

Enfermée entre les quatre murs de son luxueux loft, l'ex-Madame Gene ne s'aperçoit pas immédiatement du cadeau laissé par son ancien compagnon. Quand elle le trouvera, elle n'aura qu'une hâte... Mario Orfini, connaisseur en matière de suspense, connaît les règles du genre. Il fait qu'un décor peut avoir une importance primordiale, capitale. Et celui de **Fair Game** réussit à ne pas sentir le déjà vu : un loft immense, un véritable piège à souris. L'endroit idéal pour mourir. Trop spacieux, trop moderne pour se protéger d'un éventuel agresseur. Le cinéaste exploite son décor dans ses moindres recoins. Sa caméra glisse au ras du sol, fouille les coins de végétation, se colle aux poutres. Techniquement performant, **Fair Game** s'offre des moments étourdissants, des morceaux d'anthologie qui devraient secouer les plus blasés. Imaginez un sol couvert de farine et des projectiles tombant au ralenti, des pommes, des oeufs, filmés comme des bombes atomiques. Visuellement étonnant (le directeur de la photo, Dante Spinotti, a travaillé avec les plus grands cinéastes italiens), **Fair Game** bénéficie également d'une musique de Giorgio Moroder. Elle colle aux images, commente l'action. Un spectalce total.

Cyrille Giraud

Fair Game *Italie 1988 Réal.: Mario Orfini. Scén.: Lilia Ravera et Mario Orfini. Dir. Phot.: Dante Spinotti. Mus. : Giorgio Moroder. SPFX : Best Films. Prod.: Mario Orfini. Int.: Trudy Styler, Gregg Henry, Bill Moseley. Dur.: 1h 30. Dist.: Artédis. Sortie prévue en avril 1989.*

S.0.S. Fantômes ***à la sauce British ? Non. Neil Jordan, l'auteur novateur de*** **La Compagnie des Loups** ***et de*** **Mona Lisa,** ***rend hommage aux films de fantômes typiquement britanniques. Avec faste et effets spéciaux. Sans négliger le choc antédiluvien Américains/Anglais. Vieux débat, vieux conflit...***

Une comédie de fantômes comme on n'en fait plus depuis des dizaines d'années. **Le Fantôme des Canterville, Fantôme à vendre**... Une tradition british liée à un patrimoine, aux châteaux écossais bondés de spectres hululant pour terrifier les mortels. Une imagerie un peu poussiéreuse mais plaisante. «L'idée de **High Spirits** m'est venue à la lecture d'un article consacré à un agent touristique qui offrait à ses clients américains de rencontrer des fantômes irlandais et leur organisait des dîners aux chandelles dans de vieilles demeures censément hantées. Quand j'ai lu ce papier, il m'est venu à l'esprit de faire un film sur les préjugés simplistes que les Américains nourrissent à l'égard des Irlandais, et vice-versa. Mais **High Spirits** est avant tout l'histoire d'un homme qui tente de préserver un modeste héritage par un audacieux stratagème, et y parviendra, malgré lui, lorsque sa délirante mise en scène deviendra réalité». Réalisateur d'une psychanalyse des contes de fées (**La Compagnie des Loups**) et d'un joli thriller romantique (**Mona Lisa**), Neil Jordan est anglais Ce qui est vraiment obligatoire pour toucher un sujet comme celui de **High Spirits**.

Noblesse décatie

Les temps sont durs pour Peter Plunkett, vieil aristocraste vivant avec sa mère et une poignée de serviteurs dévoués dans un vieux château. Les affaires ne fonctionnent guère et c'est pourquoi le Lord imagine un stratagème infaillible pour attirer le gogo : aménager son foyer en repaire de fantômes, installer ses petits effets spéciaux à domicile et fournir moult frissons à une poignée de touristes. Les visiteurs débarquent. Un jeune prêtre pas encore consacré, une beauté provoquante, un parapsychologue et un couple d'Américains, Jack et son insupportable épouse, la riche et plantureuse Sharon Brogan... Le projet de Peter Plunkett tourne à la catastrophe ; tous ses dispositifs s'écroulent lamentablement. Cepenant, peu après, ivre mort dans une chambre abandonnée, Jack assiste à la mort répétée depuis 200 ans tous les soirs de Mary Plunkett assassinée par son mari, l'infâme Martin Brogan. Malgré lui il enraye le processus, rencontre Mary dont il tombe finalement amoureux. Toutefois, toute une horde de spectres en profitent pour se livrer à quelques facéties sur les vivants... «Fondamentalement, **High Spirits** est une variation sur le thème de **The Old Dark House** de James Whale. C'est une blague énorme qui se déroule de façon traditionnelle au départ avant de devenir une comédie noire, macabre, et dont les acteurs, les fantômes, deviennent tangibles. Le concept : la farce varie toutes les vingt minutes et le film se clôture par une histoire d'amour entre un homme et une femme fantôme ou entre une femme et un fantôme. **High Spirits** n'est la réplique anglaise de **S.0.S Fantômes** mais comporterait plutôt des lignes de **Contes d'Une Nuit d'Eté** mâtinés d'0scar Wilde". Tenant à demeurer coûte que coûte anglais, malgré le fiancement en parti américain, Neil Jordan concentre le scénario sur l'incompréhension Britanniques/Américains. Il se charge des réactions anglaises mais a l'intelligence de confier le soin de brosser les traits des Yankees à un Américain «curieusement sophistiqué» du nom de Michael McDowell, habitant de Los Angeles et par ailleurs responsable du scénario de **Beetlejuice**, cette autre comédie de fantômes dont les points communs avec **High Spirits** sont nombreux. Et la dualité fonctionne merveilleusement bien. Surtout au niveau des dialogues entre Daryl Hannah (employant un vocabulaire nuancé mais précieux, totalement déphasé en cette fin de millénaire) et Steve Guttenberg (mâchant un argot incompréhensible pour une jeune femme de 200 ans)."J'avais envie de tourner un film en Irlande. Je le voulais magique et surnaturel dans la veine caractéristique de ce pays de légendes". Décidément british, un tantinet chauvin, Neil Jordan aime son pays et le mon-

Daryl Hannah

tre, même si son regard demeure constamment ironique. Neil Jordan doué pour l'humour ? Un talent guère évident à la vision de **La Compagnie des Loups...**

Humour macabre

"Après **Angel**, j'ai voulu faire **La Compagnie des Loups** et les gens m'ont demandé pourquoi je ne tournais pas un autre thriller réaliste. Après le tournage de **Mona Lisa** qu'ils trouvaient déprimant, ils m'ont interrogé sur la raison pour laquelle je n'avais pas réalisé quelque chose de fou et d'extravagant...» . Metteur en scène indépendant, Neil Jordan n'appartient pas.à un genre en particulier mais à tous en général. Il sera même, dans un avenir très proche, le producteur de David Lynch sur **Ronnie Rocket**. Très lié à ses personnages, le metteur en scène ne désavoue pas pour autant l'environnement nécessaire au fantastique. Et cet environnement est surtout dû au talent du directeur artistique Anton Furst qui récréa le château Plunkett sur le plateau C des studios de Shepperton. Pour permettre à la caméra une grande mobilité et la possibilité de suivre les comédiens d'une pièce à l'autre, Anton Furst fit construire le grand manoir d'un seul tenant. "L'abondance des coursives a favorisé une utilisation beaucoup plus astucieuse du plateau. J'aime provoquer, avec mes décors, des plongées et des contre-plongées inattendues, plutôt que la traditionnelle prise de vue latérale". Il est vrai que Neil Jordan a aussitôt saisi cette chance : **High Spirits** débute par une contre-plongée sur la grande salle du château, une prise de vue magnifiquement éclairée par Alex Thomson, chef-opérateur de génie (**Excalibur**). La caméra bouge perpétuellement, arpente les couloirs, monte le long des escaliers, plane au dessus de la pièce principale... Jamais film reclus dans un « castle» ne se sera montré aussi aérien, aussi fluide dans ses déplacements. Et jamais au détriment du gothique, de l'atmosphère légèrement moisie. Anton Furst (qui venait de passer deux ans sur le tournage de **Full Metal Jacket**) utilisa également pour les extérieurs et certaines séquences un vrai château irlandais, Dromore, modèle de celui de Disneyland.

Une bonne affaire

Neil Jordan, que Stanley Kubrick considère comme le plus innovateur des cinéastes anglais actuels, devait à l'origine tourner le film pour Columbia dont le boss du moment, le fameux David Puttnam, lui commanda le scénario. Puttnam ne tint pas longtemps à la tête de cette Major. Le script de Jordan, comme beaucoup d'autres, est laissé au rayon attente. Producteur de **High Spirits**, Stephen Wooley ne regrette rien ; il considère que l'esprit du script se serait mal accomodé aux impératifs commerciaux d'une grande compagnie américaine. Neil Jordan revoit plus tard son manuscrit qu'il adapte à un budget deux fois moins élevé, c'est-à-dire de l5 millions de dollars. Mais **High Spirits** s'en tire fort bien. Le spectaculaire est de rigueur, les effets spéciaux occasionnent quelques scènes d'une folie peu commune... Mais c'est la présence de Daryl Hannah qui apporte au film son plus beau trucage, un effet d'un érotisme à peine suggestif, troublant. Simple : en essayant de l'embrasser, Steve Guttenberg lui passe au travers du corps. Une sensation rare. Mais la beauté, le charisme de Daryl Hannah y font beaucoup. Rarement, la sirène de **Splash** aura été aussi lumineuse, aussi rayonnante. Celle qui ressemblait à un travelo brésilien dans **L'Affaire Chelsea Deardon** se meut ici en un fantôme dans la grande tradition des romantiques, des Hollandais Volants errant éternellement sur les océans à la recherche de l'amour fatal mais libérateur. La comédie, les frasques d'un divertissement superbement emballé n'empêchent pas cela. Et même sous le maquillage de Chris Tucker (4 heures de pose et retrait des prothèses par jour !), elle irradie encore quelque chose. L'ex flic de **Police Academy**, Steve Guttenberg, n'y résiste pas très longtemps.

Marc TOULLEC

High Spirits Grande-Bretagne/USA 1987 Réal.: Neil Jordan Scén.: Neil Jordan. Dir. Phot.: Alex Thomson. Mus.: George Fenton. SPFX : Derek Meddings Maquillages : Christopher Tucker et Nick Dudman.Prod.: Stephen Woolley et David Saunders/Palace Int.: Peter O'Toole, Daryl Hannah, Steve Guttenberg, Beverly d'Angelo, Jennifer Tilly, Peter Gallagher... Dur.: 1H 32. Dist.: AAA Sortie prévue le 18 janvier 1989.

Daryl Hannah, deux cents ans plus tard....

Entretien avec DEREK MEDDINGS

HIGH SPIRITS

A gauche: Derek Meddings.

Derek Meddings aime les défis. Couronné par un des Oscars les plus justifiés qui soient pour avoir fait voler Superman, il tâche ici de renouveler des effets spéciaux qui n'impressionnent plus personne. Pari gagné: les fantômes de High Spirits ne ressemblent à rien de ce qu'on avait pu voir auparavant.

M.M.: Combien de temps avez-vous travaillé sur ***High Spirits*** *?*

D.M.: Quelque chose comme neuf mois. C'était d'autant plus difficile qu'il s'agissait d'une histoire de fantômes et que le scénario exigeait des effets visuels très élaborés. Il fallait par exemple faire passer deux fantômes l'un à travers l'autre, mais sans recourir à la traditionnelle image translucide que l'on peut transpercer sans problème. Ce que voulait Neil Jordan, c'était que nos fantômes aient l'air solide. Pour cela, nous avons utilisé le blue-screen. Quand je vois le résultat à l'écran, j'en ai des frissons partout : la présence du blue-screen est absolument indétectable. Nous avons d'abord filmé les décors où devaient se dérouler ces scènes, puis les acteurs séparément. Bien que vous voyiez deux personnes se traverser en même temps, elles ont en réalité été filmées à plusieurs heures d'intervalle !

M.M.: Comment s'est déroulée votre collaboration avec Neil Jordan ?

D.M.: Très bien. Neil est un bon réalisateur, il sait ce qu'il veut. Sur d'autres tournages, j'ai vu nombre de metteurs en scène avancer à l'aveuglette. Ici, au moins, je savais ce qu'on attendait de moi, je connaissais le but qu'on s'était fixé, même si on n'est jamais sûr de ce qu'on fait avant d'avoir vu le produit fini. Neil s'est montré très cohérent : il avait le film bien dans sa tête,

et s'il souhaitait des fantômes solides au lieu de banales superpositions, c'est qu'il avait de bonnes raisons. Au début de l'histoire on voit pourtant quelques fantômes rudimenaires, mais c'est uniquement parce qu'ils sont créés par l'équipe de l'hôtel afin d'attirer les touristes en leur faisant croire que la demeure est hantée. Pour visualiser ces spectres bidon, nous avons suivi la bonne vieille recette : un miroir incliné à quarante-cinq degrés, un acteur quelques mètres plus loin, un éclairage approprié et le tour est joué ! Seulement quand les fantômes du château, les vrais, réalisent ce qui se passe, plus question de recourir aux trucages de grand-mère : ils interviennent personnellement, et c'est là que les ennuis commencent pour nous.

M.M.: Etes-vous satisfait du résultat final ?

D.M.: Je crois sincèrement qu'il est excellent, bien que par certains côtés je ne sois pas comblé à cent pour cent. En débutant le film, je ne savais même pas comment j'allais bien pouvoir résoudre la question des «fantômes solides». Et en le découvrant pour la première fois, je me suis dit qu'au fond ce n'était pas si compliqué que ça. Si je devais refaire un film similaire, je m'y prendrais sans doute autrement, tout en utilisant mon expérience sur **High Spirit.**

M.M.: Combien de collaborateurs avez-vous ?

D.M.: Une dizaine à temps complet. Je ne peux pas en employer davantage sous peine d'en voir certains errer pendant des heures sur le plateau en attendant de travailler sur l'effet qui leur aura été confié. Pour les occasionnels, je planifie leur nombre au début du tournage..

M.M.: Quels sont vos projets ?

D.M.: Je travaille actuellement sur **Batman**.

M.M.: Qui le réalisera ?

D.M.: Tim Burton, le metteur en scène de **Beetlejuice.**

M.M.: Avez-vous vu ce film ?

D.M.: Oui. Je me suis bien amusé. J'ignorais totalement de quoi ça parlait, et je l'ai donc découvert dans un état de surprise permanente.

M.M.: Pensez-vous que **High Spirits** *sera un succès ?*

D.M.: Je l'espère de tout mon cœur. C'est une comédie, et le scénario déclenche le fou-rire à lui seul. Quand vous voyez le film la première fois, vous riez encore. A la sixième vision, si vous avez subi comme moi les rushes, les premiers plans d'effets spéciaux et les séquences dialoguées, le tout sans la moindre continuité, vous riez un peu moins. Vous êtes là, dans votre fauteuil, à rechigner contre des imperfections techniques que vous êtes seul à remarquer. De toute façon, c'est le public qui décide du succès, pas nous. Je pense toutefois que **High Spirits** a tout pour attirer les foules. Les acteurs, Peter O'Toole, Beverly D'Angelo, Steve Guttenberg, Daryl Hannah, sont excellents; les décors magnifiques; le château somptueux; l'image superbe; et en plus c'est drôle. La première projection-test a été très encourageante.

M.M.: C'est votre film préféré ?

D.M.: De ceux auxquels j'ai collaboré ou en général ?

M.M.: En général.

D.M.: Ça varie d'un jour à l'autre. Je n'ai aucun favori, sauf celui qui m'a valu l'Oscar : **Superman.** Il n'a d'ailleurs pas pris une ride. Dix ans après, je le trouve toujours aussi excitant. Sinon, dernièrement, j'ai adoré **Empire du Soleil**. Je ne comprends pas comment l'Oscar a pu échapper à Spielberg. C'est un des plus grands réalisateurs de notre époque. Regardez ses films, leur beauté, leur candeur... Dans l'industrie cinématographique, il est le seul à avoir conservé son âme d'enfant, et ça, c'est essentiel. J'aimerais vraiment travailler avec lui.

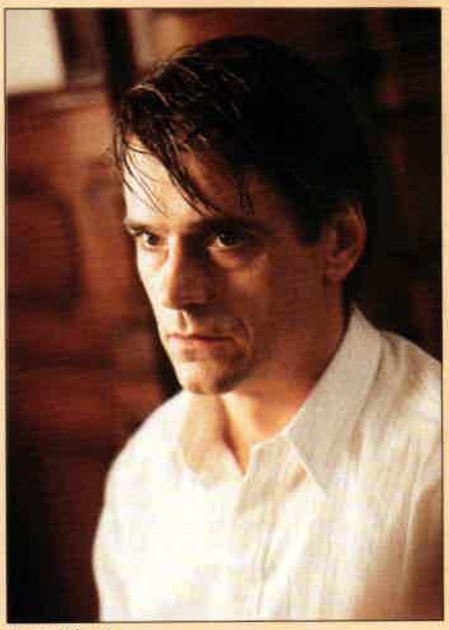
M.M.: On sait que **Batman** *coûtera très cher. Pouvez-vous nous révéler le budget de* **High Spirits** *ou bien êtes-vous tenu au secret ?*

D.M.: Ma secrétaire ne tient pas trop à ce que j'en parle. Ma réponse sera donc : beaucoup d'argent. Ça vous va ? Il arrive parfois qu'au montage certaines scènes onéreuses soient supprimées ; on ne peut jamais savoir à l'avance lesquelles, et quand on s'en aperçoit on est très déçu. Mais dans le cas de **High Spirits**, toutes les sommes investies seront sur l'écran. Du moins j'espère !

Entretien réalisé par Michael VOLETTI
(Traduction : Bernard ACHOUR)

FAUX SEMBLANTS

Beverly et Elliot Mantle, des jumeaux gynécologues qui se partagent tout, y compris leurs conquêtes. Un jour, Beverly tombe amoureux d'une actrice, Claire, et refuse le partage. Les faux-semblants du titre arrivent en terrain inconnu et Cronenberg les dirige vers une fin tragique. Mieux qu'un choc durable, un traumatisme indélébile.



Jeremy Irons.

Le générique de **Faux Semblants**, par sa simplicité, est somptueux. Sur un fond rouge très doux, des instruments chirurgicaux, mi oeuvres d'art avant-gardistes, mi outils de torture moyenâgeux, vont et viennent accompagnés de dessins vieux style anatomiques. La façon envoûtante avec laquelle Cronenberg entraîne le spectateur au coeur de ses obsessions prouve la maîtrise du réalisateur. Jusqu'alors, il fallait à Cronenberg du spectaculaire, de la violence, des effets spéciaux pour transmettre sa pensée, sa personnalité. **La Mouche**, dans ce genre, consacrait un Cronenberg au sommet de son art. Chef-d'oeuvre de surenchère et de fin de carrière, **La Mouche** embrassait la perfection. Comment faire mieux ?

EPURE

En allant chercher quelque part ailleurs des moyens neufs pour surprendre, Cronenberg s'est trouvé un don rare : celui de l'épuration, de la sobriété satisfaite, du calme olympien. Cronenberg n'a jamais été aussi sûr de son coup et, au contraire de l'ami Carpenter avec **Prince des Ténèbres** chez qui une confiance maximale en soi engendre une certaine relâche, il maintient une concentration étouffante sur le film. Au concept «sérieux» de **Prince des Ténèbres**, Cronenberg a préféré le concept «tension». Et effectivement, **Faux Semblants** approche pendant près de deux heures l'implosion sans jamais la toucher. On a beau attendre, anxieux, l'équivalent des débordements de **La Mouche, Faux Semblants** se clôturera comme il a commencé, dans la plus belle des tranquillités. Entre temps, l'implosion aura bel et bien eu lieu. Chez le spectateur.

DETAILS

Faux Semblants est truffé de détails, d'éléments scénaristiques s'apparentant à des symboles dont on ne sait jamais s'ils flattent l'intelligence du spectateur ou s'ils stimulent chez lui des sentiments bien plus intérieurs. Dans l'une des premières scènes, Beverly examine Claire et lui découvre trois utérus. Immédiatement, le spectateur cherche une explication et la trouve (ou ne la trouve pas) . Mais dans le même temps, et il n'en a pas forcément conscience, Claire devient un être difforme intérieurement et donc viscéralement repoussant. Tout **Faux Semblants** fonctionne ainsi sur ces deux niveaux, l'un conscient, l'autre pas. L'amour vécu comme une dissection à grand renfort de tubes de caoutchouc et de pincettes, l'apparition de deux jumelles devant Elliot, les blouses de soie rouge pendant l'opération, une main gantée caressant une peau, sont autant d'éléments compréhensibles que d'émotions intraduisibles sur le moment. **Faux Semblants** conjugue la folie du film expérimental propre à déchaîner les sens à la tranquillité du film d'auteur accessible à tous.

Evidemment, **Faux Semblants** bouleverse l'échelle des valeurs, les qualificatifs viennent à manquer, les tableaux de cotation se font petits et le dernier né de Cronenberg est le prototype du film à jalouser tant sa supériorité est écrasante. Qu'on jette un oeil attentif sur l'oeuvre en constante progression du Canadien et une question vient tout de suite à l'esprit. Vers quels nouveaux sommets ce diable d'homme pourra-t-il hisser son cinéma ? Lui seul le sait et pour nous, admirateurs, l'insupportable attente peut commencer

Vincent GUIGNEBERT

Dead Ringers. *1988. Canada. Réal. : David Cronenberg. Prod. : David Cronenberg, Marc Boyman, Joe Roth, James G. Robinson. Scén. : David Cronenberg et Norman Snider d'après le livre «Twins» de Bari Wood et Jack Geasland. photo. : peter Suschitzky. Mus. : Howard Shore. Décors : Carol Spier. Int. : Jeremy Irons, Genevieve Bujold, Heidi Von Palleske, Barbara Gordon, Shirley Douglas, Stephen Lack... Dist. : MK2. Durée : 2H. Sortie prévue le 8 février 1989.*

DOUBLE JEU

Jeremy Irons (**Mission**) s'est vu confier la difficile tâche de jouer le rôle des deux frères jumeaux Beverly et Elliot Mantle. Sa performance est incroyable. Beverly et Elliot, bien que physiquement identiques, sont toujours reconnaissables. Beverly, le visage doux, inquiet, et la voix pleine de doute; Elliot, le visage dur d'un beau gosse et la voix charmeuse. Grâce à une caméra guidée par ordinateurs en fonction de la mémoire des mouvements déjà filmés, Jeremy Irons se dédouble, Beverly et Elliot se parlent, bougent, s'affrontent. Dans le même plan, Beverly s'effondre en larmes pendant qu'Elliot éclate de rire. Fabuleux. «Ils sont évidemment très semblables physiquement», explique Jeremy Irons. «Je voulais que le spectateur sente une différence, à mesure qu,il fait la connaissance des jumeaux, sans qu'il soit capable de mettre le doigt sur cette différence», et c'est réussi. Après ça, l'Oscar ne peut lui échapper.

V.G.

L'EVIDENCE

Jamais David Cronenberg n'a autant été lui-même que dans ce film apparemment situé aux antipodes de ses autres œuvres. Le peintre halluciné de nos angoisses biologiques, le cinéaste fou capable des pires outrances visuelles, l'homme de tous les excès a mûri. Totalement maître de ses moyens (qu'a-t-il donc bien pu se passer dans sa vie pour entraîner une telle évolution?), il canalise ses obsessions les plus agressives avec une sérénité de vieux sage: le monstrueux métabolisme de Samantha Eggar dans **Chromosome 3** devient ici le calvaire d'une femme incapable de supporter sa difformité, la haine des frères de **Scanners** se transforme en un poème d'amour gémellaire, la sexualité débridée de **Frissons, Rage** et **Videodrome** s'épanouit dans une scène de danse affolante de sensualité, les élans paroxystiques de **La Mouche** sont muselés jusqu'à l'exaspération... Tout ce qui relevait de

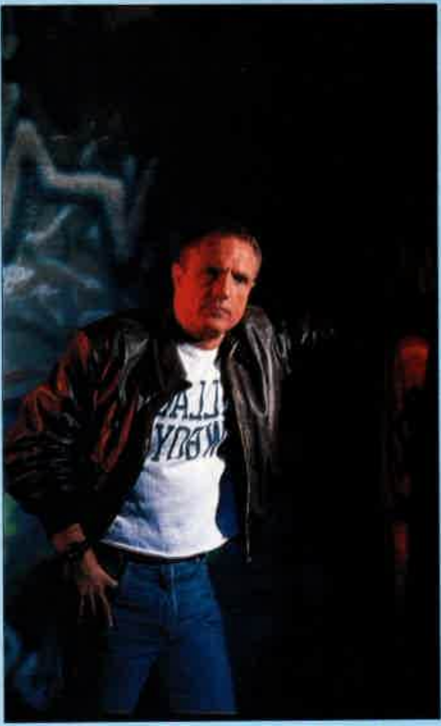
l'exhibitionnisme est aujourd'hui intériorisé avec une pudeur, une humanité bouleversantes. Tout ce qui appartenait à l'inconscient torturé d'un auteur incapable de dominer ses éruptions intimes se retrouve miraculeusement simplifié. Cette simplicité, cette évidence sont en fait au cœur du film. David Cronenberg ne nous parle de rien d'autre que des sentiments de base : l'amour, le désir, la jalousie, le besoin de connaissance, la tentation du vide... Obstiné comme la marée, le scénario de **Faux Semblants** déroule sa spirale de mort et d'émotion avec une puissance, une sûreté, une rigueur souveraines. Contemplative, la mise en scène s'attarde sur les visages comme sur des panoramas naturels. Et au bout du chemin, imprévisible, suffocante : l'élévation. Evoquée par des symboles comme le chiffre trois (les trois utérus de Geneviève Bujold, l'impossible trio, les trois pilules que donne Elliot à Beverly), le hiératisme quasi-papal des séquences d'opérations ou la «montée au ciel» de Beverly, elle culmine en une *pietà* sublime dont on ne percera sans doute jamais le mystère.
Porté par une musique funèbre, implorante, tragique, **Faux Semblants** possède l'ampleur et la beauté d'un requiem. A ce niveau de cohérence et d'accomplissement, on peut sans hésitation parler de pureté.

Bernard ACHOUR

FUTUR IMMEDIAT

LOS ANGELES 1991

Dans la grande séries Deux Flic à. .., voici le duo humain/ extraterrestre. Futur Immédiat est donc un polar traditionnel à peine masqué à volonté sociale. Les aliens se nomment Crads et habitent Cradville...



Les extraterrestres ont débarqué; «Arrivants» dans une immense soucoupe. Des esclaves en fait, une race biologiquement conçue pour les travaux les plus rudes, pour les tâches les plus ardues. Sur Terre, ils sont accueuillis chaleureusement au départ, mais les choses se gâtent rapidement. Enfermés dans un ghetto, ils sont nommés les «Crads» par leurs concitoyens et hôtes. Et ceux-ci, soucieux de leur donner des patronymes humains répérables dans l'annuaire, leur ont réservé une blague du plus mauvais goût. Un tel se nomme Richard Nixon (ce qui tient de l'injure), tel autre Cole Porter ou Harley Davidson. L'extraterrestre vedette s'appelle quant à lui Sam(uel) Francisco, un calembour particulièrement soigné. Humanoïdes, les Arrivants se saoûlent au lait caillé, ils se dissolvent dans l'eau de mer, résistent aux méfaits du métane... Ils ont leur langage propre mais parlent parfaitement l'anglais, une langue qu'ils peuvent apprendre en deux ou trois mois. Fabriqués pour résister, ils s'adaptent à tout. Et rapidement. C'est probablement pour cette raison que les autorités ont cantonné la communauté des extraterrestres dans un coin de ville répondant au nom charmant de «Cradville»...

Alien City

«Beaucoup de récents films de science-fiction ont touché des aspects de l'arrivée des extraterrestres. J'ai pensé qu'il serait intéressant , à l'opposé, de bâtir une rencontre avec une race étrangère, comme celle de **Rencontres du Troisième Type,** et d'attendre ce qui en serait advenu trois ans après" annonce le scénariste Rockne S. O'Bannon, un jeûnot qui a fait ses classes sur **La Cinquième Dimension** et sur un épisode d'**Histoires Fantastiques**. C'est d'ailleurs en rédigant un script pour la première de ces séries que l'idée de **Futur Immédiat** lui vint.

Aussitôt, il s'adonne à la tournée des producteurs et tombe sur Gale Ann Hurd, responsable de **Terminator, Aliens** et d'un sinistre nanar, **Panics**. Gale Ann Hurd lit le scénario et s'écrie: "Je veux faire ce film !".

"Il s'agit d'une histoire qui a un sens, une histoire qui possède tous les ressorts dramatiques nécessaires à un bon film. Elle m'a fait rire et touché également". Il est vrai que Rockne S. O'Bannon ménage bien la chèvre et le chou. **Futur Immédiat** ammène nombre de gags par la confrontation d'un flic bourru, un as qui vient de perdre son coéquipier abattu par un Arrivant, et d'un... Arrivant, le premier extraterrestre à être promu inspecteur. Le premier n'aime pas le second. Le coup classique, mais par la grâce d'un scénario fûté façon TV. Un flic yankee et un flic moscovite, un flic noir et un blanc, un flic et un comptable en cavale, un flic et un avocat... et maintenant un flic classique et un alien en uniforme. L'idée a bien fonctionné puisque **Futur Immédiat** obtient un gentil succès aux States. Séduite par le concept, Gale Anne Hurd est aussi intéressée par "raconter une histoire sur le préjudice moral comme celle de **Dans la Chaleur de la Nuit**, développer l'amitié naissante entre les deux personnages, deux races différentes. Les Arrivants dans **Futur Immédiat** sont les nouveaux Boat People. Cependant, ils ne proviennent pas d'une chaloupe venant du Vietnam, ils n'arrivent pas du Salvador, ils sortent d'un vaisseau spatial. Ils sont une espèce oppressée, aliénée. Nous avons mis en parallèle les Arrivants avec des tas de situations que nous vivons tous les jours en Amérique". L'intégration, toujours et encore, Harlem, les Chinatowns, la Petite Italie... Les Arrivants sont méprisés, contraints à vivre entre eux. Ils sont 250.000, de quoi former une minorité. Aussitôt convaincus les pontes de la Fox, la production cherche un metteur en scène. Gale Ann Hurd doit bien songer à son mari, James Cameron, mais ce dernier travaille dur sur **The Abbyss**. «**Futur Immédiat** demandait quelqu'un qui ait un regard sur les choses, quelqu'un qui puisse, en outre, obtenir le maximum des comédiens. Connaissant Graham Baker depuis deux ans et ayant vu ses films, j'ai aussitôt pensé qu'il était le bon choix". Une vieille connaissance, ce Graham Baker: il réalise en 1982 **Impulse**, un thriller glauque sur une contagion rendant fous furieux les habitants d'une petite ville des States (Avoriaz 83) et porte la responsabilité de **La Malédiction Finale** qui n'est pas aussi mauvais qu'on a bien voulu le laisser croire. Un actif exclusivement fantastique, mais Baker est aussi un metteur en scène réputé de spots publicitaires....

Alien très extra...

Tandis que James Caan se livre à un exercice très peu périlleux (composer un flic qui, sous des dehors de brute épaisse, cache un coeur d'or), Mandy Patinkin (la fine lame de **Princess Bride**) écope du personnage de Samuel Francisco (que son collègue s'empresse de rebaptiser sobrement George).

«George évoque un monde magnifique et les possibilités qu'il présente.Il vient d'un endroit où son peuple était emprisonné, utilisé comme esclave. Sur terre, il connaît la liberté pour la première fois. Ironiquement, bien sûr, cette liberté est restreinte à celle de tant d'immigrants, de réfugiés, à travers l'éducation et les travaux proposés. Mais c'est toujours mieux que la situation qu'il a connue. Face à la nouvelle vie qui s'offre à lui, il est comme un gosse dans un magasin de jouets. A l'opposé, Sykes est le prototype-même du flic dur à cuire. Son mariage appartient au passé et il se trouve complètement désillusionné. Et tout ce qui lui reste au monde tient dans son partenaire, mais celui-ci est tué au début du film. Progressivement, à force de côtoyer George, il commence à percevoir le monde un tout petit peu comme les extraterrestres. Sykes se retrouve humanisé par quelqu'un qui n'est pas humain''. Psychologie très au point pour le personage donc. Reste encore le maquillage, un "masque" très simple en apparence mais en fait complexe, fruit de multiples discussions entre Stan Winston qui le désirait plus "exotique'' et Graham Baker qui le voulait plus proche des hommes pour précipiter l'identification. «J'ai parlé aux gens du maquillage ainsi qu'aux producteurs et metteur en scène. Je leur ai dit que ce que je voulais pour Sam Francisco ressembait à un visage de bébé. Je leur ai demandé de faire le maximum pour extraire du maquillage toute son innocence, autant qu'il était possible. J'ai pensé aux enfants, plus particulièrement à mon bébé qui avait alors 6 mois. Je réalisais alors que George avait vraiment l'air de ce qu'il était, bien davantage que la plupart des gens. La manière dont il aborde ce nouveau monde est celle-ci : il essaie simplement de vivre en paix, de demeurer calme et patient, de ne pas trop parler mais juste de regarder» Mais tous les extraterrestres ne sont pas des enfants de choeur. Exemple : William Harcourt, un homme d'affaires stylé, tiré à quatre épingles, soucieux de rentabiliser au plus vite la drogue nouvellement reconstituée et dont son peuple était abreuvé par le passé. «Il s'apparente vraiment à un étranger. Il est arrivé là et a pris les habitudes de l'Amérique. Il est devenu un Américain.Toutefois, il a accordé ce nouvel état à ses projets ; il s'est souvenu que ces extraterrestres particuliers ont été élaborés pour être vendus sur d'autres planètes, pour s'adapter et travailler dans des conditions extrêmement difficiles. Par accident, il échoue sur la planète Terre, en Amérique. Il regarde autour de lui et remarque que tous les gens du haut de la pyramide sont ambitieux et durs, il se dit alors "ce qu'ils ont fait, moi je le ferai !''. Voici comment Terence Stamp explique les motivations d'un protagoniste prêt à écouler de grandes quantités de stupéfiants pour donner du coeur à l'ouvrage à quelques milliers d'ouvriers extraterrestres.

Le résultat des courses

Y'a pas à dire, **Futur Immédiat** part d'une bonne idée, d'un bon principe, mais s'épuise au fur et à mesure de son déroulement. La première séquence, un réglement de compte efficace, violent, promet une suite plus énergétique encore. On marche : James Caan n'a aucun mal à jouer les ours mal léchés et Mandy Patinkin réussit à faire oublier qu'il a le visage recouvert d'un maquillage fait de six éléments différents. Seulement le scénario se contente de ces quelques données de départ et aligne les pires banalités d'usage dans le polar. L'impression finale : du gâchis, un gros manque quelque part. De l'imagination, Pas seulement deux, trois bonnes idées clairsemées au petit bonheur la chance. Et puis Graham Baker n'est pas vraiment l'homme de la situation. Metteur en scène capable, il donne le meilleur de lui-même dans des oeuvres privilégiant l'atmosphère et l'ambiance au profit de l'action. **Impulse** et **La Malédiction Finale** exhalaient un parfum assez nauséeux, capté par une caméra appréciant les odeurs moites, putrides. Abandonné sur un story-board musclé, il s'essouffle rapidement, guère épaulé par les péripéties toutes attendues et plutôt moins accrocheuses qu'à l'ordinaire. Même si **Futur Immédiat** se laisse voir d'un oeil distrait,il reste plat, sans relief.

Marc TOULLEC

Alien Nation /Ex **Outer Heat** USA 1988 Réal.: Graham Baker Scén.: Rockne S. 0"Bannon Dir. Phot.: Adam Greenberg. Mus.: Curt Sobel Maquillages : Stan Winston, Alec Gillis, Shane Mahan, Shannon Shea...Prod.: Gale Ann Hurd/ Richard Kobritz/Rockne S. 0"Bannon pour la 20th Century Fox. Int.: James Caan, Mandy patinkin, Terence Stamp, Kevyn Major Howard, Leslie Bevis, Peter Jason... Dur.: 1H 35.Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 8 février 1988.

THE KISS

Le Vaudou mène à tout. y compris à une carrière internationale de Top Model. La très féline Joanna Pacula, entre deux incantations sataniques, élimine son entourage dans le but de transmettre le petit démon qu'elle porte en elle. Un héritage dont se passerait bien sa famille...

Le vaudou frappe encore. Après **Angel Heart, Envoûtés, L' Emprise des Ténèbres... The Kiss** débute au Congo, au sein de l'Afrique Noire. Conduite par sa tante, Felice prend le train. Et c'est dans un wagon capitonné que se déroule la transaction, le baiser qui transmet à la gamine un pouvoir surnaturel. Sa tante n'y résiste pas ; elle l'embrasse sur la bouche avant de s'effronder, sanguinolente. Les années passent. La soeur de Felice, Hilary, mène une paisible existence de mère de famille. Elle a oublié sa soeur, l'a reléguée aux oubliettes. Cependant, Felice manifeste un jour, par hasard, le besoin de retrouver sa famille. Elle avertit Hilary, laquelle réagit en allant acheter un revolver. Au moment où elle fixe l'arme, un véhicule l'entraîne dans sa course et la projette à travers la vitrine. Le terrain est maintenant prêt pour Felice. Mannequin réputé, coutumière de la Jet Society, elle déploie des trésors de séduction pour vamper Amy et son père qui ne lui résistent pas longtemps...

Tendances

The Kiss serait, selon les aveux de ses producteurs, dans la mouvance de **Carrie, L'Exorciste** et **Poltergeist**. Le film serait plutôt à rapprocher d'une réalisation de Wes Craven pour le petit écran, **L'Eté de la Peur**, dans laquelle une jeune femme tentait de corrompre sa demi-soeur. Cependant le message de Craven (la cellule familiale rongée de l'intérieur) n'est pas celui de **The Kiss**, mais le déroulement des deux scénarios est suffisamment similaire pour créer une réelle parenté. Au départ, il y a un scénario de Stephen Volk, un dingue de fantastique. Il a ecrit le **Gothic** de Ken Russell et prépare actuellement **Where the Dark Eve Glances**, une biographie d'Edgar Poe. A la lecture du script de Volk, les producteurs, convaincus de son grand potentiel commercial, disent OK. Ils contactent un metteur en scène de la télévision canadienne, anciennement réalisateur de spots publicitaires et de documentaires, Pen Densham, un novice en matière de surnaturel cinématographique. Mais cette carence se voit rapidement renversée.«Je ne connaissais vraiment pas grand chose au cinéma d'horreur auparavant. J'ai visionné tous les films à succès dans ce domaine et lu environ 25 livres traitant de ce sujet» Un vrai boulot scolaire. De la même manière qu'un gamin bosse sur son devoir de math, Pen Densham étudie 50 classiques du genre qu'il décortique scrupuleusement. Pour, justement, ne pas refaire ce qui a été fait .«**The Kiss** défie les conventions du film d'horreur car il possède trois véritables personnages». Une phrase qui incendie nombre de scénarios, nombre d'intrigues. «Nous avons travaillé avec un personnage qui peut projeter ses pouvoirs diaboliques et ainsi affecter les autres». «L'une des forces du scénario tient dans le fait que Felice est membre d'une famille. Je pense que la dernière place que pourrait occuper une créature du diable est dans une famille justement" rajoute Richard Lewis, producteur.

La féline

Le choix de Joanna Pacula (très rare au cinéma, on l'a surtout remarquée dans **Gorky Parky**) n'est pas un choix simple, plastique. Elle est embauchée par la production non seulement pour ses talents de comédienne mais aussi pour son expérience dans le monde des mannequins, des modèles. Joanna Pacula figure en couverture de Vogue, Bazaar... «Elle est sensuelle, féline, mais il s'en passe aussi plus dans sa tête que dans celle de la plupart des gens» indique Pen Dansham."Pour beaucoup de rôles, une actrice doit plonger profondément en elle-même pour trouver les émotions créées au fur et à mesure de son expéreince , mais personne n'a l'expérience que Felice possède". Joanna Pacula nourrit son personnage de son propre curriculum-vitae en ce qui concerne la mode, le look. Les similitudes s'arrêtent là. Convertie au Vaudou dès son enfance, elle est la proie d'un démon intérieur qui la pousse à séduire sa nièce. Douce et aimante en apparence, Felice ne recule jamais devant un meurtre. Elle tue dès que le sang devient nécessaire. Elle le fait par goût aussi, par jeu vengeur. Parce qu'une adolescente l'aura gentiment traitée de « gouine» , cette dernière se retrouve prise au piège d'un escalier mécanique. Felice serait la plus belle des femmes si une cicatrice peu appétissante ne venait gâter la parfaite géométrie de ses épaules. Evidemment, la petite balafre deviendra grande et Felice laissera apparaître sa véritable nature.

Un matou satanique

C'est à Chris Walas et Sephen Dupuis qu'incombe la responsabilité des effets spéciaux. Avant de se lancer sur **The Fly 2**, les deux hommes se consacrèrent ici à quelques effets sanglants et à la conception d'une créature pour le moins féroce, un gros chat qui aurait pu figurer dans le Muppett Show. Ils le fabriquèrent en plusieurs versions. La première se limite à une tête dont les yeux et les babines étaient manipulés par des câbles. De la même façon, les griffes du petit démon étaient des éléments indépendants. Quant au monstre apparaissant dans le final, il s'agit sim plement d'une marionnette. «Mais la chose la plus intéressante pour moi, au point de vue technique, dans ce film était l'utilisation de la gélatine pour les prothèses faciales. La gélatine est utilisé depuis des années mais demeure défavorisée par rapport à la mousse de latex. Doug Drexler, Kevin Haney, en travaillant sur **Poltergeist III**, développèrent une nouvelle formule. «La gélatine a ainsi la texture de la peau ; elle peut être colorée exactement à la couleur du visage. Son application est plus rapide, plus facile que l'emploi du latex. C'est vraiment excitant de travailler avec cette matière». Collaborateur attitré de Chris Walas avec qui il partage l'Oscar pour **La Mouche**, le canadien Stephen Dupuis fustige en quelques mot le quasi monopole du latex dans les effets spéciaux de maquillage. Malgré sa modestie dans ce domaine, **The Kiss** contribue donc à la réhabilitation de la gélatine. Une affaire à suivre... Parmi les autres effets du film, il y a surtout la transformation finale de Joanna Pacula en une espèce de sorcière âgée de deux cents bonnes années, un maquillage assez complexe car il était hors de question (à l'instar de **La Mouche**) de compresser l'actrice dans un costume où sa poitrine se dessèche. Stephen Dupuis utilise un faux torse truffé de poches gonflables alimentées par des tubes. «Je n'ai pas voulu en faire un vieux sac mais une jeune femme dont le corps devient comme du cordage».

Des scènes-chocs

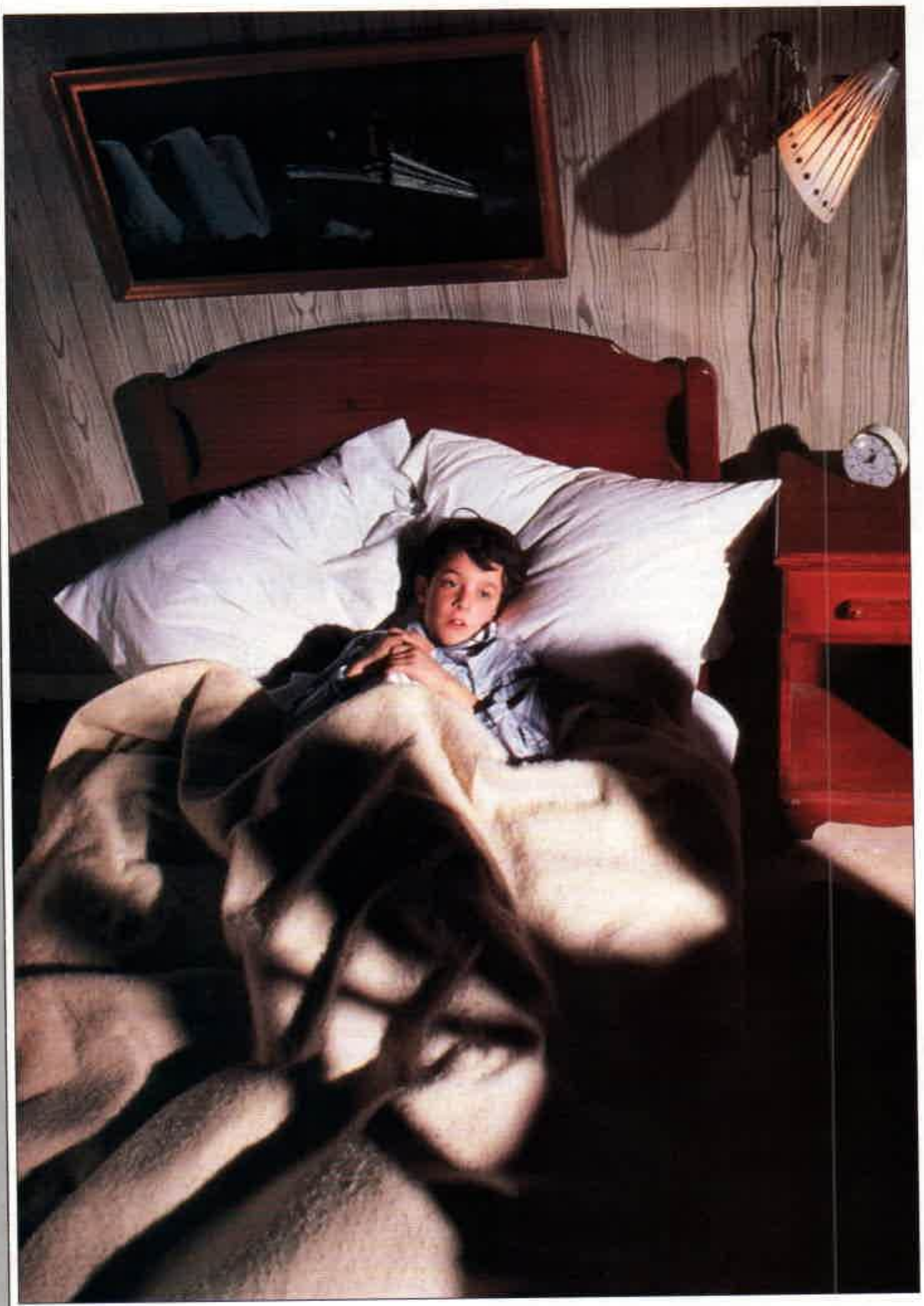
Selon le bon vieux procédé utilisé dans **La Malédiction**, un thriller (même) psychologique doit se parer d'une bonne demi-douzaine de scène à sensations très fortes. Le premier assassinat de **The Kiss** a bénéficié de tous les bons soins de son metteur en scène. Une femme renversée par un véhicule passe au travers d'un épais vitrage tandis que la voiture continue à avancer. Elle se retrouve entre les deux roues de devant. Le feu menace, une tige de métal est à deux doigts de la perforer quand quelqu'un la tire vers l'extérieur. Et là, surprise, un choc visuel intense. Quelque chose de rudimentaire mais qui retourne instanément l'estomac. Dans la galerie des lieux insolites, instruments meurtriers, les escalators étaient restés bien sages. Pen Densham leur offre leurs lettres de noblesse au rayon de l'horrible. Il suffit qu'une jeune femme se penche, que son pendentif se prenne entre les marches pour que... Manifestement, le metteur en scène a apporté le plus grand soin aux morts très violentes de **The Kiss**. Ciseaux plantés à travers la gorge de Joanna Pacula, coups de griffes dans le visage et lombric à la mâchoire bien garnie sortant de la bouche de l'adepte du Vaudou (évocation de **Hidden**), **The Kiss** embrasse l'horrible par instants, par scènes rapides mais assez éprouvantes. Pour la petite histoire, Pen Densham, contraint de s'installer à Montréal le temps du tournage, loua une maison remplie de statues africaines et de divers bibelots liés à des pratiques Vaudou !

Marc TOULLEC

The Kiss/Ex The Host USA/Canada 1988 Réal.: Pen Densham Scén.: Stephen Volk et Tom Ropelewski. Dir. Phot.: François protat. Mus.: J. Peter Robinson. SpFX : Chris Walas et Stephen Dupuis. Prod.: Pen Densham et John Watson/Tri-Star. Int.: Joanna Pacula, Meredith Salenger, Peter Dvorsky, Mimi Kuzyk, Nicholas Kilbertus, Shawn Levy... Dur.: 1H 30. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie prévue en avril 1989.

PARENTS

Les années 50, un beau couple, un gamin parfait mais un peu trop curieux. Comme tous les gosses. Tout devrait aller comme dans le meilleur des mondes. Mais il y a un os dans la moulinette : Michael découvre que ses parents cuisinent et mangent de la chair humaine !



En apparence, Nick et Lily Laemle sont un couple tout ce qu'il y a de normal, de conventionnel même. Ils aiment les parties de bridge, les barbecues... Nous sommes dans les années 50 et il fait bon vivre aux Etats-Unis. Nick et Lily ont un fils, Michael. Il sera peut-être un jour l'image de son père, homme de science employé dans la chimie, joueur de golf émérite et grand amateur de vins. Mais Michael est une forte tête. Les soupçons lui viennent le jour où il voit sa mère préparer une viande bien saignante. «Je ne prendrai pas de petit déjeuner aujourd'hui" annonce- t-il. Les Laemle viennent de déménager et habitent un quartier résidentiel. Tout pourrait aller pour le mieux si le gosse ava lait ce qu'on lui demande d'avaler. Nick estime que la température de la cave est idéale pour ses «vins délicats». Une nuit, Michael surprend ses parents et des cauchemars l'assaillent. La viande, il n'en veut toujours pas car il devine maintenant qu'il s'agit de chair humaine. Ses parents sont cannibales.

Sous la surface

Bob Balaban. Ce nom ne vous dira peut-être rien mais cet acteur passé derrière la caméra est un fidèle des productions Spielberg qui lui a donné sa chance, comme réalisateur sur **Histoires Fantastiques**. Balaban est aussi allé voir du côté de **Tales from the Darkside**. Porté sur l'étrange, il choisit naturellement d'orienter son premier long métrage dans cette voie et plante sa caméra en plein milieu des «golden fifties». «Je pense que c'était l' époque idéale parce que les manières étaient très polies. Les apparences primaient sur tout. Tant que vous aviez l'air correct, que votre maison était décorée selon la mode du moment et que votre voiture brillait comme un sou neuf, tout allait pour le mieux. Peu importe ce que vous pensiez ou sentiez. L'année 1958 m'a permis de révéler le contraste saisissant entre l'apparen ce des Laemle et ce qui bouillonnait sous la surface». Bout surtout la marmite contenant des pièces de bidoche taillées sur des corps humains. «La nostalgie est un lieu sûr. Le passé donne toujours au public un sentiment de sécurité. En situant **Parents** dans les années 50, nous permettons au public d'établir une distance par rapport à ses propres sentiments. Des films comme **Tin Men/ Les Filous** et **Peggy Sue s'est Mariée** nous permettent de nous regarder tels que nous sommes dans les années 80 à la lumière de notre comportement moral passé», rajoute le producteur Bonnie Palef-Woolf. Film rétro fleurant les vieux tubes d'Elvis, comédie d'un humour très noir, **Parents** est également un film sur l'enfance, sur le regard qu'un gamin porte sur ses parents. Une occasion pour Bob Balaban de se remémorer l'album de famille. «Ce n'était pas une enfance misérable, bien que j'aie parfois eu le sentiment d'être sur un aiguillage et que le reste du monde était sur un autre. Et je me disais déjà que quelle que soit la durée de ma vie, je n'ou blierais jamais ce que c'est d'être un enfant. J'espère effectivement que je ne l'ai pas oublié. Durant les huit semaines de tournage de **Parents**, j'ai tout fait pour traduire ce sentiment à l'écran».

Les parents

«Les parents exagèrent leurs valeurs, et la nourriture qu'ils jugent la meilleure pour l'estomac de leur enfant lui reste très vite sur l'estomac. Peu après, leur fils veut affirmer son indépendance et sea révolte», annonce froidement Randy Quaid, une gueule bien particulière de plouc vue dans **Midnight Express** et **Le Gang des Frères James**. Rasé de près, classique, vêtu selon les normes, il incarne à la per fection... la caricature de ce que devait être le cadre moyen des années 50. Idem pour Mary Beth Hurt, souriante mais rigide en fée du foyer. Rigide et pour cause. «Je comprends pourquoi on faisait si peu l'amour avant le mariage à l'époque. J'aurais été plus à l'aise dans des costumes de l'entre-deux-siècles, car au moins les jupes touchaient le sol et vous pouviez faire ce que vous vouliez de vos pieds quand vous vous asseyiez» plaisante celle qui fut l'interprète du **Monde selon Garp**. En fait, **Parents** serait surtout une obser vation des coutumes et codes d'il v a trente ans. Pas simplement une investigation sur les activités nocturnes de cannibales B.C-B.G. «Si une femme voulait faire la cuisine, elle devait avoir l'air de faire la cuisine. Pour la scène où Mary Beth Hurt cuisine, j'ai choisi une jupe à motifs de légu mes, de fruits et de couteaux. Dans le même temps, sa silhouette était complètement artificielle - ce tailleur étroit à la taille et ouvert sur la poitrine, avec au-dessous un feuilletage de corsets, de soutien-gorge, de jarretières et de bas. Les femmes portaient alors une véritable armure de sous-vêtements» confesse Arthur Roswell, responsable des costumes. On n'est jamais trop bien habillé pour faire mijoter de la chair humaine. Par respect au moins pour le défunt.

Cyrille GIRAUD

Parents . USA 1988. Réal.: Bob Balaban. Scén.: Chris Hawthorne. Dir. Phot.: Ernest Day. Prod.: Bonnie Palef-Woolf pour Vestron. Int.: Randy Quaid, Mary Beth Hurt, Sandy Dennis, Bryan Madorsky, Juno Mills-Cockell... Dur.: IH 35.

HEART OF MIDNIGHT

Les maisons hantées inspireront toujours les réalisateurs en mal d'inspiration. Des événements tragiques datés. Des personnages actuels en contact angoissant avec le passé. Une révélation in extremis. Pas de quoi fouetter un chat.

Carol Rivers (Jennifer Jason Leigh), jeune femme ayant essayé de chasser de sa mémoire le souvenir d'un épisode traumatisant de son enfance, hérite par son oncle Fletcher (Sam Schacht) d'un local. Fletcher, avant sa mort, était en train d'en faire un night-club nommé Midnight. Carol décide de continuer dans la voie de son oncle mais, au fur et à mesure qu'elle avance, elle découvre une face cachée de Fletcher qu'elle ne connaissait pas. Le Midnight devient un endroit mystérieux et choquant lorsque Carol trouve dans les appartements au-dessus du night-club une série de pièces pour satisfaire tous les appétits sexuels. C'est alors que les ouvriers travaillant à la rénovation du Midnight l'attaquent, l'insultent et lui arrachent ses vêtements. La police intervient et, voyant les environs, pense que Carol a attiré les hommes. Ils ne prennent pas son histoire au sérieux. Le détective Ledray (Frank Stallone) est chargé de l'enquête. Secouée par ce qui s'est passé, Carol a du mal à trouver le sommeil. Elle entend des bruits, les suit, et croise un homme en sursautant qui se présente sous l'identité du détective Sharp. L'homme (Peter Coyote) a du charme. Le lendemain, Carol se réveille après une série de cauchemars. Sharp réapparaît et lui explique que Fletcher était vraiment quelqu'un de bien. Carol, semble-t-il troublée par sa présence, lui demande de partir. Alors qu'il fait demi-tour, un vélo abandonné vient les heurter. Il n'y a personne dessus. Carol sent une correspondance entre ses rêves, les bruits qu'elle entend et l'impression que quelqu'un habite avec elle dans cet étrange lieu. Un homme sonne à la porte. C'est le détective Sharp. Carol ne veut plus le voir. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que ce Sharp n'a pas la même tête que le premier Sharp. Qui est le premier Sharp ? La nuit, Carol s'aperçoit que ses rêves deviennent réalité. Son lit a été tailladé. Quand la police revient

enquêter, elle ne trouve rien, même pas le corps du véritable détective Sharp tué par une épée.. Carol se demande si elle n'est pas en train de devenir folle. Les murs commencent à se broyer et à vibrer bruyamment. Elle s'arme d'un revolver, avance et tombe face à face avec l'homme qui se fait appeler Sharp. Il la réconforte, lui cuisine un bon repas et la drogue. Carol se réveille difficilement le lendemain en essayant de se rappeler ce qui est arrivé. L'homme arrive et tente de décliner sa réelle identité mais Carol se souvient soudainement et le jette dehors. Elle commence à hurler en direction des murs, leur demandant qui se caché derrière. Elle se regarde dans le miroir de l'armoire à pharmacie lorsque le meuble tombe et révèle le visage monstrueux d'un jeune homme. Carol s'évanouit et se réveille attachée contre le mur de la chambre anciennement spcialisée dans le sado-masochisme. A ce moment, la révélation intervient par le biais de longs dialogues explicatifs qu'on vous épargnera pour préserver la petite surprise. **Heart of Midnight**, suspens accessoirement fantastique, c'est pendant 85 minutes une jeune fille qui cherche à comprendre et pendant 5 minutes, un monstre qui lui explique tout. Michael Chapman (**Stranger's Kiss**) a cru bon de doter la belle Jennifer Jason Leigh (**Hitcher, La Chair et le Sang**) d'une jambe plâtrée particulièrement désexcitante pour accentuer la sexualité trouble de son film. C'est raté, comme le reste.

Cyrille Giraud

Heart of Midnight. USA. 1988. Réal. : Matthew Chapman. Prod. : Andrew Gaty. Scén. : Matthew Chapman. Photo. : Ray Rivas. Int. : Jennifer Jason-Leigh, Peter Coyote, Gale Mayron, Sam Schacht, Denise Dummont, Frank Stallone, James Rebhorn... Dist. : Cannon France. Dur.: 1 h 30.

CHILD'S PLAY

Comme les clowns, les poupées ont toujours quelque chose d'inquiétant dans le regard, quelque chose qui inspire des frissons, quand ce n'est pas la terreur. Le Chucky de* Child's Play *hérite de l'âme d'un tueur psychopathe via des pratiques vaudou. Mais sa petite taille et son apparente fragilité ne l'empêchent nullement de participer au sanglant palmarès de son locataire...

Les poupées et automates font peur aux cinéastes depuis longtemps. Souvenez du classique **Au Cœur de la Nuit** et de son ventriloque, de sa réplique dans le **Magic** de Richard Attenborough, des joujoux agressifs de **Dolls**... "Je me rappelle avoir été terrifié par la poupée de ma soeur cadette étant encore très petite" se remémore le producteur de **Child's Play**, David Kirschner (**Fievel et le nouveau Monde**), "j'ai toujours voulu faire un film sur ce sujet". Première étape dans l'élaboration du film , l'achat des droits d'une histoire de Don Mancini. David Kirschner trouve ensuite un partenaire solide avec United Artist, et un réalisateur on ne peut plus valable avec Tom Holland, scénariste (**Psycho II, Class 84**) passé à la mise en scène (**Vampire, vous avez dit Vampire ?**). "**Child's Play** est un thriller psychologique, et même s'il comporte des éléments surnaturels, ce n'est pas pour autant un véritable film d'horreur. Le personnage principal, Karen Barclay, a besoin de travailler après la mort de son mari. La télévision devient ainsi une babysitter fameuse pour son fils, Andy. Maintenant, le gamin est complètement pourri par ce média ; il croit en l'achat d'une poupée qui deviendra aussi son meilleur ami".

Réincarnation

Tout commence par une poursuite dans les rues de Chicago, le tueur psychopathe Charles Lee Ray (Brad Dourif) tentant d'échapper aux détectives Mike Norris (Chris Sarandon) et Jack Santos. Abandonné par un complice, le fuyard trouve refuge dans une boutique de jouets après qu'un des flics lui a balancé une volée de plomb. Dans l'échoppe, Ray saisit une poupée, jure vengeance. A l'extérieur, Norris et Santos entendent une mystérieuse incantation tandis qu'un violent orage menace. Le magasin finit par exploser, au moment même où le criminel rend l'âme... Dans un

modeste appartement de la ville, Andy Barclay (Alex Vincent) regarde un dessin-animé à la télévision, un cartoon qui vante les mérites d'une poupée qui parle, un ami pour pas cher. Comme son sixième anniversaire approche, sa mère, Karen (Catherine Hicks), accepte de lui faire ce cadeau. Elle l'achète pour un prix modique à un vendeur ambulant...

Comblé, Andy ne se sépare jamais de la poupée Chucky. Et celle-ci fait une première victime qu'elle pousse du sixième étage. La police confie l'enquête à Mike Norris, lequel suspecte le gosse, seul dans l'appartement à ce moment-là. La poupée n'en demeure pas à ce seul meurtre. Elle échappe à Andy pour s'en aller rendre visite à Eddie Caputa, le malfrat qui laissa tomber Charles Lee Ray. Invulnérable, Chucky, alias Charles Lee Ray, le tue... Inquiète, Karen confie son fils aux bons soins d'un psychiatre. Il ne tarde pas à révéler le secret de Chucky. Terrifié, il sait maintenant que la poupée se vengera de lui. Cependant, sa mère demeure pour le moins perplexe jusqu'à l'instant où elle découvre que le jouet fonctionne sans piles. Chucky l'attaque et s'enfuit. Mike Norris lui-même ne croit pas un mot de cette histoire. Mais la présence de Chucky devant le magasin incendié de son vendeur le convainc rapidement, d'autant qu'il se trouve à l'emplacement exact où Charles Lee Ray disparut quelques mois plus tôt. L'enquête apprend que le psychopathe était un adepte du vaudou, l'élève du Dr. Death. Maintenant, Chucky a besoin d'une nouvelle enveloppe charnelle et Andy semble bien être le premier sur la liste...

Faux remake

A première vue, **Child's Play** serait un remake du film homonyme de Sidney Lumet avec James Mason tourné en 1972, une histoire de secte satanique. Tom Holland s'en défend énergiquement. Il reprend simplement quelques uns des éléments du script signé Don Mancini, uniquement l'argument de départ. Cependant, le metteur en scène du premier **Vampire, vous avez dit Vampire ?** n'a guère le choix ; la guilde des scénaristes, syndicat tout-puissant, lui colle d'office la participation de Don Mancini. Il est vrai que celle-ci n'apprécie que moyennement les cinéastes portés sur la rédaction de leur propre scénario. Mais Tom Holland insiste sur ce détail d'importance , **Child's Play** est à son idée, un scénario original..."Je me suis davantage consacré à l'histoire qu'au vaudou. C'est, sans doute, le plus sophistiqué des films consacrés aux marrionnettes, que je connaisse. Ce que nous avons fait n'avait jamais été tenté ou demandé aux gens des effets spéciaux auparavant. J'ai voulu que la poupée joue vraiment, qu'elle soit aussi un des personnages principaux. Elle a des séquences dialoguées". Maître d'œuvre complet de **Child's play**, Tom Holland a bâti son film sur l'idée du producteur (un gosse terrifié par un jouet) mais porte la responsabilité de la suite. Y compris des choix techniques quant aux effets spéciaux. Chucky, la poupée diabolique de **Child's Play**, est probablement l'un des automates les plus performants ja-

mais construits pour un film. Son père est le producteur David Kirschner, anciennement illustrateur pour tout le merchandising issu de **La Guerre des Etoiles** et des Muppets, animateur, scénariste, promoteur de séries TV pour les têtes blondes. «J'espère ne jamais perdre la possibilité de voir le monde à travers les yeux d'un enfant". Un paradoxe vivant ce monsieur Kirschner. Pour marquer la naissance de son premier gosse, il écrit et conçoit «Rose Petal Place" d'après son propre livre, une émission TV à succès utilisant des jouets et poupées animés. C'est ce même David Kirschner qui lance quelques années plus tard **Child's Play**, un suspense assez terrifiant non dépourvu de certaines ambiguïtés psychologiques. L'idée de **Child's Play** lui vient de manière à peu près logique malgré ce profond décalage ; il s'insurge contre l'exploitation cynique faite à la télévision par certains fabriquants de jouets.

Mais Kirschner s'est montré à ce point attentif à faire passer le message que **Child's Play** devrait dissuader plus d'un gamin à se porter acquéreur de poupées qui parlent aux yeux bleus. Non seulement Chuck tue, torture un sorcier vaudou mais, de plus, termine le film en véritable Terminator miniature doué d'une force incroyable; il résiste aux balles, au feu. Et on y croit à cette créature infernale, superbement animée par une bande de joyeux lurons.

Fabrique à jouets

«Il y avait quelque chose comme 75 à 100 personnes qui travaillaient sur Chucky, des peintres, des sculpteurs. Certains se consacraient à la partie technique, d'autres étaient des hommes à tout faire". Tout juste sorti des maquillages de Robert Englund sur **Le Cauchemar de Freddy** et de quelques bricoles (**La 7ème Prophétie, Hidden**), le plus jeune maquilleur sur le marché (27 ans) s'attèle en compagnie de 8 collaborateurs à la construction des 9 Chuckies. Le premier est un modèle très simple, un jouet ordinaire. Le deuxième une poupée qui peut tenir debout sans être soutenue de façon visible. Il y a ensuite la poupée qui marche, une paire de bras manipulés comme ceux d'une marionnette ... De la radio-commande à la simple manipulation par câbles, toutes les techniques y passent. La poupée qui ferme et rouvre les yeux, la poupée «cascadeur» pour les séquences d'action. Le plus perfectionné des modèles demanda 17 servo-moteurs qui lui permettent ainsi une gamme d'expressions très variées allant de la colère au sourire. Les lèvres ont nécessité quatre commandes, contrôlées de manière à différencier voyelles et consonnes. L'acteur Brad Dourif enregistrait ensuite ses dialogues. La création de Chucky exigea 45 enveloppes de plastique, encore plusieurs centaines de livres pour les moules, environ 115 litres de caoutchouc en silicone pour le visage et les mains, 50 paires de mains de rechange, 35 costumes, 20 paires de chaussures, deux kilomètres de câbles et la construction d'un plateau spécial pour permettre le tournage de certaines scènes. Son coût: 100.000 dollars ! Détail d'importance , un acteur nain (Ed Gail) enfilait de temps en temps la tête truffée de gadgets de Chucky. Ce vétéran (il incarnait **Howard the Duck**) se plaignait souvent de la chaleur et du bruit dû aux petits moteurs gérant les mouvements des yeux, des sourcils et des joues. "D'abord, Chucky s'apparentait à un petit bébé se levant, tombant tout le temps... Puis, ce fut incroyable. Même pour les gars qui le contrôlaient, il semblait prendre vie", s'exclame Kevin Yeagher.

Marc TOULLEC

Child's Play *USA 1988 Réal.: Tom Holland. Scén.: Tom Holland et John Lafia d'après une histoire de Don Mancini. Dir. Phot.: Bill Butler. Mus.: Joe Renzetti. SPFP , Kevin Yagher, Peter Donen, Howard Berger, Allen Coulter. Prod., David Kirschner pour United-Artists. Int.: Catherine Hicks, Chris Sarandon, Alex Vincent, Brad Dourif, Dinah Manoff, Tommy Swerdlow... Dur.: 1H 27. Dist.: UIP. Sortie prévue en avril 1989*

INCIDENTS DE PARCOURS

Ce n'est pas Sheeta, ce n'est pas un ersatz miniature de King Kong, ce n'est pas vraiment Link... mais un petit chimpanzé très fûté. Trop sans doute... Il, plutôt "elle, aime sans réserve. Jusqu'au meurtre..."

Le singe, animal le plus fascinant pour ses ressemblances avec l'homme, s'est depuis longtemps imposé dans la mythologie fantastique. De **King Kong** (1933) à **Incidents de Parcours**, combien de **MightyJoe**, de **Mafu Cage**, de **Shadows of Kilimandjaro**, de **Link** ont-ils tenté de tisser des liens de sang entre le singe et l'homme sans réel succès? George Romero connaît bien tout ce qui touche à l'animalité, l'instinct de survie, l'incompréhension du monde..., pour avoir observé durant sa célèbre trilogie (**La Nuit des Morts Vivants, Zombie, Le Jour des Morts Vivants**) des centaines de zombies cannibales dont le comportement avait plus de parenté avec le prédateur qu'avec l'homme civilisé. Avec **Le Jour des Morts Vivants**, Romero posait la première pierre en vue de l'édification d'un pont entre l'homme et l'animal. Aujourd'hui, avec **Incidents de Parcours**, il donne au « chaînon manquant» la forme d'une petite fiole contenant un sérum à base de sang et de cerveau humains. Le sérum injecté dans les veines d'un petit capucin aura des conséquences incroyables.

LA BELLE

Ella, c'est le nom du capucin se prêtant à contre coeur aux expériences de Geoffrey (John Pankow). Allan (Jason Beghe), pieds et mains cloués à un fauteuil roulant après s'être fait renverser par une voiture lors d'un footing (c'est la scène du générique, extraordinaire de précision), subit son retour à la maison. Champion de course dont la carrière a été soudainement brisée, Allan ne se fait pas à son fauteuil, ni à ses amis souriants, ni à sa mère possessive, ni à sa femme distante, ni à son insupportable aide-infirmière. C'est alors que Geoffrey, son ami, et Mélanie (Kate Mc Neil), entraîneuse de singes, lui amènent Ella. La séduction peut commencer. Ella s'affaire autour d'Allan, lui obéit parfaitement et, sur fond d'Ella Fitzgerald, prend même l' initiative de câlins chaleureux. Plus tard, Ella montrera des signes inquiétants d'in-

George A. Romero

dépendance, des regards agressifs envers ceux qui font du mal à Allan. A ce stade du récit, la féminité d'Ella est confondante. Soumise, indépendante, attentionnée, jalouse, tendre, possessive, Ella est femme jusqu'au bout des griffes et il y en a qui vont rougir de honte lorsque des tentations zoophiles leur traverseront l'esprit. Le rapport du singe dans **Incidents de Parcours** est unique. Tout d'abord parce qu'Ella ne se diférencie des autres singes de laboratoire que par une intelligence supérieure à la moyenne, ensuite parce qu'Ella est du début à la fin le fruit et la victime d'une expérience humaine. Et Romero ne cesse d'envisager son capucln comme un animal en évolution au contraire d'un Walt Disney ou d'un Jean-Jacques Annaud (Il s'en défend le bougre) qui prônent l'anthropomorphisme et donc un animal qui d'emblée et individuellement ressemble à l'homme. Romero a tout compris de l'animal et des dangers de son humanisation. Et il le prouve.

LA BETE

Ella a trouvé le moyen de s'échapper de la maison et ses rapides courses au milieu des herbes, Allan les reçoit, en transes, en pleine transmission télépatique.La tête et les jambes. Qu'Allan se mette à désirer la mort de sa femme et de son amant et c'est Ella qui va enflammer le chalet où ils se rencontrent. L'animal dévoué et sensible se transforme en meurtrier poussé par une passion amoureuse contre-nature. Ella, bouffée par des sentiments humains,va sombrer dans la folie. Accro du sérum, junkie en manque, Ella tend la patte à Geoffrey pour une infiltration sans sourciller et part dans l'intention de tuer Allan, celui qui a tenté de l'éloigner par sécurité. Le final d'**Incidents de Parcours**, version simiesque de **Liaison fatale**, es t effrayant. On peut y voir Allan, Geoffrey et Mélanie aux prises avec une peste haute comme trois pommes maniant aussi bien le rasoir que la seringue. Ou quand l'intelligence humaine amène chez l'animal des envies homicides. Ella tue pour prouver son appartenance à la fois à Allan et à la race humaine. Ella est un bon cobaye jusqu'au boutiste. Ceux qui ont voulu jouer avec elle le regrettent maintenant car sous ses apparences d'etre plus humain qu'animal, Ella est une bête.

ET L'HUMAIN

L'humain, c'est Allan. Les relations particulières qu'il entretient avec ella ne vont pas sans le transformer.Ella est la seule au début à lui apporter un peu de bonheur. Un baiser sur sa bouche ensanglantée (très érotique, si, si), et l'ivresse de la télépathie. Progressivement, Allan se rapproche d'Ella tellement qu'ils forment un tout et que dans certaines scènes,il est difficile de dire qui de l'homme ou du singe influence l'autre. L'agressivité et la grossièreté d'Allan sont-elles dues à la présence débordante de l'animal ? Le faciès toutes dents dehors d'Ella est-il la conséquence de la mauvaise humeur d'Allan? L'échange va être rompu lorsqu'Allan va trouver en Mélanie une amante, provoquant la colère d'Ella. L'homme a remis les pieds sur terre , l'animal est trahi et il faudra beaucoup de courage et de sauvagerie animale à Allan pour se débarasser d'Ella dans un acte d'une immense cruauté. Entre temps, sa main aura bougé par la seule force de sa volonté. Question de vie ou de mort. Romero nous avait quelque peu inquiétés avec **Le Jour des Morts Vivants** , au demeurant un excellent film, sur sa faculté de renouvellement. Avec **Incidents de Parcours**, on sait qu'il peut encore mettre son nez dans de vieilles histoires et 'en extraire des merveilles. On découvre aussi le gouffre existant entre un animal et la vision égoïste de l'homme qui voudrait que l'animal lui ressemble. A méditer.

Vincent GUIGNEBERT

Monkey Shines USA I988 Réal.: George Romero. Scén.: George Romero d'après un roman de Michael Stewart. Dir Phot.: James A. Conther. Mus.: David Shire. SPFX : Tom Savini. Prod.: Char1es Evans pour Orion. Int.: Jason Beghe, John Pankow, Me1anie Parker, Joyce Van Patten, Christine Forrest. Dur.: IH 55. Dist.: 2Oth Century Fox. Sortie prévue le 6 janvier 1989.

BOO

C'est le véritable nom du capucin vedette d'**Incidents de Parcours**. A l'écran, elle est extraordinaire.Son visage modelable à l'infini, son élégante mobilité, ses yeux craquants, Boo est une star devant la caméra d'un Romero plus qu'inspiré. Sur le plateau d'**Incidents de Parcours**, un écriteau signalait : "Avertissement ! Dans la jungle, quand un animal montre ses dents, il dévoile ses armes. Ce que nous considérons comme une grimace amicale peut être interprété par un singe comme une menace." Heureusement, pas d'incidents sur le tournage. George Romero ne pouvait que sourire devant Boo jouant habilement des scènes qu'il avait écrites en croisant les doigts. Plus complexes furent les relations avec Jason Beghe :"Elle a fait une performance phénoménale et je n'aurais jamais pensé pouvoir dire ça d'un singe. Seulement, toutes les trois semaines, lorsque Boo était en chaleur, ça devenait ...passionné. Et puisque nous avions travaillé très étroitement l'un et l'autre, je suis devenu l'objet de ses amours. J'ai essayé de rendre la séparation supportable.»

Cette année à Avoriaz, les rosbeefs sont sanglants. Trois films anglais «gore» au menu :* Hand of Death, Dream Demon *et surtout* Hellraiser II, Hellbound... *Retrouvailles des Cénobites, de l'infâme Oncle Frank, de sa maîtresse, de la boîte magique et présentation de quelques nouveaux dingues qui viennent alimenter cette saga de l'atroce. Clive Barker passe la main mais demeure bel et bien présent...*Hellraiser *était à Avoriaz en 1988,* Hellbound *l'est actuellement et prenons les paris pour Hellraiser III en 199O !

C'était déjà officiel, **Hellraiser** aura très bientôt séquelle, autrement dit le film glauque et nauséeux de Clive Barker est en passe de devenir une tête de série. Pour l'heure, **Hellbound, Hellraiser II** connaît les pires problèmes avec la censure US. Le film serait vraiment trop crade et la New World, sa firme distributrice, n'a guère le choix: des coupes, sinon un classement X qui équivaut à lâcher quelques millions de dollars de recettes. Un suicide, vu que le premier avait quand même rapporté vingt millions de dollars malgré son statut de film gore pour public très spécialisé. Grand gourou de l'abominable gothique, Clive Barker en avait été le premier surpris. Aussitôt, New World lui commande un second tome aux aventures de l'Oncle Franck, grand fornicateur devant l'éternel, mais surtout grand amateur de plaisirs interdits...

Le petit nouveau

«J'ai un immense respect pour la manière dont **Hellraiser** a été monté. Dans ce domaine, Tony possède une grande adresse et une poigne superbe envers le film d'horreur. Quand moi et le producteur Christopher Figg commençâmes à chercher un metteur en scène pour **Hellraiser II**, nous voulions quelqu'un qui manifeste un grand amour pour son concept, et nous nous aperçûmes que Tony Randell serait un choix parfait». Uniquement producteur (et scénariste cela va sans dire) du film, Clive Barker délègue son poste de réalisateur à un nouveau venu, Tony Randell, 34 ans. Tony Randell est encore un de ces fous de cinéma formés à l'école Roger Corman. Sous-payé (c'est une règle chez Corman) et sous-employé (seulement les mauvais le demeurent longtemps), il écope de divers postes concernant les effets spéciaux de films comme **La Galaxie de la Terreur, Les Mercenaires de l'Espace, Mutant, Androïd** et même **New York 1997**... La plupart du temps responsable du montage des effets spéciaux (chez Corman, cela voulait surtout dire dissimuler leurs défauts et l'indigence des budgets), le futur réalisateur de **Hellraiser II** apprend calmement son métier. «Pour **Space Raiders**, Roger m'a demandé d'utiliser de vieux effets spéciaux provenant de films anciens, ceux que j'avais montés lorsque je me trouvais au département montage". Quand le révélateur de tant de cinéastes aujourd'hui connus vend sa compagnie, New World justement, il demande à Tony Randell de le suivre. «Il m'a alors offert un travail de responsable de la post-production de sa nouvelle compagnie, Millenium. J'y suis resté quatre mois, montant surtout des bandes-annonces de succès comme **Death-**

stalker (*héroïc-fantasy au rabais NDLR*) et **Suburbia** (*à propos de punks*)». Randell quittte son mentor pour réintégrer les bureaux de la New World désormais dirigée par un groupe d'avocats new-yorkais. On lui demande expressément de refaire un lifting rapide à la version 85 de **Godzilla**. «Nous avons pris la version originale japonaise et l'avons totalement revue. Nous en avons coupé environ une demi heure et tourne 12 minutes de nouvelles séquences avec l'acteur Raymond Burr ainsi que rajouté des effets spéciaux provenant de **Philadephia Experiment**. Au demeurant, **Godzilla** ressemble maintenant davantage à une séquelle qu'à lui-même». Monteur capable de toutes les combines possibles, de toutes les falsifications (employé chez Corman, Joe Dante usait et abusait des mêmes manipulations), «Je suis ensuite resté à la New World pour m'impliquer dans le développement de la firme et la mise en chantier de films. Je fus très satisfait d'apprendre que le studio représentait **Hellraiser** car j'ai un bon feeling avec les films d'horreur. Je suis allé en Angleterre alors que le film en était à la moitié du tournage et j'y suis demeuré pour la post-production. Ce fut une excellente expérience et j'ai sympathisé avec Christopher Figg et Clive Barker." La confiance s'installe entre Barker et Randell, chose assez peu commune dans ce cas ; généralement, les envoyés d'une des maisons mères empoissent la vie au metteur en scène et celui-ci n'a en tête que de s'en débarrasser au plus vite...

Le grand amour

« A peine avions nous fini le premier **Hellraiser** que nous pensions déjà au développement d'une séquelle. Le film n'était pas encore sorti. A cette époque, je n'étais pas encore sûr de réaliser **Hellbound**, mais quand j'en ai discuté avec Christopher Figg et Clive Barker, ils ont trouvé que c'était une idée géniale». Le souci premier de Tony Randell fut de créer immédiatement une réelle cohésion entre les deux films. «Tony a apporté un relent de nou veauté et sa passion de la science-fiction ne pouvait qu'orienter **Hellraiser** sur des voies intéressantes. **Hellraiser** était un petit budget insistant sur le bizarre, le surnaturel et le baroque. Tony mène sa séquelle dans une direction sensiblement différente". Assez différente dans la mesure où son film ne tient pas à mettre mal à l'aise, à rendre poisseuse l'atmosphère des salles où il est projeté... Une seule séquence pourrait sortir du premier, une scène particulièrement impressionnante et dont on ne sait pas à ce jour si elle est passée entre les filets de la censure. Le Dr. Channard, allongé sur un matelas dégueu, se taille tout le corps à coups de cuter après que des cafards l'ont attaqué. C'est abominable, long, éprouvant, et tellement gore que même les amateurs de gore arrêtent de ricaner. Qui a dit que la paternité de ces quelques vibrantes minutes incombait à Clive Barker tout particulièrement ? «Si vous arrivez sur le tournage d'une séquelle avec une nouvelle équipe, de nouveaux acteurs, vous prenez le risque que le public ne se réhabitue pas à vous.» Les fanas de **Hellraiser** ne seront pas désarçonnés. Acteurs, techniciens sont presque les mêmes. «J'ai tenu à faire de **Hellbound** une oeuvre plus large d'audience que le précédent. Ce sont surtout les Cénobites qui m'ont fasciné, et aussi le peu de révélation sur leur identité. Cette fois-ci, j'en montre et dis beaucoup plus : qui ils sont, le pourquoi de leur état et quelle impression cela fait d'être ainsi. J'ai aussi voulu explorer cet endroit que nous appelons l'Enfer. Dans **Hellraiser II**, nous l'entrevoyons".

Tony Randell ne se réclame nullement de l'école gore pure et dure. Ses cinéastes de chevet : Charlie Chaplin et Alfred Hitchcock. Il voue également une admiration sans borne à l'expressionnisme allemand, au **Cabinet du Dr. Galigari**, ainsi qu'à quelques classiques de la science-fiction. «Les films les plus importants que j'ai vu dans ma vie sont **2001, L'Odyssée de l'Espace** et **La Guerre des Etoiles**. Peut-être plus que n'importe quel autre titre, **La Guerre des Etoiles** a influencé tous les cinéastes de ma génération". On s'attendait à un bonhomme qui cite allègrement **La Nuit des Morts-Vivants, Evil Dead** et autre **Massacre à la Tronçonneuse.** Tony Randell détourne les soupçons qui feraient de lui un duplicata de Clive Barker. «Il y a probablement un nombre plus élevé de cadavres que dans le précédent **Hellraiser** et juste ce qu'il faut de sang. Mais le film comporte certainement davantage d'effets visuels : nous avons quatre ou cinq peintures sur verre, des images composites et des effets d'animation pour décrire le centre de l'Enfer". Gothique et délirant, l'Enfer de **Hellbound** s'apparente quelque peu à celui de **Zu : Warriors from the Magic Mountain**, une production de Hong Kong : de gigantesques décors kitsch, un goût non contrôlé pour le baroque et une certaine imagerie d'Epinal...

« Le premier **Hellraiser** est, d'une certaine façon, un film gore pour les salles miteuses ; il représente le genre de produits que je voudrais voir dans les cinéma de la 42ème Rue. Il provient de ma passion pour les budgets moyens s'appuyant sur le fantastique et le baroque, avec en plus un désir conscient de reprendre l'imagerie traditionnelle pour en faire un peu reculer les limites». Rétrospectivement, Clive Barker analyse **Hellraiser** pour ce qu'il est : une oeuvre « personnelle» (en France on dirait «film d'auteur») conçue pour montrer qu'on peut toujours aller plus loin. Clive Barker, lui, s'est arrêté à ce tome I pour ce qui est de la mise en scène à proprement parler. «Je ne suis pas resté à la réalisation cette fois simplement parce que j'avais des engagements vis-à-vis d'un éditeur, un roman à livrer. Mais que je dirige ou non **Hellbound** n'a pas grande importance : le film est basé sur mon histoire et je la sens encore plus dans la tradition que **Hellraiser**» . Souvent aux Etats-Unis pendant le tournage, ou grattant du papier, Clive Parker reste malgré tout fortement lié à son deuxième film. Il l'a co-produit, co-écrit avec un ami d'adolescence, Peter Atkins. «Clive m'a invité à écrire **Hellbound** car il n'avait pas le temps de le faire en personne. Il a lu quelques unes de mes nouvelles et m'a donné le job». Cependant, Barker supervise la production dans son entier, approuve le scénario définitif, le story-board et l'esthétique des effets spéciaux. «Dans le passé, j'ai collaboré au théâtre avec Clive. Nous apprécions le même type de films d'horreur, les mêmes formes d'art. Ce fut une combinaison naturelle et nous avons tenu compte de nos idées mutuelles» continue Peter Atkins. Peter Atkins, comme Tony Randell, un choix à moindre risque...

TOUT DROIT EN ENFER

Pour Kirstie Cotton, le cauchemar continue. Aprés avoir échappé de peu aux envoyés de l'Enfer, les Cénobites, après avoir échappé aux avances du défunt Oncle Frank, elle se réveille dans un hôpital, hurlant. Le Docteur Channard s'occupe de son cas. C'est un professionnel réputé, rationnel, compétent. Des apparences trop propres. Il dissimule en fait un terrible secret. Quand Kirstie lui raconte son invraisemblable histoire, il ne bronche pas. Cette dernière essaie de se faire des amis dans l'hôpital, notamment l'énigmatique Tiffany, une jeune femme muette. Soucieux d'en savoir un peu plus, Channard convaint la police d'apporter chez lui un matelas imbibé de sang et ceci pour précipiter la thérapie de Kirstie. Désireux de connaître les secrets de la mystérieuse boîte puzzle pour accéder au plaisir et à la souffrance suprêmes, le Docteur Channard, utilisant le sang de son malade le plus gravement atteint, invoque les Enfers. Allongé torse nu sur le matelas, il se déchire le corps. L'oncle Franck apparaît, ainsi que Julia, l'indigne mère de Kirstie. Un pacte est rapidement conclus. Channard offre la matière première (des malades) pour qu'elle retrouve des formes présentables et elle-même lui révèle quelques secrets gratinés... Pendant ce temps, Kirstie voit son père aux Enfers, barbotant dans son propre sang. Elle décide de le délivrer de son tourment éternel, de plonger au plus profond de l'antre de Satan où sévissent les Cénobites. Et surtout Leviathan, que d'aucuns nomment le Seigneur des Labyrinthes de l'Enfer...

Hellbound: Hellraiser II. USA/Grande-Bretagne 1988. Réal.: Tony Randell. Scén.: Peter Atkins d'aprés une histoire de Clive Barker. Dir. Phot.: Robin Vidgeon. Mus.: Christopher Young. Prod.: Christopher Figg/New Wolrd. Int.: Claine Higgins, Ashley Lawrence, Ken Cranham, Imogen Boorman, William Hope, Dany Bradley... Dur.: 1 h 36. Dist.: Capital Cinéma. Sortie prévue en avril 1989.

Points communs

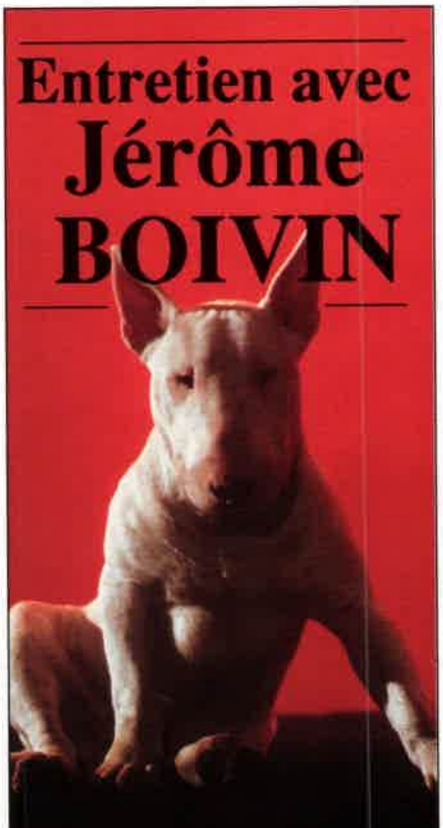
«Christopher Figg et moi parlions souvent de tourner une séquelle à **Hellraiser** si le film marchait, mais nous n'étions pas préparés au succès à la fois commercial et critique. La première histoire se terminait en laissant en suspens certains éléments, parfois de façon délibérée, parfois parce que nous n'avions pas les moyens de conclure logiquement certaines idées. **Hellbound** répond à certaines de ces interrogations, mais il ouvre aussi de nouvelles possibilités». Pourquoi l'apparition du démon ailé ? Quel est le rôle exact de la boîte-puzzle perdue par Frank ? Nous avons également exploré le thème de la désintégration de la cellule familiale et, bien sûr, les déjà très populaires Cénobites réapparaissent. Il y a encore d'autres éléments qui proviennent de mon roman, **The Hellbound Heart**,dont s'inspirent le film et son titre. Durant les interviews et les séances d'autographes, les gens venaient me demander: «Racontez m'en plus au sujet des Cénobites» ou «Que signifie vraiment la boîte-puzzle ?»'. Ils trouveront quelques unes des réponses dans **Hellbound**. Tout ce que nous avons été capables de faire avec un petit budget et notre expérience sur le premier film nous a permis de développer les mythologies dans sa séquelle. L'un des points forts de **Hellbound** vient du fait qu'il commence en pleine course. Lorsque j'écrivais des nouvelles, je débutais souvent en plein milieu de l'action et je revenais ensuite sur le départ. C'est beaucoup plus complexe d'appliquer cette méthode au cinéma. Nous avons essayé d'utiliser cela dans **Hellbound**... J'aime cette approche. Le premier **Hellraiser** est embarassant : des tas de choses restent sans réponse. C'est comparable à l'image furtive de l'Empereur dans le premier épisode de **La Guerre des Etoiles**. Vous pensez: «Qui est ce type ?», et vous êtes contraint d'attendre **Le Retour du Jedi** pour connaître son identité. Je perçois donc **Hellbound** comme étant à la fois une avance prise sur **Hellraiser** et la réponse à certaines questions".

Pour l'heure, Clive Barker prépare déjà un **Hellraiser III, Hell in Earth**, et aussi une aventure cinématographique de son personnage de détective privé enquêtant sur le surnaturel, Harry d'Amour, et encore **Cabal**, d'après son propre roman, un film d'horreur évidemment dont le scénariste est déjà nommé : Peter Atkins...

Marc TOULLEC

BAXTER

***Baxter**, le bull terrier, trône au Paradis des chiens et commente sa vie chez les humains. Une grand-mère qui sombre dans la folie, un jeune couple pas si uni que cela, une tête blonde trop portée sur le troisième Reich...* ***Baxter** parcourt un monde guère reluisant qu'un jeune cinéaste, Jérôme Boivin, décrit avec un humour souvent sarcastique. Une tentative originale de sortir le cinéma animalier des sentiers battus. Mais* ***Baxter** est surtout un film sur les hommes...*



Entretien avec Jérôme BOIVIN

M.M. Vous vous attendiez à cette sélection au Festival d'Avoriaz ?

J.B. On avait vraiment envie d'y aller mais on se disait : « Est-ce vraiment un film pour Avoriaz ?» . Il est sûr que **Baxter** n'est pas fantastique dans l'étroite définition du terme. **Baxter** est bizarre, étrange. Les personnages ne se conduisent pas de manière naturaliste; on a un chien qui tue, un enfant amoureux d'Eva Braun...

*M.M. Monter un film comme **Baxter** ne doit pas être évident...*

J.B. Non, vraiment pas évident. On a d'abord obtenu l'avance sur recettes, puis le producteur, Patrick Godeau, s'est présenté aux chaînes de télévision. A l'exception de Canal +, toutes ont refusé. Godeau s'est obstiné jusqu'à trouver d'autres partenaires, notamment Ariel Zeitoun et Christian Bourgeois, l'édition de la collection 10/18. Cela a demandé deux ans de travail, de contacts, et ensuite 6 mois de mise en pratique.

M.M. Et le chien, il vient d'où...

J.B. Je ne suis pas spécialiste des chiens, je ne connaissais vraiment pas cette race-là. Lorsque j'en ai vu un pour la première fois, j'ai craqué. Baxter me fait penser à un animal mutant. On ne sait pas exactement à quoi on est confronté ; un croisement bizarre entre un veau, un rat et un... chien. Baxter est un mutant, un chien qui parle, un chien qui essaie de sortir de sa condition, en transit entre l'animal et l'humain. Il possède à la fois quelque chose d'attachant et de repoussant. Le chien ne sera pas à Avoriaz ; l'amener équivaudrait à retomber dans les clichés, filmer un bon toutou, un gentil chien-chien. Le film est un conte, une fable, il ne faut justement pas ramener le chien au rang de chien.

M.M. Un conte a une morale. La vôtre ?

J.B. Au départ, le chien se dit: « Moi, j'ai toujours voulu vivre avec les humains. Avec ceux de ma race, je ne suis pas heureux. Je pense avoir quelque chose à apprendre des hommes...» . Il tombe sur un gosse mauvais qu'il doit finalement essayer de liquider. Baxter se heurte à une perversion encore plus monstrueuse que ce qu'il avait pu imaginer. Je voulais que les rapports s'inversent, que l'enfant devienne animal, que le chien devienne plus humain que l'humain.

M.M. Et diriger un bull terrier ne doit pas être une partie de plaisir...

J.B. Un chien ne se dirige pas, il se dresse. Un chien, il faut lui demander des choses précises, des choses qui puissent se décomposer. Le dresseur a fait travailler les deux animaux qui jouent **Baxter** plusieurs semaines avant le tournage. Les bull terriers sont encore plus particuliers car ils n'aiment pas obéir. On ne peut que leur demander des choses simples. Baxter est un conte cruel ; il nous fallait un animal qui soit à la mesure de notre propos, pas Benji ou Rintintin. Je ne conçois pas le film avec un caniche ou un berger allemand. Pour tourner avec un chien, il faut avoir beaucoup de temps et de pellicule. Pire que le chien, il y a encore le bébé lors de la scène du bassin. Un animal, on le dresse, mais un enfant en bas âge, on n'ose pas ! Un bébé a faim, sommeil ; de temps en temps, il est disposé à tourner pendant une demi-heure. C'est toujours pendant les poses, les moments où l'on recharge la caméra que le chien faisait ce qu'on voulait!

M.M. Vous n'avez jamais craint que la multiplicité des personnages disperse quelque peu l'attention ?

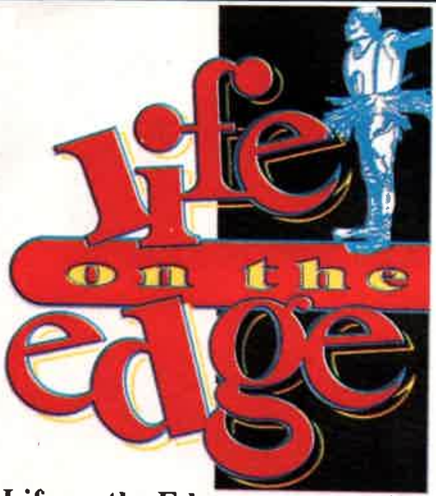
J.B. Au départ, lors de l'écriture du scénario, je tenais à beaucoup de personnages secondaires, de digressions. Je me suis ensuite rendu compte que je perdais un peu le fil conducteur, le sujet du film, l'axe. On a gardé en mémoire le concept du chien qui bouleverse des vies, qui sème la panique partout là où il passe. Baxter révèle tous les conflits larvés, les frustrations...

M.M. Tous les protagonistes ne sont pas ce qu'ils paraissent être...

J.B. En fouillant un peu, tous les gens qui ont l'air normaux sortent un peu des normes. Ils trimballent de la crasse dans la tête, ils peuvent être assez monstrueux. Baxter agit envers eux comme un révélateur. Des gens sont systématiquement heurtés par le film. Ils se disent «mais c'est quoi ce produit bâtard, violent, cruel, pervers?» L'image du gosse aussi change. Les enfants sont forcément gentils au cinéma, pas le nôtre. Il tombe amoureux d'Eva Braun, la femme d'Hitler. Il ne s'agit pas d'une idée d'illuminé. Regardez dans les rues...

Propos recueillis par Marc TOULLEC

France 1988 Réal.: Jérôme Boivin. Scén.: Jérôme Boivin et Jacques Audiard d'après le roman de Ken Greenhall, «des tueurs pas comme les autres» (Série Noire). Dir. Phot.: Yves Angélo. Mus.: Marc Hillman et Patrick Roffé. prod., Patrick Godeau et Ariel Zeitoun. Int.: Lise Delamare, Jean Mercure, Jacques Spiesser, Catherine Ferran, Jean-Paul Roussillon, Sabrina Leurquin. Dur.: 1H 22. Dist.: UGC. Sortie prévue le 18 janvier 1989.



***Life on the Edge** ne ressemble à rien, ou plutôt à n'importe quoi. Personnages bêtes, décors déments, situations débiles... Du cinéma fou en roue libre. Roulez délire !*

Le Tom Burman du générique n'est sûrement pas le maquilleur de **La Féline**. Simplement un homonyme anglais. Grosso modo, **Life on the Edge** se classe sur les rangs d'une école britannique très spécifique: le non-sens. Le film fait constamment dans la folie, le n'importe quoi, avec une solide santé. Les Hollowhead (littéralement : têtes vides) forment le prototype de la famille futuriste. Leur seul soucis, séduire le nouveau patron du père, Henry, pour lui permettre de profiter d'une grosse promotion. La réception s'annonce mal. La mère, Miriam, n'a rien à manger et la maison est dans un état indescriptible. Bud et Cindy, les deux aînés, sont invités à une fête et le jeune Billy, Il ans, prépare des farces avec son meilleur ami, le machiavélique Joey. Tout cela est aussi intenable que de savoir si oui ou non Maggie couche avec Pierre dans le dos de son chéri. Finalement, tant bien que mal, le dîner se prépare et prend une tournure inattendue lorsqu'Henry arrive avec Mr. Crabneck (cou de crabe !)qui, les Hollowhead le découvrent très vite, est bien plus que le nouveau patron de Henry. Il va devenir leur pire cauchemar. Il drague outrageusement la délicate Cindy, terrorise à mort le pauvre Bud, et abuse du petit Billy. Mais quand il se lance à l'assaut de Miriam, les Hollowhead décident de faire face et de répliquer. Visiblement, le look a été l'un des soucis majeurs de Tom Burman. **Life on the Edge** évoque **The Bed Sitting Room** de Richard Lester, mais aussi **Brazil, Beetlejuice** et une toute une flopée de productions ravagées. L'esprit Monty Python n'est pas loin, mais aussi celui de Lewis Carroll, mathémati cien devenu fou en écrivant "Alice aux Pays des Merveilles". Ici, les équations ne se résolvent pas par A plus B.

Cyrille Giraud

Life on the Edge *Grande-Bretagne 1988 Réal.: Tom Burman. Scén.: Tom Burman et Lisa Morton. Dir. Art.: Edward C. Evth. Mus.: Glenn Jordan. Prod.: Joe Grace pour Linden Productions. Int.: John Glover, Nancy Mette, Richard Portnow.*

KINGSIZE

La Pologne sur les traces de George Lucas, le vacarme en moins, l'intéressant contexte social et politique en plus. Des lutins soumis à un méchant Mangetout rêvent d'une taille adaptée au monde merveilleux dans lequel ils ne peuvent pas vivre. L'absorption du Kingsize, boisson miraculeuse donnant des centimètres en veux-tu, en voilà, prendra rapidement des allures de révolution.

Le cinéma polonais disserte énormément sur l'état de son pays. De façon crue, directe, agressive, réaliste comme Krzysztof Kieslowski (**Tu ne tueras point**). Ou, mieux, de façon détournée, imagée, comme Juliusz Maculski avec **Kingsize**. Après **Willow**, c'est encore le royaume des nains, ou des lutins, qui est à l'honneur. Loin de la sous-féerie de George Lucas, Juliusz Maculski a imaginé un conte social, un hymne au corps libre.

Des nains cassés par la civilisation ont trouvé refuge dans les caves d'une vieille bibliothèque et une micro-société s'est créée d'elle-même (qui n'est pas loin de ressembler à celle de la Pologne actuelle). Tout en haut, «l'élite» qui emploie tous les moyens pour conserver sa place privilégiée. Puis «les hargneux», au service de «l'élite», petite police organisée à la recherche des récalcitrants au régime. Pour ces derniers, des travaux de «récupération» sont prévus. Les nains travailleurs et méritants sont gratifiés d'une goutte de «Kingsize» (la taille maximale) leur assurant, durant un temps déterminé, une taille normale et donc la possibilité de découvrir le monde et surtout les femmes dont l'espèce n'existe pas chez les lutins. Après ça, il est difficile de revenir au Bautland, ce monde minuscule noyé dans l'obscurité. Alex, effet du "Kingsize" aidant, a eu la chance de rencontrer Even, un superbe mannequin. Envisageant une nouvelle vie, Alex refuse de perdre sa taille normale. Providence oblige, Adam, un ami, vient de trouver la formule du "Kingsize" qui permettra à chaque lutin de décider s'il préfère rester dans les caves ténébreuses de la bibliothèque ou s'installer dans le monde multicolore des humains. Un avenir heureux s'ouvre devant Alex et ses compagnons lorsque Adam est kidnappé par les envoyés du féroce souverain Mangetout (eh oui!). La course contre la montre pour récupérer la formule et Adam, promis à une mort certaine, peut commencer. Elle sera parsemée d'embûches, de rencontres extraordinaires, débouchera sur la destruction du royaume des lutins et se clôturera sur une révélation pessimiste, spécialité polonaise. Dans ce conte pour petits et grands, le discours politique et social est constamment sous-jacent. De plus, il est visuel. Du lutin à l'homme normal, il y a ce désir de hisser le corps et l'esprit vers des dimensions moins oppressantes. Juliusz Machulski, grâce à des décors superbes, nous fait croire au monde des lutins et aux barrières que représente l'échelle humaine. **Kingsize**, ou quand le merveilleux oublie son côté clinquant pour se découvrir une âme de sauveur.

Vincent GUIGNEBERT

1987. Pologne. Réal. : Juliusz Hachulski. Scén. : Jolanta Hartwig et Juliusz hachulski. Photo. : Jerzy Lukaszewicz. hus. : Krzesimir Debski. Prod. : Polis Corporation pour Zespoly Filmowe. Int. : Jacek Chmielnik, Jerzy Stu^r, Katarzyna Figura, Grzegorz Hieronimski...

HAND OF DEATH

Vendredi 13 prête à la rigolade sanglante. Les auteurs de Hand of Death *n'y sont pas allés par quatre chemins. Jason s'appelle désormais Jackson et porte toujours un masque de hockey!*

Lorsque le Suédois Anders Palm et le Canadien Mark Cutforth se rencontrent dans une école de cinéma de New-York, ils décident de mettre un film sur pied ensemble. Mark écrit une histoire de psycho-killer et trouve l'argent pour un tournage de cinq semaines à Londres. Anders Palm, le réalisateur, avoue: *«Nous avons choisi ce type de film à cause du financement: ce n'est pas un genre nouveau mais il est commercial. Avant de tourner* **Hand of Death**, *j'ai visionné bien-sûr toutes les séries comme* **Vendredi 13, Halloween** *ou* **Nightmare on Elm Street**; *j'ai dû en voir plus d'une centaine de ce genre qui en dépit de ce que l'on pense n'est pas fini car il y a toujours des acheteurs.»*

I was a teenage Psycho Killer

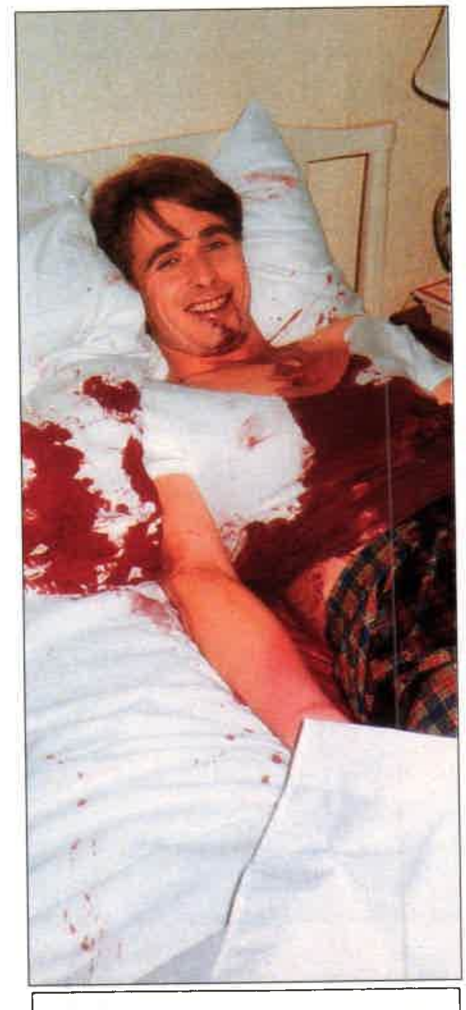
A. Palm poursuit : *«Mark et moi avons travaillé ensemble sur le scénario et bien que nous étions satisfaits du résultat, nous avons beaucoup transformé l'histoire sur le tournage et changé certains dialogues pour tenir compte des remarques des acteurs. Au départ, nous envisagions de faire un film d'horreur sérieux puis nous avons peu à peu dévié vers la parodie. Lorsque les financiers ont visionné le film pour la première fois, ils ont été assez surpris; mais maintenant que le film se vend bien, ils sont contents.»*

Car le tueur de **Hand of Death** a le goût, la couleur et le masque de Jason Vorhees: mais il se nomme... Jackson! Qu'en pensent les producteurs de **Vendredi 13**? Pas grand-chose d'après A. Palm pour qui *«on ne peut pas vraiment mettre un copyright sur un gars portant un masque de hockey. Je crois savoir que les gens de Paramount ont vu mon film et l'ont trouvé très drôle. Evidemment, si* **Hand of Death** *devenait un énorme succès aux Etats-Unis, là ils changeraient peut-être d'avis.»*

L'amour est aveugle

La seconde référence immanquable du film est **Toxic Avenger**, bien qu'A. Palm jure ses grands dieux que :*»Je n'avais pas vu* **Toxic Avenger** *avant le tournage de mon film. C'est fait depuis et je ne l'ai pas trop aimé et, en fait, c'est exactement notre histoire. Honnêtement, je vous le promets, je n'avais pas vu* **Toxic Avenger** *avant et le fait de confronter le personnage principal à un aveugle est une situation classique que l'on trouvait déjà dans* **Frankenstein**.» Dont acte.

Car après un début en fanfare dans lequel Jackson, psycho killer par hérédité, se débarasse d'une bande de jeunes gens de manière très très gore, il est confronté à une ravissante jeune femme, Shelly, dont la cécité lui sauvera la vie. Ainsi débute une étrange histoire d'amour entre deux personnages en marge qui se découvriront des point d'accord comme la poésie de Lord Byron et d'autres moins communs comme une tentative hilarante de relations sado-maso. Et puis essayez donc de présenter un petit copain masqué à des amis cinéphiles qui s'obstinent à lui demander des autographes! En dépit du traitement parodique, il reste quelques séquences moins basées sur l'humour qui sont certainement rescapées du scénario originel. Ce qui, à de rares moments, donne un ton plus sérieux au film: notamment quand Jackson est confronté à la probabilité d'une descendance.



Hand of Death. Grande-Bretagne 1999. Réal.: Anders Palm. Scén.: Mark Cutforth. Dir. Phot.: John De Borman. Mus.: Julian Wastall. Prod.: Mark Cutforth et Anders Palm. Int.: Gregory Fox, Fiona Evans, Edward Brayshow... Dur.: 1 h 29.

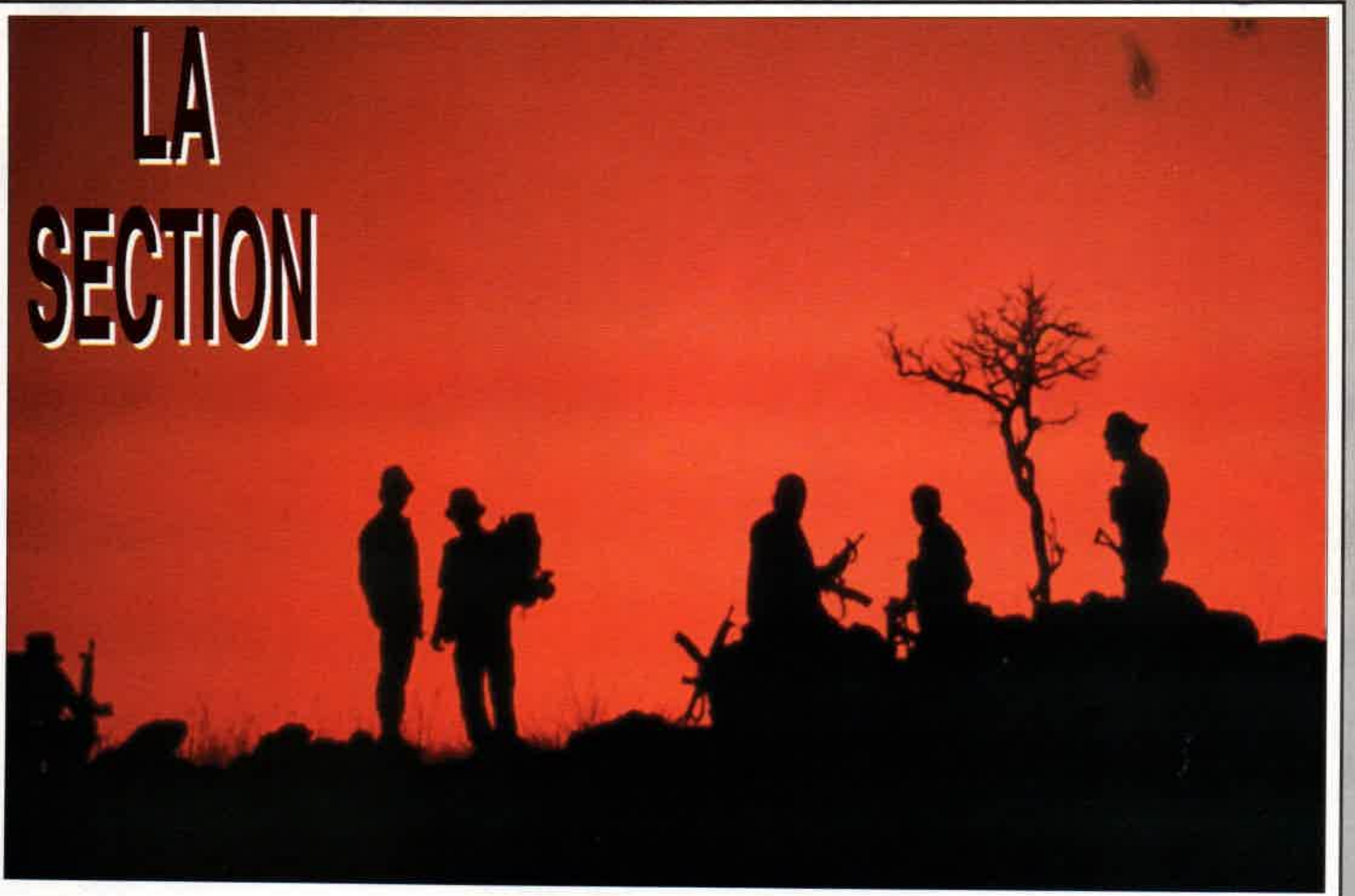
Quand le gore exulte

Ce qui surprend dans un petit budget comme **Hand of Death**, c'est la perfection des effets spéciaux sanglants. Ils ont été réalisés par Image Animation, qui est un département des Studios Pinewood et plus particulièrement par Cliff Wallace et Brian Hill qui ont fait leurs premiers pas en tant qu'assistants sur **Hellraiser** et **Hellbound**. A. Palm admet que :*"Ça a été une bonne affaire pour nous car tous les gens qui ont vu le film ont été impressionnés par les effets. Je pense qu'ils sont presque trop réalistes, en fait. Nous aurons des problèmes pour le vendre dans quelques endroits comme les pays scandinaves. Nous avons fait une autre version plus amusante et moins violente qui pourrait mieux leur convenir."*

Bien que la possibilité d'une séquelle ne soit pas écartée par le réalisateur, ce dernier débute le 16 janvier courant un nouveau tournage aux alentours de Londres. Il s'agit d'un thriller intitulé **Hot Line** dans lequel une journaliste reçoit des coups de téléphone d'un maniaque qui prétend être le tueur qui assassine des gens à Londres et que le suspect emprisonné est innocent.

Marcel BUREL

LA SECTION



Quelque part en Afrique du Sud, sept hommes armés défient les pouvoirs d'un sorcier. Sa (fausse) mort servira de détonateur à une traque à travers la brousse. Greffé dans un contexte hyperréaliste, le fantastique révèle ici un des malaises des dépendances de Pretoria, et un talent original, Darrell Roodt

Un représentant d'Afrique du Sud à Avoriaz ? Pourquoi pas vu que cette **Section** n'exhale aucune odeur idéologique suspecte. Cinéphile fou formé dans les salles de Johannesburg, producteur, scénariste, réalisateur, Darrell Roodt travaille sur **Les Anges se fendent la Gueule**. A 26 ans, il est l'une des valeurs sûres du cinéma de son pays. Après **City of Blood** (un curieux film d'horreur), il trouve dans **La Section** un sujet en or néanmoins interdit par les autorités qui le jugent comme " indésirable et néfaste pour le moral des troupes" . **La Section**, profondément antimilitariste, plonge une poignée de soldats dans les méandres de la magie , de la sorcellerie. "J'ai fait ce film pour les gamins sud-africains, pour les gars de seize à vingt-cinq ans qui se retrouvent du jour au lendemain plongés dans cet univers de haine qu'est l'armée de mon pays" . **La Section** s'avère en effet très dissuasif...

Vaudou contre uniformes

Sept soldats ont pour mission d'éliminer un personnage responsable d'un soulèvement frontalier. Fusils à l'épaule, ils parcourent la brousse, repèrent enfin le village et finissent par liquider toute la population, des femmes, des enfants. Pas un seul homme sorti du Sorcier. Mais celui-ci n'est pas un magicien d'opérette. Quelques heures après sa mort, son corps n'est plus qu'un squelette... Son regard fixe mais calme convainc un soldat noir de braquer son fusil sur son supérieur. Les hommes ricanent d'abord. Pour eux, la mise à feu et à sang du village n'est qu'une bavure de plus. Cependant, l'erreur ne reste pas impunie. Un premier soldat est retrouvé debout au milieu de nulle part, le visage en bouillie, un autre reçoit une sagaie surgie du néant, un troisième liquide son pote en espérant tirer le sorcier... Un à un, les soldats tombent. Et les contacts avec la base demeurent inexistants. Les disputes continuelles, le renfermement progressif du lieutenant sur lui-même, un soleil de plomb ralentissent encore la marche. L'issue paraît dès lors inévitable. Un en réchappera pour conter son histoire. Une histoire guère acceptée par des supérieurs qui lui demandent de la taire car elle pourrait très bien "démoraliser la troupe".

Fantastique dans la brousse

"**La Section** est quelque part assez proche d'un film comme **Platoon**, d' un examen horrible et sans concession des atrocités de la guerre" dixit le producteur Anant Singh. **Platoon**, un rapprochement pas si aléatoire que cela... Darrell Roodt suit pas à pas sa section, ne la lâche jamais d'une semelle, colle sa caméra aux visages, se faufile entre les hautes herbes jusqu'à risquer sans cesse des coups de talon dans l'objectif. Et pourtant les "héros" du film n'attirent jamais la sympathie. Ce sont des militaires sans scrupules, aimant leur job, trouillards devant le danger, sortant la photo de famille (quel cliché) avant de clamser... Ils sont pathétiques. Y compris le survivant,meurtrier du sorcier qu'il abat en lui tirant dans le dos. Dans ses commentaires en voix off, ce dernier apprécie un court instant la cohésion dans l'équipe quand il s'agit de prendre un minuscule village. Toute cette parfaite entente est foutue en l'air par un gosse qui débarque soudain avec une mitrailleuse en bois entre les mains. Le regard que jette Darrell Roodt sur tous ses personnages est franchement réfrigérant. Le héros du film serait en fait le Sorcier. Il représente la conscience du survivant et surtout la foi de l'Afrique en quelque chose d'extérieur et de complètement étranger à des conflits sordides. Apparition superbe de guerriers noirs peinturlurés en blanc dans les ténèbres, danse tribale autour du feu... Darrell Roodt n'impose jamais le surnaturel. Sauf à une occasion ; lorsque les deux fuyards découvrent le village qu'ils ont incendié quelques jours plus tôt. Très réussi plastiquement (les diverses tonalités de la lumière du soleil sont vraiment visibles à l'écran), souvent violent (mais sans trop de complaisance) et interprété à la perfection par une poignée d'inconnus, **La Section** s'affirme donc comme une production à part, une œuvre qui mêle étroitement le réalisme et le fantastique. Il faut remonter à la fin des années 60 et au **Château en Enfer** de Sidney Pollack pour retrouver trace d'irrationnel dans un contexte guère permissif envers l'imaginaire. Retenez bien le nom de Darrell Roodt; il promet beaucoup.

Marc TOULLEC

The Stick *Afrique du Sud 1987 Réal.: Darrell Roodt Scén.: Darrell Roodt et Carole Shore. Dir. Phot.: Paul White. Mus.: Dana Kaproff. Prod., Anant Singh/ Distant Horizon/Artistic Film Production Company PTV LTD. Int., Sean Taylor, Greg Latter, Frantz Dobrowsky, Nicky Rebello, James Whyle, Frank Opperman... Dur.: IH 35. Dist.: Les Films Jacques Leitienne. Sortie prévue le 18 janvier 1989.*

A droite: John Carpenter

THEY LIVE

Selon John Carpenter, Ronald Reagan serait un extra-terrestre. A voir les photos, la ressemblance est frappante. Ronald phone home?

Alors que la tendance cinématographique actuelle est dans le grand-spectacle-qui-a-coûté-très-cher, John Carpenter continue tranquillement son petit bonhomme de chemin, chemin déjà inauguré par son précédent film, **Prince des Ténèbres**. Ceci dit, rappelons-le, c'est un échec dans la catégorie «gros budgets» (**Les Aventures de Jack Burton**) qui l'a convaincu de changer de méthode de production. **They Live** est donc le deuxième d'une série de quatre films bon marché pour lesquels Carpenter a passé un accord avec la société Alive Films. Tournages rapides, pas de têtes d'affiche, un scénario nerveux et épuré, et une mise en scène proche de celle des débuts (**Assaut** et **Halloween**), tels sont les mots d'ordre de cette nouvelle politique. Avec comme atouts majeurs à la fois une rentabilité immédiate (avant même que les films soient tournés, c'est pour dire) et une liberté créatrice totale, celle qui a plus d'une fois permis à John Carpenter de faire des merveilles.

They Live se présente certes comme un film de science-fiction mais également comme un thriller politique. Un peu dans la lignée de certaines productions des années 50 telles que **l'Invasion des Profanateurs de Sépultures**, avec cependant une différence de taille: si des films comme celui que je viens de citer, tournés

en pleine «guerre froide», véhiculaient à travers leurs sujets un message souvent anticommuniste, à travers **They Live**, John Carpenter le dit à qui veut bien l'entendre, c'est l'Amérique reaganienne qui est prise à parti.
Le récit est centré sur le personnage de John Nada (interprété par Roddy Piper), un ouvrier au chômage qui se rend à Los Angelès pour y chercher du travail. Alors qu'il survit tant bien que mal dans un centre pour sans-foyers dénommé Justiceville, où il s'est fait un ami en la personne de Frank (Keith David), il découvre un complot ourdi depuis des lustres par un groupe d'extra-terrestres pour faire main basse sur la terre et sur toutes ses ressources. Et ce, à l'aide de messages subliminaux diffusés par le biais des canaux de télévision et des annonces publicitaires qui leur permettent d'avoir une emprise hypnotique sur l'esprit des gens. Une paire de lunettes spéciales, découverte par hasard par John Nada, lui permet de réaliser l'horreur de la situation; à travers ces lunettes, en effet, il peut désormais voir le vrai visage des envahisseurs sous leur enveloppe humaine. Un faciès épouvantable, un visage de mort... Mais le plus abominable, c'est lorsque John Nada s'aperçoit que des humains, des gens comme lui, vous et moi, sont prêts à vendre leurs services, leur aide aux intrus venus d'ailleurs moyennant fortune et puissance. Il faudra à notre héros tout son courage, soutenu par l'appui bien vite sentimental de la charmante Holly (Meg Foster), qui travaille dans une station de télévision par câble, de là-même où le signal secret des extra-terrestres est diffusé au monde entier.
Entre les lignes de ce canevas très classique, John Carpenter a donc voulu glisser un propos quelque peu anti-républicain. N'oublions pas, bien sûr, que **They Live** a été tourné peu de temps avant les élections présidentielles américaines. Carpenter, en homme de spectacle consommé, a ainsi su promotionner son film en profitant de l'ambiance du moment (combien de films français en 89 ne vont-ils pas de même s'inscrire dans le cadre du bicentenaire de la Révolution, hein?...). Néanmoins, il est louable, à cent lieues des personnages oisifs et richissimes des Dallas et équivalents, de le voir s'attacher à l'existence d'un chômeur, et de le voir s'attaquer de façon symbolique aux autres, ceux, dit-il, qui ne vivent que par le fric, et qui, non contents d'en avoir, veulent soutirer le peu qui reste à ceux qui n'en ont pas. John Nada, lui, ne se vend pas au plus offrant. Mais rassurez-vous, dans **They Live**, dans ce que Carpenter appelle «une sorte de western existentiel», ce discours ne passe que par les images. Lui qui a su si bien filmer la méfiance humaine dans **The Thing** sait astucieusement débusquer la grisaille du réel derrière les couleurs de l'illusion: lorsque John Nada regarde le monde à travers les lunettes spéciales grâce auxquelles il peut détecter les extra-terrestres, tout apparaît en noir et blanc, sans clinquant, sans tape-à-l'œil colorié.
Egalement à contre-courant en ces temps de surprofessionnalisme, John Carpenter a choisi de confier l'écriture du scénario de **They Live** à un débutant, Frank Armitrage, un ami à lui en qui il a cru. On se souvient comment le nom aux allures de pseudonyme du scénariste de **Prince des Ténèbres** (Martin Quatermass) avait laissé supposer que Carpenter lui-même se cachait derrière. Toujours au rayon non-professionnel débutant, c'est à un lutteur qu'a été confié le rôle principal, celui de John Nada; en effet, Roddy Piper a disputé de nombreux combats et en a gagné plus de 20 avant de clore sa carrière lors d'un match à Silverdome (Michigan) où John Carpenter l'a remarqué. Une entrevue entre les deux hommes a amené Roddy Piper à évoquer son enfance de sans-logis, ses débuts difficiles et ses périodes de vaches maigres, bref la matière idéale pour donner consistance au personnage de John Nada. Piper ayant déjà une petite expérience audiovisuelle, quelques courts d'art dramatique et la direction de John Carpenter ont fait le reste. Pour **They Live**, Roddy Piper a dû laisser remonter à la surface les moments les plus pénibles de sa vie, extérioriser ses émotions au lieu de les cacher derrière un masque agressif comme lorsqu'il était lutteur. Meg Foster, précédemment utilisée pour le rôle d'Evil-Lynn dans **Les Maîtres de l'Univers**, a-t-elle eu elle aussi à laisser tomber le masque?...
Entre un loser sans emploi et une employée ambitieuse d'une chaîne câblée, ce sont de vrais reflets du monde d'aujourd'hui que nous montre Carpenter, et non des pantins cinématographiques.
They Live a été fabriqué avec quasiment la même équipe que **Prince des Ténèbres** en 1987, à savoir Larry Franco (un collaborateur fidèle de Carpenter) à la production et comme assistant-réalisateur, Garry Kibbe à la caméra, et Allan Howarth (en collaboration avec le réalisateur) pour la musique. Quand on a l'amour du travail bien fait, on choisit bien ses collaborateurs et on les garde.
John Carpenter serait-il le dernier artisan du cinéma américain?

Jean-Michel LONGO

JOHN CARPENTER
ALIEN DANS SA PATRIE

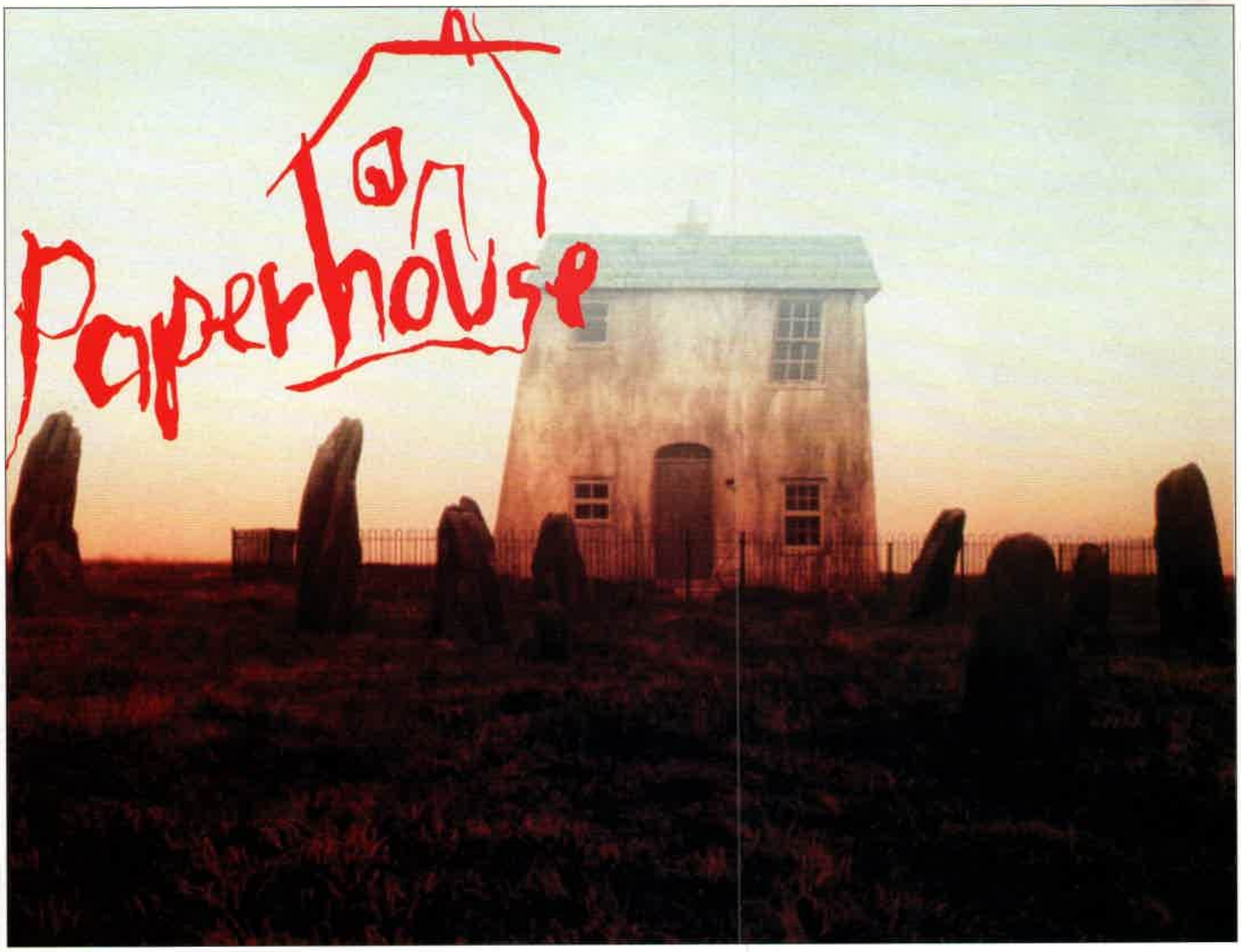
Imaginez que la révolution reaganienne ait été conduite par des extra terrestres" sourit John Carpenter. Car maintenant John Carpenter a de quoi sourire. Laissé moribond par plusieurs échecs (dernier en date : **Les Aventures de Jack Burton**), il s'est quelque peu «remonté» avec **Prince des Ténèbres** (budget faible et bénéfices donc importants). **They Live**, un vrai succès, le ramène sur le devant de la scène. John Carpenter peut maintenant prétendre à des moyens plus lourds. Mais la modicité éco nomique sied bien à l'auteur d'**Halloween**. «J'ai tourné **Prince des Ténèbres** et **They Live** pour des budgets plus faibles que ceux de la plupart des films, et ceci pour en conserver tout le contrôle». Carpenter a encore en mémoire les déboires de **The Thing**, le montage final de **Jack Burton** confié à un tiers, et même le tripatouillage opéré sur le scénario original des **Yeux de Laura Mars**. Cependant, des sommes radines donnent chez lui des résultats miraculeux : **Prince des Ténèbres** voisine les 3 millions de dollars. Ridicule vu le scope, le tempo, la beauté des images et la perfection technique. Idem pour **They Live**. Carpenter reprend son équipe favorite : le scénariste Frank Armitrage, le maquilleur Frank Carrisosa, le directeur de la photo Gary Kibbe, et les complices de toujours (le producteur Larry Franco ainsi que le compositeur Alan Howarth). Il existe vraiment une famille Carpenter. Carpenter, celui qui canalise les talents, les dirige vers son ultime but : la perfection tranquille. Même lorsque son acteur fétiche (Kurt Russell) n'est pas au rendez-vous, il le remplace par un comédien ressemblant (Roddy Piper dans **They Live**). Carpenter dirige tout, indique tout. Le concept même des maquillages des aliens de **They Live** est de lui. «Employé» ou «commis à la mise en scène» dans un grand stu dio, le cinéaste se heurterait en permanence aux mouchards et aux syndicats : un réalisateur doit réaliser, un point c'est tout. Le regard porté sur Hollywood par Carpenter ne baigne pas dans le suave. «Il y a quelques bons films mais la plupart sont mauvais. Les films ressemblent à des télé films car les gens dirigeant les studios viennent du petit écran... Ils conçoivent les produits pour plaire à leur public. C'est comme un ordinateur cinématographique. Il n'y a aucune humanité en eux. Ils sont extrêmement populaires parce que tout le monde a grandi avec la télévision. Com me de petits camés, nous allons tous au cinéma prendre notre dose sur grand écran. Les patrons des studios ne veulent pas de fins malheureu ses ou ambiguës. Uniquement des pièces en six actes, la structure de la télévision". Constat amer, constat agressif. Hollywood a essayé d'avoir la peau de Carpenter, de le dresser de façon à fabriquer un faiseur docile de plus. Carpenter s'est écroulé, Carpenter s'en est sorti et maintenant bosse en marge d'un système qu'il hait d'une haine juste, argumentée. Des ténors de la production lui ont offert sur un plateau la mise en scène de **Liaison Fatale**. Carpenter refuse tout net. Le motif : selon lui, Clint East wood a déjà tourné le film avec son fameux **Un Frisson dans la Nuit**. Ciné phile pointilleux, John Carpenter a évidemment raison.

«En réalité, **They Live** est un western existentiel» explique Carpenter. «Ce qui me fait le plus peur dans la vie de tous les jours est la politique, l'attitude des gens et leur manière de s'auto-détruire ou de se détruire mutuellement. **They Live** est une façon de voir ce qui se passe dans certaines régions d'Amérique et de concrétiser cela en termes dramatiques». Le cinéas te s'adonne au spectacle, à la bande-dessinée, à l'action, mais ne perd ja mais le Nord, il reste solidement implanté sur le plancher des vaches. Voyez les déluges de théories scientifiques et le rationnel inquiétant de **Prince des Ténèbres** pour justifier le retour de Satan sur Terre. Il est vrai que John Carpenter est un passionné de physique. Et aussi un moraliste. «**They Live** traite de la loyauté, de la moralité. C'est fondamentalement un film moral». Pour l'heure, le moral du cinéaste ne peut qu'être au beau fixe. Il déplore **Halloween IV** avec lequel il tient à n'avoir aucun lien et envisage dans un proche avenir l'adaptation d'un scénario déjà écrit, **Escape from Los Angeles**, suite de **New York 1997**. Selon les aveux de son auteur, il aurait besoin d'un «rewriting».

Marc TOULLEC

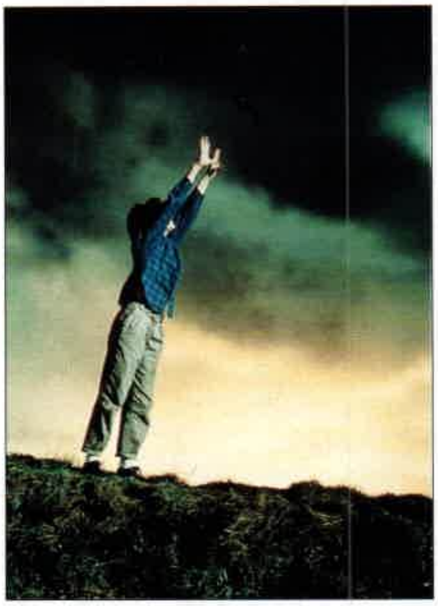
They Live USA 1988. Réal.: John Carpenter. Scén.: Frank Armitrage d'après le roman de Ray Nelson. Dir. Phot.: Gary B. Kibbe. Mus.: John Carpenter et Alan Howarth. SPFX : Frank Carrisosa, Roy Arbogast et Jim Danforth. Prod.: Larry Franco, André Blay et Shep Gordon/Alive Films. Int.: Roddy Piper, Keith David, Meg Foster, George «Buck» Flower, Peter Jason, Raymond St Jacques... Dur.: 1 h 40. Dist.: MK 2.

avoriaz



Tous les rêves d'enfants ne sont pas liés à l'abominable Freddy Krueger. Ceux de* Paperhouse *se déroulent au milieu de nulle part, dans une lande s'étendant à l'infini et une maison biscornue bâtie sur les plans peu étudiés d'une gamine tombant amoureuse d'un rêve. Un rêve qui menace de tourner au cauchemar...

Paperhouse est déjà un vieux projet. En 1984, Tim Bevans et Sarah Radclyffe, venant juste de fonder la compagnie Working Title, espèrent bien le mettre rapidement en route. Aussitôt, ils envisagent le metteur en scène, Bernard Rose, lequel travaille avec le couple sur nombre de vidéo-clips. **Paperhouse** attend tandis que nombre de productions Working Title se montent et obtiennent un important succès (**My Beautiful Laundrette, Samie et Rosie s'envoient en l'Air, Personal Services**). Entre temps, le nom de Bernard Rose gagne une réputation particulièrement vitriolée pour le Royaume-Uni. Son clip **Relax** (pour **Frankie goes to Hollywood**) est interdit de séjour sur l'antenne de la BBC, et son **Body Contact** (toujours pour la BBC) mêlent si étroitement rock, violence et fantastique que le standard de la chaîne explose sous les appels outrés. Spécialiste du «shocking", Bernard Rose participe également à l'élaboration de **Dark Crystal** en tant que coursier ! C'était en 1982. Le chemin parcouru depuis en dit long sur la personnalité de ce cinéaste. Assitôt lu le classique de la littérature enfantine, «Marianne Dreams" de Catherine Storr, il décide de son adaptation sous le titre **Paperhouse** avec le scénariste Matthew Jacobs (auteur du script de **Lorca and the Outlaws**, une coproduction avec l'Australie, et de celui de **Ninja Mission**, une coproduction avec la Norvège !) "Il n'existe pas de films comme **Paperhouse**. Le scénario est très différent de l'histoire du livre mais le concept central est exactement le même , une petite fille dessine une maison et cette maison apparaît dans ses rêves. Le roman est destiné aux enfants mais le film est une œuvre adulte qui s'adresse aux plus jeunes également. **Paperhouse** est un film intelligent pour enfants ; il fait rire, frissonner et attriste" dixit Matthew Jacobs.



Le territoire des rêves

Anna est une petite fille d'une douzaine d'années vivant dans un appartement bruyant en compagnie de sa jeune mère. C'est le jour de son anniversaire ; elle reçoit un télégramme de son père, marin souvent éloigné d'elle. Anna semble se replier sur elle-même, elle refuse d' avaler quoi que ce soit. Mais voilà que des rêves étranges s'emparent d'elle. Elle se retrouve courant dans une vaste étendue, un paysage infini de lande, où s'élève une maison biscornue, celle qu'elle dessina un peu plus tôt. Quand elle se réveille, Anna est fiévreuse. Lorsqu'elle plonge à nouveau dans le rêve, elle rencontre Marc, un garçon de son âge privé de l'usage de ses jambes. Elle aura appris son existence quelques heures auparavant. Dans le rêve, Marc l'avertit: "Pars, ne comprends-tu pas que l'endroit est dangereux ?". Mais Anna est fascinée ; elle sait maintenant que ses songes sont réels, que Marc ne vit qu'à l'intérieur, qu'il ne connaît pas le "réel"... Anna voudrait bien, grâce à ses dessins, le faire marcher, mais les membres qu'elle gratte sur le papier ne restent qu'une sculpture de plâtre. Condamnée au lit pour six semaines par une doctoresse, Anna tente de greffer son père dans ses dessins. Impossible de lui donner un sourire ; la petite fille gomme, gomme, mais le visage demeure toujours antipathique, affichant une mine sinistre. Anna s'aperçoit rapidement que Pa cherche à lui nuire, que sa présence change les rêves en cauchemars. Le jour où sa mère jette ses dessins aux ordures, tout manque de basculer. « Pas de dessins, pas de rêves» , et Marc serait perdu à jamais.

Elle passe une nouvelle fois la barrière du sommeil et repère la silhouette de son père se découpant sur l'horizon. Celui-ci parle mais pour proférer des menaces, il brandit un marteau, essaie de pénétrer dans la maison de papier. Entre deux mondes qui sont finalement indissociables, Anna échappe de peu à la mort. Elle retrouve dans le monde réel le dernier passage de ses rêves...

100 % original

"Notre problème a toujours été de cibler **Paperhouse** par rapport au public. Tous ceux qui ont lu le script l'ont aimé. Potentiellement, je pense que **Paperhouse** est l'un des films les plus commerciaux sur lequel Working Title ait été impliqué. C'est aussi un projet extrêmement personnel puisque ce fut, pour nous, le premier. Ce fut un colossal travail d'équipe" confie Tim Bevans. Prudents, les investisseurs britanniques n' accordent aucun crédit au titre. Et Tim Bevans prospecte aux USA. Il intéresse les gens de Vestron qui lui font une offre alléchante. "Ils aimèrent le scénario et échangèrent les droits pour l'exploitation aux Etats-Unis contre la moitié du coût de production". Une affaire juteuse dans la mesure où **Paperhouse** ne bénéficie pas d'un budget important et que le résultat, d'un niveau très élevé, en garantit le succès. Une chose est évidente pourtant: jamais **Paperhouse** ne tente de se rapprocher de la série des **Freddy**. Les rêves d'Anna ne ressemblent nullement à ceux des adolescents d'Elm Street. " **Paperhouse** est un film très classique, nous n'avons pas voulu le remplir de gadgets. Il était très important que Bernard Rose puisse se concentrer sur les acteurs". Et surtout sur la jeune Charlotte Burke (l3 ans) sélectionnée parmi 1500 autres prétendantes au rôle d'Anna, une gamine qui échappe complètement à l'archétype de la fillette pop-corn importée des Etats-Unis. Sa performance dans **Paperhouse** devrait lui servir de tremplin... «Bernard et moi avons passé deux ans à parler de ce film" déclare le directeur de la photographie Mike Southon (**Gothic**). Deux ans de réflexion, de points d'interrogation, de décisions... Pas étonnant que **Paperhouse** atteigne une telle perfection dans les cadrages, les couleurs, les déplacements de la caméra. Un boulot exceptionnel. Cependant, la vedette du film est la maison de papier du titre, le fruit de l'imagination d'Anna. "J'ai travaillé sur la théorie que la fillette (et le public) reconnaît la demeure qu'elle a dessinée. Lors du casting, nous avons demandé aux enfants de concevoir cette maison et tous les dessins étaient constitués de traits très simples. J'ai vu beaucoup de cottages , de maisons, et j'ai tenté d'imaginer comment pourrait être le rêve d'Anna en sachant qu'elle habitait dans un immeuble de Londres. La maison a un petit air de résidence secondaire mais pas trop accentué ; le public ne doit pas penser qu'elle est inoffensive mais on ne peut plus sérieuse". Surtout employé par le théâtre et la télévision, le directeur artistique de **Paperhouse**, Gemma Jackson, fut voici plus d'une décennie le responsable des décors des **Diables** de Ken Russell. Etablissez la parenté avec ceux du film de Bernard Rose. Même vision d'ensemble entre l'abstrait, le délire et des restrictions beaucoup plus réalistes, terre à terre. Malgré son caractère enfantin, des lignes penchées évoquant l'expressionnisme allemand (**Caligari** évidemment), la maison de papier ne pourrait sortir d'un dessin-animé de chez Disney... Avec ses menhirs plantés comme des choux et son arbre sans cesse penché par le vent, la maison de papier pourrait très bien appartenir aux rêves de n'importe qui...

Psychanalyse

Mis en scène avec un brio qui ne tourne jamais à la gratuité, **Paperhouse** double son suspense d'une réflexion passionnante sur l'image du père dans l'esprit d'une gamine de l2 ans. Le croquemitaine qui menace de la tuer dans le rêve, le type à la voix caverneuse et au coup de poing facile, c'est lui. "J'ai aimé l'idée d'un personnage démoniaque qui devient un bon gars" affirme son interprète Ben Cross (**Les Chariots de Feu**). Sans se référer obligatoirement à Freud, à une psychanalyse embarrassante et envahissante, le scénario analyse très justement l'inquiétude que manifeste Anna vis-à-vis de son géniteur. Une séquence est, à ce titre, révélatrice. Le père, souriant, pose pour une traditionnelle photo de vacances et, brusquement, bondit vers l'appareil, le regard fou, un rictus diabolique aux lèvres. Séquence forte, séquence impressionnante déterminée à partir d'un rien, d'un détail. Bernard Rose sait inquiéter, procurer la peur sans recourir aux artifices d'usage. Il sait aussi aller au delà des clichés que l'on déballe habituellement. Ses coups répétés, assenés des deux mains sur la poitrine d'Anna, sa dérive à l'intérieur d'un rêve qui risque de la bouffer complètement... **Paperhouse** se veut non «fantastique» , crédible et commun à tous, c'est ce qui génère son parfum à la fois moite et doux.

Marc TOULLEC

Paperhouse *Grande-Bretagne/USA Réal., Bernard Rose. Scén.: Matthew Jacobs et Bernard Rose d'après le roman de Catherine Storr. Dir. Phot.: Mike Southon. Mus.:Hans Zimmer Prod., Tim Bevan et Sarah Radclyffe Working Title/Vestron pictures. Int.: Charlotte Burke, Elliott Spiers, Glenne Headly, Ben Cross, Gemma Jones, Sarah Newbold, Samantha Cahill... Dur.: IH 32.*

PHANTASM II

Avoriaz 1979, Phantasm *crée l'événement. Avoriaz 1989,* Phantasm 2 *fête le dixième anniversaire d'un film tellement étrange que personne n'a réussi à en expliquer les mécanismes. Y compris son metteur en scène, Don Coscarelli, un bonhomme qui conserve un silence prudent dès qu'il s'agit de démonter un film touché par la Grâce. Le sieur Coscarelli remet ça...*

Presque dix ans, une décennie bientôt que ce joyau du film bricolé à force de passion est sorti. **Phantasm** a fait forte impression. Impossible de nier l'originalité de son ton, la classe de sa mise en scène, l'ingéniosité et l'invention de ses effets spéciaux... **Phantasm** est devenu un classique en très peu de temps, un film qui annonca **Les Griffes de la Nuit** et contribua largement à déblayer le territoire des rêves et cauchemars très fréquenté depuis. A l'époque, son metteur en scène, Don Coscarelli, n'avait que 22 ans. Un gamin, un cinéphile fou de la race des Sam Raimi et autres Jim Muro. Dans des conditions incroyables, isolé dans une cabane perdue dans les montagnes, il rédige le scénario avant d'entamer un tournage marathon que des problèmes budgétaires mettent au bord du gouffre. A la fois au script, à la mise en scène, à la photographie et à la production, Don Coscarelli était secondé par son père et sa femme, cachée sur le pseudo de S. Tyer ! **Phantasm** triomphe et il était alors inévitable qu'une séquelle lui succède. Grillé après plusieurs insuccès (**Dar l'Invincible et Survival Quest** sorti nulle part sauf au Portugal) et l'éjection du tournage de **Peur Bleue**, Coscarelli se résout à concétiser ce **Phantasm II** maintes fois annoncé ...

Monsieur Plus

Les éléments qui ont fait le succès de **Phantasm** premier du nom sont toujours là mais plus nombreux. En 1979, Don Coscarelli utilisait une unique sphère foreuse de crânes. Elles sont aujourd'hui trois, avec chacune des fonctions différentes. La première est équipée d'ustensiles permettant le décollement définitif des oreilles, la seconde perce toujours les fronts et pompe allègrement le sang... Idem pour les fameux nabots encapuchonnés doués d'une force extravagante. Ils reviennent et ils sont toujours aussi peu aimables. Don Coscarelli les montre un peu plus, retire même une capuche, mais très brièvement, le temps de détailler la laideur peu commune de ces nains. Cependant, la vedette du premier **Phantasm** demeure indéniablement le grand Angus Scrimm, lugubre, cynique et sardonique à outrance dans le costume impeccablement amidonné du croque-mort de Morning Side. Mais à la ville le comédien est un homme charmant, gentil, passionné par les Beach Boys, accordant des interviews dans des cimetières, histoire de soigner son image de marque. Acteur de théâtre à l'origine, Angus Scrimm est venu au cinéma après une éphémère carrière de critique et de rédacteur pour les quelques lignes que portent les pochettes de disques (Edith Piaf, Ella Fitzgerald et Frank Sinatra bénéficieront de sa prose). En 1979, le comédien avait vraiment impressionné avec sa démarche lourde, sa tronche patibulaire et son sourire mauvais. Evidemment, l'effet de surprise ne joue plus mais Angus Scrimm pallie cette carence par une présence plus accentuée tout au long des 90 minutes. Il est à **Phantasm** ce que Freddy Krueger est au premier **Nightmare on Elm Street**, un croquemitaine invulnérable, l'incarnation de toutes les peurs de l'enfance.

Et d'ailleurs la parenté avec **Les Griffes de la Nuit** chiffonne un peu Don Coscarelli, mais ce dernier refuse d'en débattre. « J'ai décliné l'offre de réaliser sa première séquelle» se contente-t-il de dire...

La croisade des mausolées

Le jeune Mike reprend du service. Voici l0 ans qu'il a mis fin à un délirant traffic de cadavres perpétré par un croque-mort gigantesque... Le croque-mort reprend ses activités mais à une échelle plus grande, le pays tout entier ! Fini les molles activités et les enterrements laborieux de Morning Side ! Toujours flanqué de l'ami Reggie, Mike prend le volant, sort les flingues, le lance-flammes, et suit le corbillard amenant le grand-père de sa petite-amie dans une sépulture lointaine. Evidemment, le cadavre du défunt disparaît avec la bénédiction d'un prêtre alcoolique terrifié par le pacte qu'il a conclu avec le croque-mort... Après quelques embûches, Reggie et Mike arrivent dans une localité sinistre, abondonnée, où ils élisent provisoirement domicile, un domicile piégé pour qui veut les surprendre pendant leur sommeil. Mais le croque-mort est plus malin que leurs ruses. Il enlève Liz, menace de l'envoyer dans un four crématoire géré par deux sbires livides et collet-monté. Le duo débarque dans la morgue rutilante, affronte trois sphères volantes et armées pour le combat rapproché, liquide quelques nabots poussiéreux, sort les tronçonneuses lors d'un duel à la Douglas Fairbanks... L'issue de l'aventure ? Entre rêve et réalité, et cauchemar. Et il y a encore cette jolie autostopeuse que Mike croit avoir croisée, morte, dans une morgue. Et celle-ci dit OK aux avances de Reggie qui n'a jamais connu de maîtresse aussi enthousiaste, enthousiaste au point de le secouer comme un sac lors...

Séquelle que j'aime

Il y a des suites qui se traînent (**Hurlements 2, La Colline a des Yeux 2**), des suites qui ne servent à rien sinon à faire bouillir la marmite des majors (**2010**) et des suites superbes comme **Evil Dead 2**. Sans atteindre la perfection, l'éblouissante technique de Sam Raimi, Don Coscarelli s'est donné les moyens de refaire **Phantasm** en mieux. Avec d'abord des images précises, d'une beauté glacée. Et surtout des effets spéciaux dûs au spécialiste Mark Shostrom, travailleur régulier sur la série des Freddy. Justement, lors de l'apparition du croque-mort défonçant le dos d'une jolie blonde pour ricaner un bon coup, Shostrom et son équipe clignent de l'œil aux exploits du fameux croquemitaine d'Elm Street. Mais les assauts les plus spectaculaires sont ceux des trois sphères volantes. La perforation avec jet de sang ne surprendra que ceux qui n'ont pas encore vu le premier **Phantasm,** mais l'engloutissement d'une de ces boules meurtrières par un comparse surprendra les plus blasés. C'est franchement horrible mais aussi extrêmement drôle. Don Coscarelli joue souvent de l'humour noir, sans céder toutefois aux clichés faciles, aux gros gags. L'humour de **Phantasm 2** est à peu près celui de **Phantasm**. Don Coscarelli n'a pas vraiment tenu à s'éloigner de son modèle, ni à expliquer le pourquoi et le comment. On n'en sait guère plus sur les agissements du croque-mort, sur l'usage des cadavres volés, sur le rôle des nains encapuchonnés... Le metteur en scène rajoute certains détails décoratifs mais se montre excessivement prudent quand il s'agit de souligner les choses. A vrai dire, **Phantasm 2** ne cherche pas les risques ; voici 10 ans, son auteur trouve la formule miracle capable de transformer le plus quelconque des scénarios abracadabrants en chef- d'œuvre de folie onirique. 10 ans après, le refrain est le même. La chanson aussi : on prend les mêmes et on recommence. Avec quelques dollars supplémentaires en poche, le professionnalisme en plus et des types compétitifs à tous les postes. Fondamentalement, rien n'a changé. Et c'est tant mieux.

Marc TOULLEC

Phantasm 2 *USA 1987 Réal.: Don Coscarelli. Scén., Don Coscarelli. Dir. Phot.: Daryn Okada. Mus.: Fred Myrow. SPFP , Mark Shostrom. prod: Roberto A. Quezada. Int.: James LeGros, Reggie Bannister, Angus Scrimm, Paula Irvine, Samantha Philipps... Dur.: lH 30. Dist.: Deal/UGC. Sortie prévue en avril 1989.*

Dream Demon, *ou Freddy à la sauce british. Réalisateur du* **Camion de la Mort** *(Avoriaz 83), Harley Cockliss met toute la gomme. Cauchemars sanglants, monstres baveux, atmosphère crade... Eprouvant pour les nerfs.*

Entretien avec HARLEY COCKLISS

M.M. Comment avez-vous été amené à réaliser ***Dream Demon*** *qui était annoncé depuis pas mal d'année?*
H.C. J'ai eu connaissance du projet par un de mes amis, David Pirie, qui avait écrit l'histoire originale avec un autre gars, Richard Rainer. A un autre moment, un autre de mes amis, Chris Petitt devait le mettre en scène, cela fait trois ou quatre ans. Entre temps j'ai travaillé en Californie sur **Black Moon Rising** puis sur **Malone** ; il y a environ un an et demi on célébrait la fin du tournage de **Malone** quand j'ai croisé par hasard Stephen Wooley et Neil Jordan qui étaient à une autre soirée. Nous avons parlé entre autres de ce projet et il m'a dit qu'il n'avait personne pour le diriger, alors je lui ai demandé de m'envoyer le script. Steve ne voulait pas au départ car il ne pouvait pas se permettre d'employer un réalisateur de Hollywood. Mais il a cédé à ma volonté de revenir travailler en Angleterre. J'ai donc lu le script et j'ai trouvé l'idée intéressante, entre rêve et réalité. Après une discussion avec Paul Webster, nous avions les mêmes vues sur le projet et je suis revenu en Angleterre retravailler le scénario avec Chris Wicking.
M.M. N'avait-on pas parlé d'Aaron Lipstadt un moment ?
H.C. Oui, on avait pensé à lui lorsque C. Petitt avait laissé tomber. Le problème a été qu'Aaron ne pouvait pas quitter Los Angeles parce que sa copine était enceinte, je crois.

M.M. Avez-vous beaucoup transformé l'histoire originale ?
H.C. Le scénario de D. Pirie était intéressant, mais j'ai pensé qu'il coûterait trop cher à mettre en scène. De plus, il y avait un démon dedans, et dans ce type de film à petit budget, les démons sont très durs à concevoir ; beaucoup de gens ont dépensé des fortunes à essayer et je ne voulais pas que l'ambition de mon film soit supérieure au budget. Nous avons donc décidé avec C. Wicking qu'il serait plus intéressant de raconter une histoire de démon psychologique qui dérange le public. L'histoire a évolué dans la double direction d'une fille hantée par quelque chose de son passé alors que l'autre a peur de son avenir. D'un autre point de vue **Dream Demon** est aussi un film de maison hantée avec des événements étranges qui surviennent. Nous avons développé l'histoire dans son aspect psychologique plutôt que de perpétuer la tradition du «film à monstre». Mais comme les producteurs voulait un film d'horreur qui secoue les spectateurs, il y a des moments avec des effets très effrayants.
M.M. A ce propos, j'ai apprécié le début de votre film avec cette séquence-choc qui est le style d'effet que l'on réserve habituellement pour le final.
H.C. Oui, ça met l'audience dans l'ambiance ! Nous y avons prêté beaucoup d'attention. Ca a été un film intéressant à faire pour moi, notamment au moment du montage quand il faut trouver une structure pour organiser le tout de la façon la plus efficace. Plutôt qu'une narration conventionnelle avec début, milieu et fin, nous avons choisi une structure proche d'un morceau de musique avec des thèmes et des variations qui reviennent sans cesse. En fait, il y a l'histoire de Jenny et celle de Diana, et arrive le moment où elles convergent dans le même cauchemar. C'était un défi intéressant que de combiner tout cela. Souvent certains spectateurs engagent une sorte de compétition avec le film qu'ils regardent en tentant de prévoir ce qui va arriver ; ils vont avoir des problèmes avec **Dream Demon** qui est comme un tour dans un grand huit; quand on y monte c'est une expérience inconnue. J'ai voulu faire un film très viscéral avec le punch des films américains du genre et beaucoup de subjectivité, car le film n'est pas logique ou linéaire, car les rêves ne le sont pas non plus.
M.M. En abordant le domaine des rêves vous deviez vous attendre à ce que l'on vous parle de la série des ***Nightmare on Elm Street*** *?*
H.C. J'ai vu le premier mais pas le second et je n'ai pas aimé le N°3 ; il

paraît que le quatrième est très bon. Le thème des rêves n'est pas nouveau, on le trouve dans un des premiers films de Méliès. Les rêves et le cinéma vont bien ensemble car le cinéma vous permet de pénétrer le monde des rêves, de les rendre réels. On peut amener quelqu'un dans un monde qui n'existe pas et avec le pouvoir du montage on peut avoir des juxtapositions instantanées fabuleuses. Le montage du film est très important car il permet d'évoluer à divers niveaux de réalité. Je ne pense pas que nous ayons imité le film de Wes Craven car je n'avais pas de personnage comme celui de Freddy Krueger qui pénètre dans les rêves des autres, alors qu'ici elles vont dans leurs propres esprits.

M.M. Les deux personnages féminins sont à la fois très opposés et très semblables.

H.C. A un moment, lorsque nous réécrivions le script, C. Wicking, P. Webster et moi discutions pour savoir s'il devait y avoir deux filles ou juste une ; ainsi Jenny aurait été issue de l'imagination de Diana. Car lorsque l'on examine le film du point de vue psychologique, on peut voir qu'au début du film elles sont toutes deux un peu dérangées. Il y a des parcelles de leur personnalité qui manquent. La première fille est très impertinente et confiante bien qu'elle n'ait pas de passé alors que l'autre a, au contraire, un passé très sécurisant dans un milieu élévé mais elle est très timorée et craint son avenir. Et si vous prenez tous ces éléments en une sorte de réaction chimique, vous obtenez simplement un être humain. En fin de compte, nous avons décidé qu'il serait plus positif de montrer comment ces femmes deviennent un tout et parviennent à résoudre ensemble leur crise émotionnelle interne. Kathleen Wilhoite et Jenny Redgrave, bien que très différentes, ont bien «fonctionné» ensemble et sont devenues de très proches amies dans la vie.

M.M. Jenny Redgrave m'a fait penser à Sarah Ferguson, était-ce voulu? Notamment son look et le fait que son futur époux est présenté comme un héros des Falklands...

H.C. Vous savez, elles sont du même monde, leurs cheveux sont de la même couleur et se ressemblent pas mal... Mais il y a plus curieux encore ; au moment où C.Petitt et les autres parlaient du film, au tout début du projet, c'était au moment du mariage de Charles et Diana, et dans leurs esprits ils avaient pensé à une sorte de version ténébreuse et subversive de l'histoire de Charles et Diana. Mais comme il a fallu beaucoup de temps pour financer le film, Andrew et Fergie sont apparus et jusqu'à un certain point je pense que vous avez absolument raison, Jenny ressemble pas mal à Fergie.

M.M. N'avez vous pas craint des problèmes de censure pour votre film ?

H.C. Le film est sorti en Angleterre sans problèmes et est parvenu en septième place au box-office. Par contre aux Etats-Unis, ils nous ont fait supprimer quelques images ici et là, ce qui est un peu embêtant car nulle part ailleurs il n'y a eu ce genre de réaction.

M.M. Que pensez-vous de la campagne anti-vidéos violentes en G-B ?

H.C. C'est étrange car en Amérique, ils font exactement le contraire ; ils rajoutent toutes les scènes que la censure avait supprimées de la version cinéma ! Saviez vous que mon film **Battletruck** a été banni de la B.B.C.? Ils devaient le passer la semaine suivant le massacre d'Hungerford. C'est dément, vous connaissez **Battletruck**, est-ce qu'il est violent ?

*M.M. La perspective de la censure a-t-elle influencé le tournage de **Dream Demon** ?*

H.C. En terme de violence, non, en terme de langage, oui. Quand vous tournez une scène avec des jurons, il faut savoir qu'il faut retourner la même séquence sans les insultes ; sinon quelques télés couperont ces scènes, alors c'est plus facile de le faire nous-mêmes. Pour les scènes de violence, elles interviennent toujours dans un contexte de rêve : la violence que je montre est toujours impossible comme quelqu'un frappant quelqu'un d'autre et la tête tombe, ou donne un coup de poing qui traverse le visage.. Toutes ces choses sont impossibles et je ne pense pas avoir été un mauvais exemple pour les enfants qui pourraient voir le film.

M.M. La version que nous avons vue à Cannes a-t-elle été transformée ?

H.C. Oui, nous n'avons rien changé mais nous avons ajouté de nouvelles séquences. Nous n'avions pas pu finir une scène car l'acteur avait terminé son contrat et tournait en France. Après les premiers tests de vision du film aux Etats Unis, il y a eu de nombreuses demandes concernant ce qui était arrivé aux deux reporters. Les distributeurs américains et britanniques nous ont donné l'argent pour une journée de tournage supplémentaire pour tourner cette scène que nous ne pouvions pas faire auparavant. Lorsque Jim Spall est rentré du tournage de **Death of a Priest**, nous avons rajouté cette scène à la fin du film où la caméra retourne dans la maison, descend dans la cave, et plutôt que trouver la poupée qui était la dernière image précédemment, nous avons écrit une séquence où on approche du mur de brique et.. enfin, vous verrez bien !

Propos recueillis par Marcel Burel

L'ANGE ET LE DEMON

L'univers des rêves est un domaine fascinant où le cinéma fantastique aime à s'aventurer. Même si Freddy Krueger monopolise un peu l'attention, il y a d'autres intéressantes tentatives pour renouveler le thème. **Dream Demon** en est un bon exemple. Le rêve est le terrain de rencontre de deux jeunes femmes: Jenny et Diana. La première est revenue des Etats-Unis pour tenter de retrouver une enfance qu'elle a refoulée dans son inconscient. Confrontée sous l'aspect d'un ange à son démon intérieur, le traumatisme causé par un père habité par la folie de l'Art, elle donne l'impression de maîtriser la situation et d'être l'élément fort du duo. Il n'en est rien et elle rejoindra Diana dans ses errances dans le labyrinthe de leurs cauchemars communs. Diana, elle, à la veille de son mariage, est déstabilisée par des manifestations de violence la confrontant avec son fiancé. Coincée dans son personnage social, elle est tyrannisée par deux reporters qui la font sombrer peu à peu dans la démence. Le champ de bataille est la demeure de Diana, mystérieuse, inquiétante, et dont les sous-sols se révèleront être un piège infernal qu'elles devront affronter pour se libérer de leurs obsessions.

Harley Cockliss a réussi avec **Dream Demon** un thriller impressionnant qui combine les quelques scènes-chocs obligatoires et réussies à un suspense plus subtil qui maintient le spectateur dans une position inconfortable: les deux héroïnes ne sont pas seules à vouloir trouver l'issue du cauchemar!

M.B

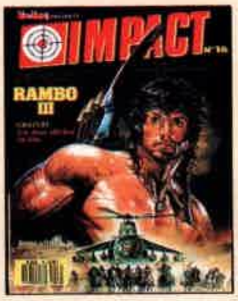
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

Ciné Fantastique MAD MOVIES

23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les «Mad Max». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois «Guerre des Etoiles».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroic-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33. Gremlins. Eff. Spéc.: Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de «James Bond».
38 Rick Baker. Retour vers le Futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44. Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden Child. Street Trash. Dossier «King Kong».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier «Superman». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop. The Hidden. House II.
51 Avoriaz 88. Star Trek IV. Robocop.
52 Running Man. Hellraiser. Carpenter.
53 Near Dark. Le Rex. Dossier «Zombies».
54 Les héros du fantastique. Les «Vendredi 13».
55 Phantasm II. Chinese Ghost Story. Freddy IV.

IMPACT

1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier «Ninja».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les «Rambo». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man. Robocop. Hellraiser.
13 Lucio Fulci. Le Hard Gore. Avoriaz 88.
14. Hellraiser II. Rambo III. L'Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente. les «Emmanuelle». Beeetlejuice.
16 Special Rambo III. Munchhausen vu par T. Gilliam.



BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

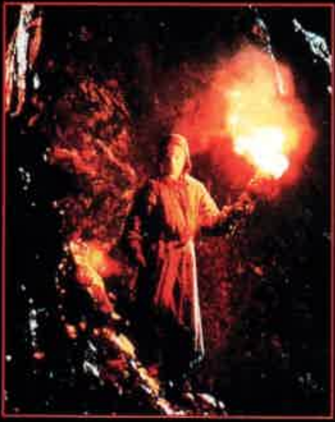
Numéros disponibles de MAD MOVIES: du 23 au 55. IMPACT: du 1 au 16. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS: 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon: 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de:
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger: les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐

NOM ________ **PRENOM** ________
ADRESSE ________
____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐



NAVIGATOR

Représentant de la Nouvelle Zélande au dernier Festival de Cannes, Navigator *n'a pas créé l'événement. Dommage, car cette œuvre à la fois discrète et ambitieuse, originale, nous offre des attraits neufs sortant des clichés de consommation courante.*

L'image de la Nouvelle Zélande dans le domaine du fantastique paraît maintenant liée à **Bad Taste**, pochade gore comme les Américains n'osent pas en faire. **Navigator**, c'est l'opposé, la face officielle. Un film ambitieux, conçu à l'échelon international par un cinéma s'exportant mal. Et la réussite de **Navigator** est complète à ce niveau. Le film fréquente la compétion officielle du Festival de Cannes, le Festival de Sitges où il décroche le Grand Prix. Metteur en scène discret et amoureux des paysages humides et sombres de son pays, Vincent Ward n'avait pas connu cette notoriété avec son précédent essai de percer sur l'Europe et les Etats-Unis, **Vigil**.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

Nous sommes en 1348, l'année de la Mort Noire (la peste). Un jeune garçon rêve d'une cité immense, céleste. Ses proches pensent que là se trouve la réponse à la maladie qui menace de décimer leur village. Ils entreprennent le voyage, une odyssée médiévale qui part des flancs d'un gouffre immense pour les emmener quelques kilomètres plus loin. Au même endroit, quelques siècles plus tard, après la Nouvelle Zélande de 1988. Ils sont une petite bande, vêtus de haillons, naïfs, mais bien décidés à trouver un clocher. Leur mission consiste à hisser une croix au sommet de celui-ci. Selon leur croyance, la propagation de la peste serait ainsi enrayée. Mais les choses se compliquent rapidement. D'abord, il faut traverser une voie express. Un exploit pour qui ne sait pas ce qu'est une voiture. Les voyageurs creusent simplement un tunnel au travers de la route. Tandis que le gamin capte des vision d'un corps chutant dans le vide, l'équipée continue de nouveau en plein moyen-âge...

UN CONTE MORAL

Metteur en scène méticuleux dans la composition des images ges, des plans et des cadres, Vincent Ward ne se livre pas au petit jeu habituel qui consiste à confronter d'une manière sotte et primaire deux époques. Le syndrome de l'homme préhistorique en face d'une télévision. **Navigator** échappe à cette règle. D'abord parce que ses voyageurs ne tombent pas béats d'admiration dès l'apparition d'une automobile, d'admiration ou de peur. L'intelligence de **Navigator** est justement de mettre en scène des personnages intelligents. Et puis le décalage fonctionne souvent dans l'autre sens. C'est la ville qui apparaît comme bizarre, pas les voyageurs du temps. Vincent Ward ne la visite que de nuit , la montre humide, luisante. Les moments magiques que procure **Navigator** sont nombreux. L'un d'eux permet au cinéaste de manfester une sensibilité: l'arrivée des égarés dans une forge industrielle dont les ouvriers vont les aider à couler leur croix. C'est beau, simple, et la spontanéité des acteurs donne un résultat magnifique. Mais Vincent Ward est aussi un homme à soigner des tableaux surprenants: la percée de l'écorce terrestre avec des moyens rudimentaires, l'ascension au sommet du clocher... Malgré l'issue tragique du film, **Navigator** laissera le souvenir d'un conte optimiste, positif, pris entre le pastoral et quelques écrans de télévision diffusant des images immédiatement interprétées comme un signe du ciel. Joli et attachant.

Marc TOULLEC

***The Navigator, A Mediaval Odyssey.** Nouvelle Zélande/Australie. Réalisation: Vincent Ward. Scénario: Vincent Ward, Kelly Lyons et Geoff Chapple. Directeur photo: Geoffrey Simpson. Musique: Davood A. Tabrizzi. Prod.: John Maynard pour Arena Films. Int.: Bruce Lyons, Hamish Mc Farlane, Chris Haywood, Marshall Napier, Paul Livingston, Noël Appleby... Durée; 1 h 31 minutes. Distribution: AFMD. Sortie parisienne le 28 décembre 1988*

CHEESE BURGER FILM SANDWICH

Une chaîne de télé très spéciale... et au moins une que ni Francis Bouygues ni Silvio Berlusconi n'achèteront.

Raconter un film comme **Cheeseburger Film Sandwich** est une chose quasiment impossible, puisque ce film se veut à lui tout seul une espèce de chaîne de télévision regardée à distance avec distance (et distanciation), par le petit bout de la lorgnette. Il se présente en effet comme une succession ininterrompue d'émissions, de spots, de vieux films, le type de programme qu'on peut voir très très tard le soir, lorsqu'on a la pupille hallucinée. Lorsque, comme nous le prouve **Cheeseburger Film Sandwich**, pour peu que l'on zappe au hasard, la suite presque sans logique d'images se met à acquérir une dimension propre par laquelle le téléspectateur fait partie intégrante d'un show personnalisé où lui-même a sa place. Ici, évidemment, tout a été tourné, inventé de toutes pièces pour les besoins du film, avec la dérision et l'ironie qu'il faut pour mettre en boîte les consommateurs télévisuels (et les consommateurs tout court).

LA TELE-MANIAQUE

Comment, lorsqu'on est un type comme vous et moi (ici, en l'occurrence, l'excellent acteur Arsenio Hall), lorsqu'on rentre tranquillement chez soi et que l'on aspire à la détente, comment par le biais des accessoires du quotidien (téléphone, cannette, évier de cuisine, télé, poubelle...), la vie devient-elle un enfer?... C'est ce que John Landis nous montre à travers une succession de gags poussés jusqu'à l'absurde.

La journée d'une playmate filmée par Carl Gottlieb est beaucoup moins excitante, mais plus drôle que ce qu'on pouvait imaginer. Moins drôle, par contre, est le sort d'un téléspectateur (inter-

qu'il retourne la télécommande de son poste contre lui. Sous la caméra de Robert K. Weiss (également co-producteur du film avec Landis), on le verra hanter avec plus ou moins de bonheur les canaux hertziens, au nez et à la barbe de son épouse. Mais ce n'est rien à côté de l'angoisse de ce jeune couple (Michèle Pfeiffer et Peter Horton, son mari dans la vie) dès lors qu'après l'accouchement de la demoiselle, ils verront le docteur (Griffin Dunne) leur amener en guise de nouveau-né un "mister Potato" (un pantin articulé) emmailloté. Rassurez-vous, grâce à John Landis, on retrouvera le bambin farceur.

TENDRE SATIRE

Je regarde ma montre et je vois que c'est l'heure (tardive) de notre nanar SF des années, **Amazon women on the Moon** (qui donne son titre original au film entier) et il faut reconnaître que Robert K. Weiss s'y est pris à merveille pour magnifier décors (fusée de carton-pâte, et unique cratère artificiel au beau milieu d'un paysage naturel) et situations ("Regardez, commandant, la Lune ressemble à la Terre", "Mais non, je vous signale que nous sommes sur la Lune et que c'est donc effectivement la Terre que vous apercevez"...).

Après une petite page de publicité, où Joe Dante nous vante les mérites d'une méthode d'implantation de chevelure artificielle particulièrement réussie, nous retrouvons Rosanna Arquette et Steve Guttenberg pour un rendez-vous amoureux où la suspicion de la première sera pour le moins gênante pour le second. On vit une formidable époque: aujourd'hui, c'est avec une carte de crédit que l'on teste les sentiments de l'autre.

Tels sont quelques uns

des grand moments comiques de ce patchwork dans lequel, entre cinéma, vidéo et télévision, Dieu ne reconnaîtrait pas les siens (ce n'est pas **La Dernière Tentation du Christ**, que voulez-vous). Et c'est tant mieux.

Les deux scénaristes de **Cheeseburger film Sandwich**, Michael Barrie et Jim Mulholland, et les cinq réalisateurs, nous parlent de nous-mêmes avec humour. De nous, pour qui la vie, de plus en plus, c'est le flot ininterrompu d'images et de sons qui nous enveloppent. En fait le film se contente presque de montrer, en exagérant un peu (mais si peu) le quotidien qui est le nôtre. La satire est ici plus particulièrement celle de la société américaine, mais tout le monde s'y reconnaîtra, tant le mode de vie U.S. est celui du monde entier (en plus démesuré).

Là où on a tout pour aimer **Cheeseburger Film Sandwich**, c'est que la drôlerie des scènes, loin d'être une caricature méprisante, repose sur une parfaite connaissance audiovisuelle et (donc) humaine: le film se moque tout en rendant hommage avec tendresse. En nous montrant que le charme de ce genre de spectacles, les "Late shows", les émissions à sensation, est parfois ailleurs que dans la finalité première.

Des gags, dans le film de Landis-Gottlieb-Weiss-Dante Horton, il y en a de toutes sortes: visuels, verbaux, gags de situations, d'autres purement cinématographiques, certains sous forme de clins-d'œil. Tout cela harmonisé par un ton homogène où le rythme n'empêche pas la vérité du propos.

Amazon Women on the Moon. U.S.A. 1987. Réal.: Joe Dante, Peter Horton, Carl Gottlieb, John Landis, Robert K. Weiss. Scén.: M. Barrie et J. Muholland. Dir. Phot.: Daniel Pearl. Mus.: Don Simmons. Int.: Steve Guttenberg, Rosanna Arquette, Griffin Dunne, Michelle Pfeiffer, Steve Forrest, Corinne Wahl, Arsenio Hahl, Lou Jacobi, Carrie Fisher, Monique Gabrielle, Russ Meyer, Sybil Danning. Prod.: John Landis/ Universal. Distribution: Sinfonia Films. Durée: 1h 30. Sortie à Paris: 8 février .

ENSEMBLE POUR LE MEILLEUR

Dans **Cheeseburger Film Sandwich**, les réalisateurs ont su trouver la meilleure façon de filmer, à la fois simple comme celle des programmes télé, et beaucoup plus complexe et intelligente qu'il n'y paraît. La différence entre la vraie télé et cette télé reconstituée, entre le vrai quotidien et ce faux quotidien un peu chahuté, c'est un regard à la fois ironique et juste.

Et ce n'est pas la moindre bizarrerie de ce film que de donner une telle cohésion artistique alors que la disparité se trouvait derrière la caméra (Robert K. Weiss est producteur, Carl Gottlieb scénariste, Dante et Landis cinéastes).

Pied-de-nez à la tendance actuelle des spécialistes à chercher et à voir des Auteurs partout dans le cinéma, **Cheeseburger Film Sandwich** est une réussite collective qui réconcilie les média (qui n'ont d'ailleurs jamais été fâchés). Et paf.

Jean-Michel LONGO

VAMPIRE... ...VOUS AVEZ DIT VAMPIRE? II

Des effets spéciaux superbes, des éclairages superbes, mais un scénario qui n'est rien de plus que celui du premier Vampire, Vous avez dit Vampire? *Remplacez le séducteur aux dents longues par une séductrice à la cuisse légère et vous obtenez le même film avec un autre metteur en scène, Tommy Lee Wallace, et une comédienne canine, Julie Carmen.*

entretien avec JULIE CARMEN

label vampire

M.M.: Vous devez recevoir beaucoup de scénarios. Qu'est-ce qui vous a attirée dans celui-ci?

J.C.: Bill Ragsdale et Roddy Mc Dowall. Non, je plaisante. Quand j'ai reçu le scénario, je l'ai d'abord refusé: la première version était nulle, une espèce de comédie où mon personnage n'avait aucune épaisseur, une Elvira à la petite semaine si vous voyez le genre. Ensuite, Tommy Lee Wallace l'a réécrite plusieurs fois, et le résultat sur lequel nous nous sommes basés donne à mon personnage une dimension aristocratique ainsi qu'une psychologie très complexe.

M.M.: Comment imaginez-vous le personnage de Régine, son passé?

J.C.: Pour m'en imprégner, j'ai dû ingurgiter près de 1000 ans d'histoire. Régine est un vampire; elle a plusieurs centaines d'années derrière elle. C'est à la fois la soeur, la fille, et l'amante du personnage de Chris Sarandon dans le premier épisode. Bien qu'il n'apparaisse pas ici, j'ai tenu à conserver un petit air de famille: je me suis inspirée de son regard, de la façon dont il en usait. Régine est une magicienne, et sa magie est basée sur le temps. Les vampires peuvent contrôler le temps: ils ont tellement vécu. Quand j'allume une cigarette, j'accomplis tous les mouvements habituels, mais si rapidement qu'un oeil humain croit à une illusion d'optique. Régine est aussi une artiste dans son genre. Pour sa gestuelle j'ai regardé de nombreuses cassettes de Pina Bausch et de Laurie Anderson. C'est un mélange de mime, de comédie, de musique et de danse moderne. Pendant que je me documentais sur le vampirisme, j'étais curieuse de tout. Je voulais connaître le passé des vampires, leur vie

antérieure à leur transformation, leur part d'humanité, leur puissance... Et comme Régine a 1000 ans, elle essaie de ne pas s'ennuyer, d'où ses trois amants, son harem personnel.

M.M.: Le vampirisme a toujours été un filon inépuisable pour le cinéma. Qu'est-ce qui explique à votre avis la longévité de ce mythe?

J.C.: Ce qui l'explique, je ne sais pas. Ce qui me fascine, sans doute le côté décadent des vampires: ils sont apparus à l'époque victorienne où les pratiques sexuelles étaient sévèrement réprimées. Alors on se défoulait en écrivant des histoires de vampires. Sous l'emprise des morsures, les victimes pouvaient se laisser aller à libérer leur sexualité: n'étant pas responsables elles ne pouvaient pas être punies. Dans le fond, une autre chose me captive: le fait que, bien qu'ils ne soient plus humains, les vampires conservent une part d'humanité, notamment en ce qui concerne la morale. Les jeunes vampires par exemple se posent sans arrêt des questions morales: ils doivent tuer pour survivre, boire le sang d'autres hommes. Le film pose très bien ce problème. Quant à Régine, elle est vampire depuis si longtemps qu'elle n'éprouve rien quand elle tue: ce qui la motive, c'est la rage, et jamais sa conscience ne vient tempérer sa fureur.

M.M.: Parlez-nous un peu plus de votre entourage, de ces trois hommes qui, dans le film, vous suivent dans tous vos déplacements...

J.C.: La vie de vampire n'est pas de tout repos, vous savez. Imaginez un peu que vous soyez obligé de tuer tous les soirs pour avoir votre vital de sang: c'est très dur et très fatigant. Alors Régine a besoin de compagnie. Il y a Russel Clark, un personnage androgyne et ambigü qui se déplace comme une panthère; Jonathan Grist, une sorte de loup-garou que l'on voit se métamorphoser durant le film et que je traite comme un animal en le tenant en laisse; et puis Brian Thompson, notre protecteur à tous, un vampire imposant et très enrobé.

M.M: Et le côté bestial de votre personnage?

J.C.: Régine est à l'origine une chauve-souris, mais je me suis inspirée du comportement du serpent, du boa constrictor très exactement, pour accentuer son animalité. Dans une scène de meurtre, je m'enroule autour de ma victime comme un reptile afin de lui broyer les os. Pendant la période de préparation, les quatre acteurs "vampires", moi comprise, se sont entraînés pendant deux semaines à imiter des attitudes animales. D'où le côté très physique, très sensuel de notre jeu. Il ne faut pas oublier que les vampires dégagent une formiable énergie sexuelle.

Entretien Michael VOLETTI

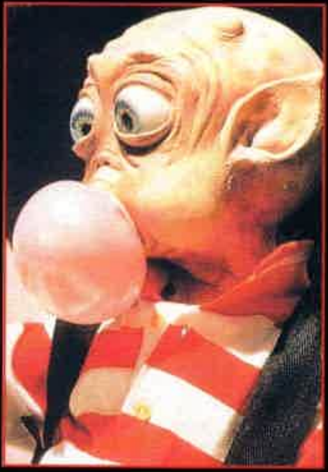
MAC ET MOI

Les extra-terrestres n'en finissent pas de passionner les hommes. Le dernier en date, Mac, mesure 50 cm, mâche du chewing-gum et dévale les rues dans une voiture miniature.

Mac (Mysterious Alien Creature) vient d'être emprisonné avec sa famille dans une sonde spatiale américaine gravitant autour de Saturne. De retour sur terre, la sonde est examinée par des scientifiques et Mac et les siens réussissent à s'échapper. C'est l'affolement général chez les autorités californiennes. Rapidement, Mac se trouve séparé du reste de la famille. Pourchassé à la fois par des militaires et par des forces extra-terrestres, Mac va se réfugier auprès d'Eric, un garçon handicapé plein dynamisme. C'est le début d'une grande amitié au delà des étoiles.

DE BON COEUR

C'est en 1983 (juste après **E.T.**) que l'idée de **Mac et Moi** est venue à l'esprit de R.J. Louis, le producteur du **Moment de Vérité 1** et **2**. Au fur et à mesure qu'il écrit le scénario, qu'il dessine les personnages, Louis sent le besoin de faire appel à un véritable jeune acteur handicapé pour jouer le rôle



d'Eric. Après sept longs mois de recherches, le choix se porte sur Jade Calegory : "Je ne pouvais pas croire que j'avais le rôle et pourtant, j'étais très excité par ce qui allait m'arriver. **Mac et Moi** était exactement ce que je cherchais pour montrer aux autres enfants handicapés que la vie est pleine d'opportunités et de choix." Pour soutenir le film, Louis contacte Jim Williams, le principal distributeur des restaurants Mac Donald. Convaincue du pari énorme que représente **Mac et Moi** et de l'aide que le film peut apporter moralement aux enfants handicapés, la célèbre firme participe pour la première fois à la production d'un film et délègue sa mascotte, Ronald Mac Donald pour jouer aux côtés de jade Calegory et de Mac. Bien entendu, sur sept mois de casting, il y a eu un élu et beaucoup de déçus, mais, comme le précise Caro Jones (directeur du casting), "les parents et leurs enfants étaient très surpris qu'Hollywood change d'attitude vis à vis d'eux et soudain les enfants ont vu de nouvelles chances de croire en une carrière d'acteur."

En attendant **The Abyss**, **Leviathan** et **Aliens 2** (ou **Alien 3**), voilà de quoi se rassurer sur les intentions pacifiques de nos voisins inter-galactiques.

Jack TEWKSBURY

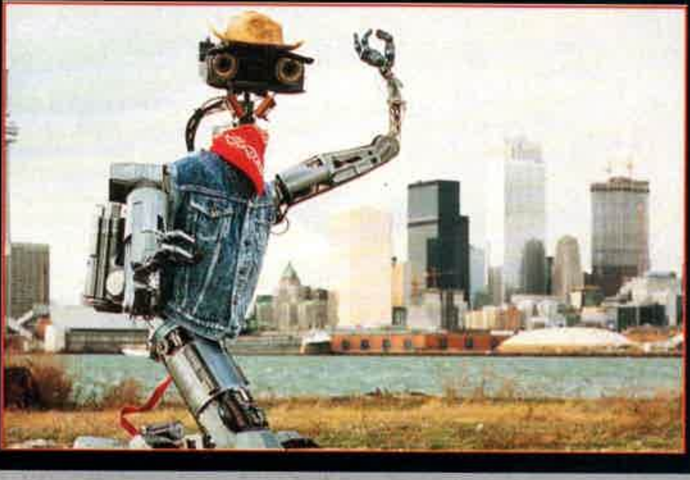
Mac and Me. USA. 1988. Réal. : Stewart Raffil. Prod. : R.J. Louis. Scén. : Steven Feke et Stewart Raffil. Photo. : Nick McLean. Mus. : Alan Silvestri. SPFX. : Martin Becker. Int. : Christine Ebersole, Jonathan Ward, Tina Caspary, Lauren Stanley, Jade Calegory, Vinnie Torrente, Martin West, Ivan Jorge Rado... Dist. : Eurogroup.

JOHNNY 5

Si le robot de Short Circuit, *le dénommé numéro 5 vous a brisé les méninges voici trois ans, ne passez obligatoirement votre chemin pour sa séquelle. Le plagiat honteux d'E.T. a tourné à l'aimable comédie pour les tout petits.*

On ne peut guère dire que le premier **Short Circuit** était une merveille; le pourtant doué John Badham s'y laissait aller au démarquage "mécanique" de **E.T.** Attristant. Le film avait été un gros succès aux Etats-Unis, mais le public français l'avait fui en masse. A juste titre. Si l'on se fie aux titres **Short Circuit/ Johnny 5**, la parenté n'est vraiment pas évidente mais volontaire. John Badham se voit remplacé par un vétéran de la télévision, Kenneth Johnson, un réalisateur plutôt adroit, illustrateur des aventures de Hulk, et créateur plus méritant des extra-terrestres de V. Kenneth Johnson est aussi l'inventeur des deux "droïdes" les plus performants du petit écran; **L'Homme qui valait trois Milliards** et sa frangine **Super Jaimie**. Le réalisateur demeure donc en terrain connu. Les circuits intégrés, les roulements de mécanique, il connaît. "La chose la plus excitante dans **Johnny V** est de voir le robot réaliser son rêve. Dans notre séquelle, il rentre dans l'adolescence". Ce qui ne l'empêche pas de se livrer à ses facéties habituelles. Des déguisements surtout; numéro 5 se grime en cow-boy, prend des attitudes dignes de Rambo, arbore une magnifique crête de punk sortie de **Mad Max II**... Au tout début, le robot chéri des têtes blondes yankees goûte encore aux joies pastorales de la campagne américaine. Il rejoint le bitume d'une cité car son vieil ami et inventeur, l'Indien Ben Jahrvi, a de sérieux problèmes. Ce dernier ne met plus son talent au service de l'armée mais d'une fabrique de jouets... Heureusement, le scénariste ne démarque pas **E.T.** comme son prédécesseur. C'est surtout le prétexte à démonstration des possibilités du robot à chenilles. Il effectue des cascades, lutte contre un gang de voyous qu'il met rapidement en déroute, rencontre un prêtre et se voit confondu avec une mauvaise sculpture moderne. Johnny 5, c'est un peu **Tarzan à New York**, numéro 5 confronté à la ville, à ses turpitudes. Il hérite ainsi d'un look tout ce qu'il y a de plus citadin, une robe de graffitis le recouvrant de la pointe des chenilles jusqu'au sommet de son crâne de fer. Conçu pour les petits, **Johnny 5** est curieusement plus réussi que le **Short Circuit** de John Badham. Plus drôle, plus original (pas bien difficile quand même), il développe dans le bon sens la personnalité de sa vedette superbement manipulée par une cohorte de techniciens surdoués.

Jack TEWKSBURY



Short Circuit II. U.S.A. (1988). Réal.: Kenneth Johnson. Scén.: S.S. Wilson et Brent Maddock. Dir. Phot.: John McPherson. Mus.: Charles Fox. Supervision du robot: Eric Allard. SPFX visuels: Dream Quest Images. Prod.: Daviid Foster, Lawrence Turman et Gary Foster pour Tri-Star. Int.: Fisher Stevens, Michael McKean, Cinthia Gibb, Jack Weston. Dur.: 1h 35. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie prévue le 8 février 88.

VIDÉO ET DEBATS

VOYAGE AU BOUT DE L'HORREUR

The Nest. (1987). Réal.: Terence H. Winkless. Prod.: Julie Corman. Int.: Robert Lansing, Lisa Langlois, Franc Luz. Dist.: M.G.M./ U.A.- Film Office.

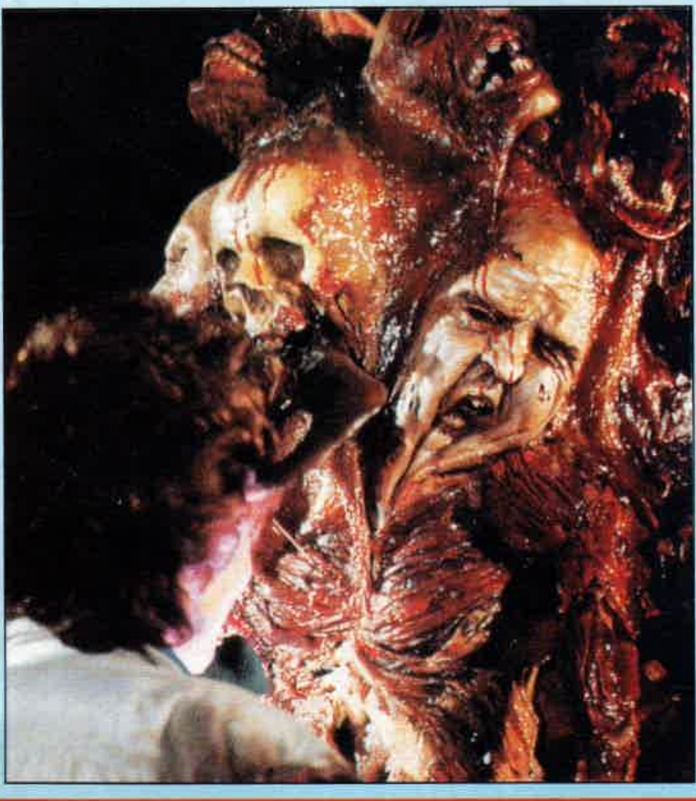
Une petite île paisible: Northport. Ses habitants: un bel échantillon de population habituel à de nombreuses séries B (maire, shérif, amie d'enfance du précédent...). Une mystérieuse compagnie: "Intec", qui effectue des expériences biologiques. Vous secouez le tout et vous obtenez un chouette petit film à mi-chemin entre **Les Insectes de Feu** et **Soudain les Monstres**. Des cafards étant devenus immunisés contre les insecticides, une scientifique assez secouée invente une nouvelle race afin de les détruire. Bien que stériles, les nouvelles blattes absorbent et intègrent à leur structure, celles de leur "nourriture" (essentiellement humains et animaux) et se transforment en monstres composites assez étonnants. Dommage que ces créatures n'apparaissent guère qu'à la fin pour se faire réduire en charpie, car on aurait aimé détailler un peu plus leur physique effroyable. Ce film confirme tout le bien que l'on peut penser de Concorde, la firme de production de Roger Corman qui apporte un même soin attentif à tous ses films.

NEIGE DE SANG

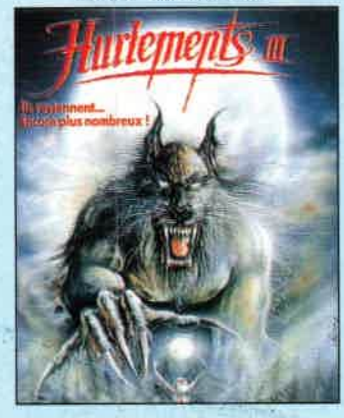
The Legend of Wolf Lodge (1987). Réal.: Graeme Campbell. Int.: Art Hindle, Olivia d'Abo, Lee Montgomery, Susan Anspach. Dist.: Vestron.

Sur les traces du mythique film de Clouzot, **Les Diaboliques**, nombreux sont les films qui ont tenté sans succès le registre de l'angoisse psychologique. **Neige de Sang** est, paradoxalement, un huis-clos en extérieur entre quatre personnages. Un jeune paumé qui se lie d'affection avec la jeune serveuse du bar voisin; celle-ci subit les assiduités d'un riche propriétaire voisin dont la femme séduit le jeune homme, et la boucle est bouclée. Maltraitée par son époux la femme propose à son amant de supprimer son époux afin de pouvoir toucher une importante prime d'assurance qui permettrait au jeune homme de fuir avec la serveuse. Et ainsi de suite, il se noue entre les quatre protagonistes une série de liens qui ressemblent à une toile d'araignée où ils se débattent à tour de rôle, dévoilant des complicités insoupçonnées, des traîtrises inattendues qui déconcertent. Comme un soufflé, ce film se consomme chaud et comme il ne laisse pas le temps de s'interroger sur quelques faiblesses de l'histoire, le résultat est satisfaisant si l'on ne pousse pas les détails de l'intrigue dans ses dernier retranchements.

VOYAGE AU BOUT DE L'HORREUR



HURLEMENTS 3



RETURN TO HORROR HIGH

Return to Horror High (1987). Réal.: Bill Froehlich. Maq.: Doug White et Al Apone. Int.: Vince Edwards, Brendon Hughes, Scott Jacoby. Dist.: Highlight.

Le film de psycho-killer ne cesse d'agoniser, se réfugiant dans la parodie sans enthousiasme. Incapable de se renouveler, le genre ne s'embarrasse plus de rigueur et quand il se moque de lui-même le pseudo-humour est poussif là où il aurait fallu un délire bien décapant. L'argument du tournage d'un film ringard amène quelques sourires indulgents. D'autre part le script abuse du procédé du pseudo-flash-back qui est en fait une scène de tournage constamment interrompue par un incident; une fois c'est drôle, mais la répétition outrancière annule la surprise. Quant à la succession de fins à rebondissement, elle tombe complètement à plat et laisse un arrière-goût de n'importe quoi.

HURLEMENTS 3

Howling 3: The Marsupials (1987). Réal. et Scén.: Philippe Mora. Eff. Spéc.: Rob Bottin. Int.: Barry Otto, Imogen Annesley. Dist.: C.B. Fox.

Echaudé par le résultat final de **Hurlements 2** (qui s'était révélé drôle alors que tel ne semblait pas être la volonté initiale), Philippe Mora a franchement ciblé la parodie avec ce numéro trois. Ca ne sera pas du goût de tout le monde, d'autant que le propos est plutôt grave, qui considère les loups-garous comme une race en voie de disparition persécutée par les hommes. Ils vivent en communauté dans le bush australien sous l'autorité d'une brute épaisse. Une jeune femme tente de fuir le groupe pour aller en ville où elle rencontre un jeune homme. Elle en tombe amoureuse et il en fait une vedette de cinéma fantastique. De leur union naîtra un "louveteau-marsupial "(cherchez pas, c'est nouveau) qui parviendra à s'intégrer dans la société. Ce beau message humaniste est enguirlandé de séquences hallucinantes: un trio de religieuses lycanthropes, une danseuse qui se transforme en louve-garou en pleine démonstration devant un public, une parodie de film de S.F., un sosie d'Alfred Hitchcock, etc.... Il ne manque qu'un raton-laveur-garou! Le cinquième épisode de **Hurlements** vient d'être tourné et il sera intéressant, un jour, de considérer le dévoiement de la série.

PROJECT X

PROJECT X

Project X. *(1987). Réal.: Jonathan Kaplan. Int.: Matthew Broderick. Dist.: C.B.S. Fox.*

Virgil le chimpanzé rêvait de voler; les expériences secrètes de l'armée américaine lui permettront de concrétiser ses espoirs. Ayant appris le langage des sourds-muets, il est enlevé à l'affection de son éducatrice pour se retrouver dans une base où l'armée apprend aux singes le pilotage sur simulateur de vol. Jimmy, un pilote de chasse mis à l'écart là-bas, s'attache à lui et tente de savoir quelle est la finalité de tout cela. Confondant le fond et la forme, les ligues de défense des animaux ont cherché des ennuis à **Project X** dont l'inspiration Spielbergienne est évidente. Jouant sympathiquement sur l'attraction immédiate envers les singes et conçu pour le plus grand public, le film est, malgré tout, un peu à l'étroit sur le petit écran. Si les oeuvres jouant sur la corde sensible des bons sentiments contre l'adversité vous donnent des boutons, vous risquez de souffrir; quelque part le film m'a fait penser à **Manhattan Project** en moins naïf, encore que le dernier quart d'heure...

EXTERMINATION 2025

Godzilla Vs. Gigan/ Gojira tai Gigan. *Japon (1972). Réal Jun Fukuda. Int.: H. Ishikawa, T. Umeda. Dist.: Fil à Film.*

Sorti il y a quelque temps sous le titre plus révélateur de **Destination Terre, Mission Apocalypse**, ce film n'a pas grand-chose à voir avec sa jaquette. Il s'agit en fait d'une énième aventure de ce bon vieux Godzilla qui, ici, prend le parti des humains contre deux monstres venus de l'espace. Notre dragon adoré est secondé dans sa tâche par une énorme tortue dotée d'épines de jolie taille. Kitsch au possible, **Extermination 2025** propose un spectacle délirant. Des extra-terrestres appellent deux monstres du cosmos pour détruire la Terre avant de la coloniser! Les bestioles géantes piétinent des maquettes coûteuses avant de catcher. Daté, ringue, le film de Fukuda plaira à ceux qui apprécient vraiment le second degré.

LA MORT DES SOLEILS

Nightfall *(1987). Réal.: et Scén.: Paul Mayesberg d'après une histoire de Isaac Asimov. Int.: David Birney, Sarah Douglas. Dist.: MGM/ UA Home Vidéo.*

Produit par Roger Corman, **La Mort des Soleils** est une production ambitieuse qui n'a pas les moyens de ses ambitions. Tout ceci se déroule dans une lointaine galaxie, sur une planète qui tourne autour de trois soleils. Un prophète annonce l'arrivée prochaine des ténèbres définitives. Panique pendant que le chef se fait vamper par Ana, la princesse serpent.Allégorique en diable, ésotérique jusqu'à l'abstraction, **La Mort des Soleils** est la seconde mise en scène de Paul Meyeersberg, scénariste de Nicholas Roeg passé derrière la caméra (**Captive**) pour notre plus grand malheur. Fauché, d'un sérieux imperturbable et naturaliste, le film vise l'intelligence suprême, une certaine densité philosophique. Coup loupé. L'ennui s'installe, les acteurs figés déclament des pensées profondes. Les décors sont riquiquis. Un zeste d'érotisme et quelques cruautés (une jolie séquence de cérémonie) apportent un peu de piment à l'ensemble. Les amateurs du romancier Isaac Asimov seront, quant à eux, franchement atterrés.

NUITS SANGLANTES

From a Whisper to a Scream/ The Offspring. *Réal.: Jeff Burr. Maq.: Tom Burman. Int.: Vincent Price, Martine Beswick, Cameron Mitchell. Dist.: C.B.S. Fox.*

A la manière du regretté Oncle Creepy, Vincent Price narre à une journaliste quatre histoires horribles ayant pour cadre la cité d'Oldfield. Sa thèse est que le village est maudit et excerce une influence maléfique sur l'esprit de ses habitants. Depuis les films à sketches de la firme Amicus (**Tales from the Crypt**, etc.) dans les années 70, le genre n'avait pas connu une telle réussite. Les histoires, d'esprit très bande dessinée, sont originales, cruelles, pleines de suspense et bénéficient d'une chute finale réellement surprenante. Je décernerais la palme à la première qui, sur fond de nécrophilie, distille une forte dose d'humour plus que noir. Zombies, freaks, enfants maléfiques, morts-vivants sont de la parade pour notre plus grand bonheur.

GOR

(1987). Réal.: Fritz Kiersch. Photo: Hans Khule. Int.: Urbano Barberini, Ann Power, Oliver Reed. Dist.: Warner Home Vidéo.

Gor est un monde parallèle au nôtre où règne la barbarie. Par la grâce d'une bague que lui a offert son père, Tarl Cabot s'y retrouve après un accident d'automobile. Il tombe mal car un cruel despote est en train de massacrer un village pour y dérober une pierre sacrée. Bientôt, il rejoint la cause de quelques survivants et après avoir appris le maniement des armes, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il décide de récupérer le joyau. Voilà pour l'histoire. Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simpliste? Moins drôle que **Les Barbarians**, ce Conan du pauvre est un petit film d'aventure qui ne s'en tire pas trop mal dans les limites d'un budget que l'on devine réduit. Finalement, au moment de succomber aux charmes de la somptueuse Talena, Tarl est ramené dans notre monde. Damned!

LES PREDATEURS DE LA NUIT

LES PREDATEURS DE LA NUIT

Réal.: Jésus Franco (1988). Int.: Brigitte Lahaie, Chris Mitchum, Telly savalas, Helmut Berger, Caroline Munro. Dist.: René Château.

Caroline Munro, séquestrée par Brigitte Lahaie et Helmut Berger, va-t-elle subir l'opération qui redonnera un nouveau visage à une jeune fille défigurée et du même coup lui coûtera la vie? C'est le suspense auquel nous sommes conviés, avec l'occasion de revoir les faces réjouissantes d'Anton Diffring ou d'Howard Vernon. De bons effets gore et une narration très télé-film américain parviennent quand même difficilement à faire oublier les classiques auxquels **Les Prédateurs de la Nuit** se réfère.

LES BANNIS DE GOR

Outlaw of Gor *(1987). Réal.: John "Bud" Cardos, d'après John Norman. Int.: Urbano Barberini, Jack Palance, Donna Denton. Dist.: Warner Home Vidéo.*

Tarl Cabot est ravi lorsque sa bague se met à clignoter, signe qu'il ne va pas tarder à revenir sur Gor (voir chapitre précédent). Il retrouve son aimée, Talena, fille du roi Malenus à qui il pourrait bien succéder un jour. Ce n'est pas du goût de l'épouse du souverain qui assassine son mari en faisant accuser Tarl. Notre héros aura bien du mal à prouver son innocence. **Les Bannis de Gor** se contentent de suivre les traces de Gor avec application et on en félicite les auteurs.

Marcel BUREL

TÉLÉMANIAC

TELE-CINE

Rubrique de Vincent Guignebert

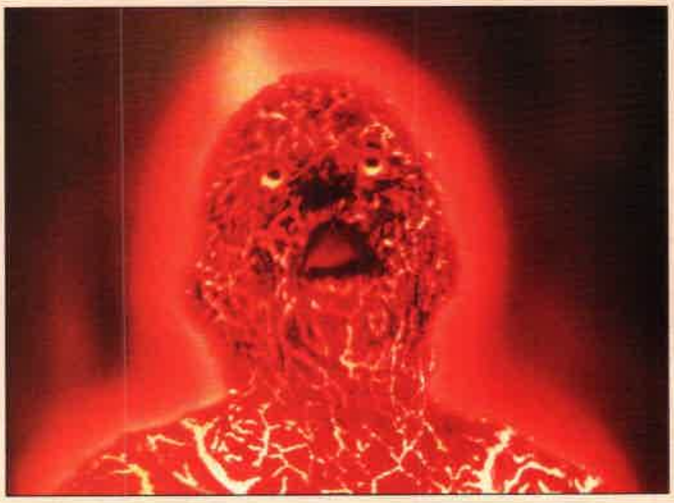
JANVIER

Le 1. La 5. 2OH30. **Les Aventuriers du Cobra d'Or** de Anthony M. Dawson avec David Warbeck et John Steiner.
Le 4. M6. 13H20. **Un Monde Fantastique**, téléfilm de Leslie Martinson avec Gary Coleman et Georges Gobel.
Le 6. M6. 20H30. **La Guerre des Insectes** (1ère partie), téléfilm de Peter Kassovitz avec Jean Marc Haller et Mike Moheno.
Le 12. FR3. 20H30. **Au Delà du Réel** de Ken Russel avec William Hurt et Blair Brown.
Le 13. M6. 20H30. **La Guerre des Insectes** (2ème partie).
Le 14. Canal Plus. 24H00. **Le Monstre du Train** de Roger Spottiswoode avec Jamie Lee Curtis et Ben Johnson.
Le 20. Canal Plus. 20H30. **Kalidor, La Légende du Talisman** de Richard Fleisher avec Arnold Schwarzenegger et Brigitte Nielsen.
Le 21. Canal Plus. 20H30. **Le Dernier Vol de l'Arche de Noé** de Charles Jarrott avec Elliot Gould et Geneviève Bujold.
Le 27. Canal Plus. 20H30. **Rocky III, l'Oeil du Tigre** de Sylvester Stallone avec Louis Même et Talia Shire.
Le 28. Canal Plus. 20H30. **Les Visiteurs d'un autre Monde** de John Hough avec Bette Davis et Christopher Lee.
Le 28. Canal Plus. 24H00. **Aux Portes de l'Au-Delà** de Stuart Gordon avec Jeffrey Combs et Barbara Crampton.
Le 29. Canal Plus. 20H30. **Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le Sexe sans jamais oser le demander** de Woody Allen avec Woody "Spermato" Allen et John "Amen" Carradine.

AU DELA DU REEL

De Ken Russel avec William Hurt et Blair Brown.

Aussi incompréhensible soit-il, comme tous les délires d'artistes fous, **Au Delà du Réel** n'en reste pas moins une expérience unique et limite. On s'y endort dans des caissons cybernétiques pour atteindre un état quasi-comateux et découvrir des sensations préhumaines. Un voyage dans le temps agrémenté de visions ancestrales, de comportements animaux et, au retour, des mutations génétiques et corporelles, véritable punition pour ceux qui sont allé fouiller là où il ne fallait pas. Face à ces images "extra-terrestres", l'esprit ne suit pas toujours mais les sens travaillent dur.
Jeudi 12 janvier, FR3, 20H30.



LE MONSTRE DU TRAIN

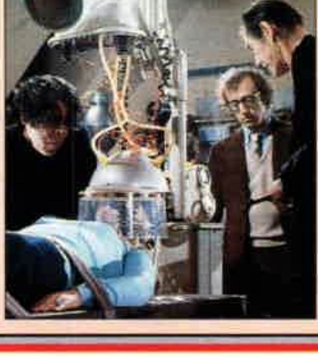
De Roger Spottiswoode. Int.: Ben Johnson, Jamie Lee Curtis, David Copperfield.

Une bonne blague d'étudiant donne le ton du film: on fait croire à un copain qu'il va s'envoyer une petite copine, et au moment ultime, on remplace la fille par le cadavre d'une vieille que l'on place dans le lit. Succès garanti puisque la victime de cette farce assez musclée laissera sa raison dans l'aventure.
"Trois ans plus tard", nous précise un carton, mais tout le monde a compris et attend déjà la vengeance.
C'est lors d'une croisière costumée, à bord d'un train de nuit, que celle-ci va s'effectuer. Le désormais psycho-killer va prendre tour à tour les déguisements de ses anciens copains pour les tromper et les abattre. Une facture classique et un suspense mesuré. Ca peut faire mais c'est tout juste.
14 janvier, Canal Plus, 24h.

TOUT... SUR LE SEXE

De Woody Allen avec Woody Allen et John Carradine.

Un must de la comédie et un must de la comédie fantastique pour deux des sketches. Le premier, les résultats catastrophiques d'expériences sexuelles (un homme copule avec un pain complet par exemple), se termine par une course-poursuite entre Woody Allen et un sein gigantesque à travers la campagne. Le deuxième, une scène de séduction, puis d'amour, vue de l'intérieur de l'homme. C'est Burt Reynolds qui dirige toutes les opérations ("Allo, l'estomac... Arrivée de pâtes imminente" "Blague foireuse... Envoyez sourire") et pendant que des manœuvres hissent péniblement l'organe de l'homme, Woody Allen, dans le rôle d'un spermatozoïde, se pose des questions existentielles ("Qu'est -ce qu'il y a au bout du tunnel ?"). Malin et cinéphile, Allen tourne toute la séquence selon les schémas du film catastrophe et du film de guerre. Incroyable.



Dimanche 29 janvier, Canal Plus, 20h 30.

FEVRIER

Le 11. Canal Plus. 24H00. **Fantômes à Louer** de Kevin Connor avec Edward Albert et Susan George.
Le 18. Canal Plus. 24H00. **Une Créature de Rêve** de John Hugues avec Anthony Michael hall et Kelly Le Brock.
Le 25. Canal Plus. 24H00. **Les Entrailles de l'Enfer** de Philippe Mora.
Le 27. Canal Plus. 20H30. **Le Principe de l'Arche de Noé.**

LES ENTRAILLES DE L'ENFER

De Philippe Mora. Avec L. Q. Jones, Ronny Cox.

Titré aux U.S.A. **The Beast Within, Les Entrailles de l'Enfer**, vieux de six ans, n'est jamais sorti dans les cinémas français. Personne ne s'en est offusqué. Réalisé par le français Philippe Mora (**Hurlements 2, Le Retour du Captain Invincible, Hurlements 3...**), le film est d'un classicisme absolu. Une nana se fait violer par un maniaque et accouche d'un gamin qui, 17 ans plus tard, sera investi par l'esprit de son taré de père. Sous l'action des effets spéciaux de Tom Burman, le fiston se transforme en monstre inspiré du loup-garou. Les trucs habituels (les chairs qui gonflent, le torse en mouvement) font toujours mouche et il faut reconnaître que ces séquences sont plutôt réussies. Un peu bavard, **Les Entrailles de l'Enfer**, pâtit de l'insignifiance de son interprète principal, un adolescent bovin, bouffi à force de s'empiffrer de pop-corn. Reste un générique bourré de seconds rôles qu'on aime: L. Q. Jones, Ronny Cox, Don Gordon.

Samedi 25 février, C. +, OhOO.

LE PRINCIPE DE L'ARCHE DE NOE

De Roland Emmerich.

Le premier long métrage du cinéaste ouest-allemand Roland Emmerich perdu à jamais deux ans plus tard avec un sinistre **Joey** pompé sur dix ans de Spielberg. **Le Principe de l'Arche de Noé** pille malgré tout Ridley Scott et ses **Alien** et **Blade Runner**. Uniquement pour ce qui est du look, néo-industriel, oppressant. Quant au scénario, il se déroule dans une station spatiale en orbite autour de la Terre où se déroule une guerre mondiale. Les astronautes réagissent, s'engueulent, complotent à ce sujet. Ils ont de plus à bord quelques missiles pointés là où il faut que ça crame. Grand plagieur européen, Roland Emmerich se tire très bien d'affaire. Même si le film se traîne de temps à autre, la caméra, habile, se faufile avec une certaine virtuosité dans les espaces très restreints de la station. Jouant plus sur le suspense et la psychologie que sur le spectaculaire (les quelques plans d'effets spéciaux reviennent à intervalles réguliers pour bien signaler qu'on est dans l'espace), **Le Principe de l'Arche de Noé** est donc à voir. Bien que le scope et les clartés métalliques ne donnent manifestement pas grand-chose sur le petit écran du salon.

Samedi 27 février, C. +, 20h30.

AUX PORTES DE L'AU-DELA

De Stuart Gordon avec Jeffrey Combs et Barbara Crampton.

Désastreux. On a rarement vu un réalisateur en tête (**Re-Animator**) être relégué aussi vite en queue de peloton. Concentrée autour d'un appareil en liaison directe avec l'enfer, l'action voit déferler toutes les dix minutes un monstre laid et caoutchouteux qui fait le ménage dans la maison et s'en repart discrètement s'il n'a pas auparavant été exterminé. De temps en temps, l'appareil excite la libido de Barbara Crampton qui s'habille en cuir et s'arme de chaînes. Le tout est d'une vulgarité rageante et la photo d'un rouge agressif attise la haine. Regarder **Aux Portes de l'Au-Delà**, c'est se retrouver dans la position d'un taureau devant un toréador hargneux qui vous insulte. Tous à vos cornes.

Samedi 28 janvier, C. +, 24H00.

UNE CREATURE DE REVE

de John Hugues avec Anthony Michael Hall et Kelly Le Brock.

Deux adolescents crétins se mettent des soutien-gorge sur la tête, ouvrent le poster central de Playboy, usent d'un soupçon de magie noire et, abracadabra, une playmate pulpeuse, véritable machine à déniaiser, se met à leur service. Bête au plus haut point, insupportable de cabotinage, **Une Créature de Rêve** est le moins bon film de John Hugues. Pourtant, en tournant ainsi le dos à la sobriété, à la sensibilité de **Breakfast Club**, John Hugues s'offre un film barge comme avait pu le faire Steven Spielberg avec **1941**. La ménagère accrochée à son évier, le corps à l'horizontale, la transformation du frangin en énorme bouse pustulante, c'est con, mais qu'est ce que c'est drôle...

Samedi 18 février, Canal Plus, 24H00

TELE-SERIES

Rubrique de Laurent Duvault

Vraiment un terne Janvier télévisé. Après un réveillon réchauffé, voicu un morne début d'année (pour rester dans le ton?). Meilleurs voeux quand même...

ZAP ZAP

La Belle et la Bête est enfin arrivé. Malgré les programmations cahotiques ça plaît, sans pour autant approcher la fièvre américaine. Là-bas, c'est carrément un sondage national qui va décider de l'avenir du couple Vincent-Catherine. Après leur premier baiser, la question est: à quand le premier bébé?... Affaire à suivre.

FR3 abandonne le cuir de la rousse Lady Blue pour le tweed très cher du primesautier Sherlock Holmes (et du non moins débonnaire Watson). 24 épisodes anglais, tirés des romans de Conan Doyle. Tous les dimanches, à 19 heures. Et promis, si c'est bien, on vous en reparlera. *(photo ci-contre).*

Mmmmax Headroom, suite. On parlerait d'une diffusion de la série sur une chaîne cryptée (mais je ne vous dirai pas laquelle). Mélange de fiction et d'images de synthèse, bientôt sur nos petits écrans, les aventures du présentateur le plus synthétique après Danièle Gilbert.

Courage la Cinq! Menacée, censurée, surveillée, elle est obligée de rentrer dans les rangs. Du coup, on a l'impression de suivre un clône d'Antenne 2. Après le Gag V pour Noël (j'ai la série, t'as la mini-), voici les surprises Michaël Mann: La 2 nous a gratifiés de **Crime Story**, la 5 nous présente le pilote (bien meilleur) camouflé sous un titre bidon. Du coup les flics de **Miami Vice** reprennent du service chez elle. C'est donc le retour des deux gros-laids, mal rasés et bien sapés, et de leur "Daytona Spyder" de fonction (comme quoi ça gagne dans la police). Guettez toujours les guest-rock-stars, ça occupe.

Vraiment la 6 rentabilise ses fonds de tiroir... Aucune nouvelle série prévue pour le premier trimestre 89. On reprend carrément les mêmes: **Hulk** (trop vert), **Starhutch et Hitch** (trop vieux), **Brigade de Nuit** (trop mou), **Espion Modèle** (trop tarte), **Hawaï Police d'Etat** (trop vu), **L'Homme de Fer** (trop rouillé) et le **Cosby Show** (en boucle). Seul surnage **Le Prisonnier**, bloqué entre tant de navets. Courage, tu y arriveras... Au fait, jamais les deux épisodes inédits?

LE MAGICIEN

Rien à voir avec la série non-violente de Bill "bellâtre" Bixby. Ici, c'est un nain (échappé de **Willow**?) qui mène la danse. Génie concentré (et sans bouillir), il supervise de nombreux projets top secret et doit être protégé. C'est Alex Jagger (l'Homme qui tombe à pic) qui s'en occupera bon gré mal gré, et deviendra le jouet de ce super-cerveau un peu fêlé.

Beraucoup de cascades (promises), un peu d'humour (au second degré) pour lier le tout, et voilà un nouveau truc à présenter en bouche-trou dans "La Une est à vous". Un prochain concurrent à l'insoutenable "Loin de ce Monde"?

Le Magicien - The Wizard. 19 épisodes de 45 minutes.
TF1, La Une est à vous (si vous votez bien).

KEN - DRAGONBALL

Réveillez ceux qui en sont restés à **Goldorak** et aux dessins mais animés japonais! Ca bouge, ça tire, ça tue, ça s'excite aujourd'hui chez les bridés... au grand dam de la mère Dorothée obligée de censurer. Des scènes sont coupées, remontées, les dialogues réécrits et appauvris au nom de l'équilibre des petits.Ils ont même essayé de supprimer le plus violent: **Ken le Survivant**. Mais 90% des téléspectateurs ont voulu connaître la suite de cette quête dans un univers apocalyptique. TF1 a dû céder, mais aseptiser. Adieu têtes tranchées, membres broyés et yeux arrachés...

Heureusement **Dragonball** demeure. Ce "Tom Pouce" aux pouvoirs magiques, expert en arts martiaux, lycanthrope à ses heures, recherche frénétiquement sept boules de cristal (pour les rendres à Tintin?). Ca bouge vite, c'est drôle et il y a même un scénario. Pourquoi refuser? TF1, le mercredi, entre deux pubs...

LE VOYAGEUR

On vous l'avait bien dit dans **The Hitcher**: ne prenez jamais d'auto-stoppeur. Et si le lundi soir, après les épisodiques apparitions de Sangria, vous décidez quand même de vous arrêter, c'est votre problème. Vous rencontrerez "le Voyageur". Série tournée au Canada pour des raisons de budget, cette série aux histoires inégales est toujours bien ficelée. Destinée au câble HBO, elle se permet même quelques petits écarts de moralité (y'a du sexe, quoi...).

Fantastiques, érotiques, parfois d'horreur, les épisodes qui passent sur la Cinq sont inédits et ont même été tournés avec des capitaux français (cocorico) de Jean Chalopin (le papa de "l'Inspecteur Gadget" et autres "D.A." de FR3). La prochaine fois, ralentissez... ça pourrait vous intéresser.

La Cinq. **Le Voyageur - The Hitchhiker**. Le lundi soir vers 23 heures.

THUNDERBIRDS

Regardez là-haut dans le ciel: c'est un oiseau? Un avion? Une fusée à réaction? Oui! Voici venir les Thunderbirds-Sentinelles de l'Air.

Une expédition spatiale tourne mal? Un monorail nucléaire s'emballe? Des terroristes menacent la paix? Les secours ne peuvent plus rien faire? La situation est-elle vraiment désespérée? Superman est dépassé? Appelez les "Thunderbirds" Toujours prêts à intervenir aux commandes de leurs fabuleux engins, ils sauront vous sauver.

A la tête de ces mystérieux sauveteurs: Jeff Tracy. Ancien astronaute et multimillionnaire, il consacre sa vie (et sa fortune) à la formation d'une nouvelle équipe de choc, prête à intervenir quand tout semble perdu: "International Rescue". Secrètement basée sur une île du Pacifique, une armada de vaisseaux se prépare à intervenir au moindre S.O.S.. Chacun sa spécialité et son numéro: Thunderbird 1 est un avion-cargo acheminant les lourds équipements comme les petits véhicules spécialisés. Le vaisseau spatial porte le numéro 3, et le sous-marin le 4. Le tout est coordonné par le satellite 5, à l'écoute 24 heures sur 24 de tout message de détresse.

Aux commandes, les cinq (quel hasard!): Scott, Virgil, Alan, Gordon et John (hommage aux cinq premiers astronautes américains). L'ingénierie est assurée par Brains, le binoclard cerveau de l'équipe. Sur Terre, opère Lady Pénélope, espionne de charme et de choc qui avait même donné son nom à la série en France. Dans sa Rolls Royce rose truffée de gadgets (à faire pâlir James) pilotée par l'ineffable Parker, elle se joue de tous les dangers, sans jamais se départir de son britannique flegme. Tapi dans l'ombre, guette l'horrible et chauve Hood, prêt à tout pour s'approprier ces fabuleux engins (à des fins belliqueuses, ça va de soi).

Créée en 1966 par Gerry et Sylvia Anderson (les mêmes qui ont commis **Cosmos 1999**), c'est de loin la meilleure série de marionnettes jamais tournée. le "Supermarionnettation" était vraiment au point et le scénario était une habile synthèse de ses précédentes séries (inédites en France): **Stingray** (sous-marin), **Fireball** (fusée), et **Supercar** (devinez...).

Croisement entre **Mission impossible** et les pires films-catastrophes, chaque épisode est un morceau de bravoure indépendant du précédent. La transformation de l'île et la sortie des vaisseaux sont deux grands moments, deux classiques. Les personnages sont bien typés et on peut même noter une (légère) progression psychologique. Et même si on voit les fils, qui font aussi quelque part le charme du procédé, les maquettes sont si bien réalisées qu'on ne peut qu'admirer le travail de reconstitution fait il y a plus de vingt ans.

Pas étonnant que ces pointilleux d'Anglais aient adoré. Vu le succès remporté à l'époque, deux films avaient même été tournés pour *United Artist* (**Thunderbirds go!**, en 66, et **Thunderbirds Six**, en 68). C'est depuis devenu la Série Culte chez eux (chauvins!). Cartes postales, disques, jouets maquettes, marionnettes sont toujours très recherchés et le Fan Club de Gerry Anderson va bien, merci. Là-bas toutes ces séries sont disponibles en vidéo, alors qu'en France, Antenne 2 nous a royalement offert 13 épisodes sur les 32 existants. Souvenez-vous, c'était en 76 et 80. Las d'attendre une hypothétique rediffusion à des horaires impossibles saucissonnée par la pub, on ne pouvait qu'espérer qu'une telle initiative traverse la Manche. C'est aujourd'hui chose faite (d'où mon article, C.Q.F.D.). Un producteur se lance enfin. Jimmy Frachon et *Limelight Vidéo* éditent dès janvier les deux premières cassettes: **Pris au Piège (Trapped in the Sky)**, haletant pilote de la série qui présente tous les personnages et leurs vaisseaux, et **Pénélope est en Danger (Perils of Penelope)** mettant en valeur la séduisante espionne, personnage fétiche de la série, et présentant une intéressante vision de Paris en "Supermarionnettation".

On ne peut que louer une telle initiative et espérer qu'elle pourra continuer, afin de nous permettre de découvrir enfin les 19 inédits et (qui sait?) les autres séries... En attendant, Thunderbirds go!.

Thunderbirds-Sentinelles de l'Air. ITC, 32 épisodes d'une heure.

COURRIER DES LECTEURS

Philippe Desbordes, Epernay

Ce courrier s'adresse surtout à ceux qui ont participé au 5e Festival du Super 8. Je suis d'accord avec J.P.P. à propos de l'ambiance et de ses conséquences. A la projection de **Circus**, ils étaient tous éclatés dans la salle, surtout lorsqu'ils ont entr'aperçu cette fugitive vision érotique! Comme s'ils n'avaient jamais vu un film de fesse de leur vie. Il faudrait que les spectateurs se mettent à la place du créateur et de son équipe qui ont la chance de voir leur film figurer au Festival. Si vous désirez que celui-ci dure encore de longues années, alors la prochaine fois (s'il y en a une!), soit vous respectez et appréciez avec modération les films, soit vous ne participez pas au Festival.
A part ça l'organisation était impeccable et Miss Sue Perouitt bien sympa.
Pour conclure, je vous envoie une photo d'une de mes sculptures en argile. C'est une étude de vieillissement réalisée d'après des photos de maquillage de Dick Smith pour **Les Prédateurs**.

Photo: Philippe Desbordes

Christian Gornas, Longueuil-Annel

Suite au Festival, cuvée 88, laissez-moi vous faire quelques remarques. Nous savons tous que vous défendez les films amateurs et nous sommes heureux en tant que réalisateurs de votre fougue et de votre courage. Mais, vue l'ambiance du dernier Festival, il semblerait que vous soyez complètement dépassés par l'ampleur dantesque de cette manifestation. Pourquoi ne pas organiser 3 séances: 2 publiques et 1 pour le Jury? Mais surtout, continuez le Festival.

Alex, Mulhouse

Pourriez-vous éclaircir un doute dans mon esprit: les vampires peuvent-ils être atteints du Sida? Ou cette maladie ne s'attaque-t-elle qu'au commun des mortels?
Avant de vous lire dans *Mad* auquel je viens de m'abonner pour moins de solitude, je tiens à transmettre à toute l'équipe ma vive admiration pour leur travail et leur qualité d'esprit qui ne manque ni d'humour acéré, ni d'imagination.

Ah, c'est en effet une excellente question et je sens qu'elle appelle une excellente réponse: trop de vampires mordent encore avec des canines malpropres et cela occasionne de nombreux troubles dont nous ne parlons pas assez. Le mieux, je pense, c'est de demander à la gente canine (ouah, ouah...) d'utiliser les préservatifs prévus à cet usage (attention, certains membres particulièrement biens pouvus parviennent à les percer et là c'est le drame!). Mourir d'accord, mais mourir malade, non merci! J.P.P.

Stéphane Bonnici, Soissons-sur-Nassey

Salut Maddy. J'ai lu dans *Mad* 54 que William Gibson venait d'achever le scénario d'**Aliens 3**. Plus tard j'apprenais que ce serait Walter Hill qui réaliserait le film. Enfin, dans *Mad* 56, je vois que c'est Renny Harlin qui est maintenant impliqué dans le projet. Alors, dites-moi Docteur, qui fera réellement **Aliens 3**? La rédaction de *Mad Movies* possède très certainement la réponse.

En général, il vaut mieux toujours croire Mad Movies. *Pour l'instant, c'est bien Renny Harlin qui réalisera le film, mais guette quand même les prochains numéros, nous te tiendrons au courant. J.P.P.*

Alain Corneau, Villeneuve

Ma vie s'éteint, ma vue se brouille. Il ne me reste que le souvenir. Je me souviens d'un temps où régnait le K.O., un temps de rêve brisé, de terres dévastées. Mais par dessus tout, je me souviens du Cinéma Fantastique, et de la Bible que nous appelions **Mad Movies**. Pour comprendre ce qu'était **Mad Movies**, il faut revenir à une autre époque, quand les gens allaient au ciné, et que fleurissaient dans les cerveaux des scénarios en or. Disparus maintenant, balayés. Pour des raisons aujourd'hui oubliées, de puissantes tribus entrèrent en guerre, allumant un brasier qui les dévora toutes. Sans Fantastique elles n'étaient rien, leur empire était de paille. L'homme commença à lire **Télérama**, **Télé-7-Jours**... (*Télé-pris qui croyait prendre aussi, non? Ah bon, pardon*). Pour les magazines de **Fantastique**, régnait le cauchemar du sujet. Seuls les flibustiers les plus mobiles, les pillards les plus impitoyables survivaient. Les bandes contrôlaient les villes, étaient prêtes à se faire la guerre pour une revue de Fantastique. Dans ce mélange de pourriture, le commun des mortels était brisé, écrasé. Des magazines comme **Mad Movies**, **Mad** le guerrier (*oui!*), dans cet enfer avait tout perdu; et il devint un journal vidé, consumé, ravagé, un journal hanté par les démons de son passé. Un journal qui errait sans but par les kiosques désolés. ce fut ici, dans ce lieu maudit... il réapprit à vivre... Longue vie à **Mad Movies**.

Ah ben dis-donc, tu nous sapes le moral, toi alors! Et moi qui attaquait ce courrier de bonne humeur justement...
Euh, notre but, dans les kiosques, c'est que vous nous achetiez, si tu veux; donc nous n'errons pas sans but, déjà. Et puis, même s'il ne sort pas un excellent film fantastique toutes les semaines, cela ne nous empêche pas de remplir le journal et de consacrer tout de même un chef-d'oeuvre de temps à autre. Il faut dire aussi que le fait de ne paraître que tous les deux mois nous aide énormément. Quant aux entrées en salles, la tendance me semble à la hausse. Tu vois bien: déjà les affaires reprennent. J.P.P.

Dessin: envoi de Gil Delisse

J.P. Picchio, Monaco

Je voudrais dire quelques mots au sujet de la lettre de M. Benoît Campedel, parue dans le numéro 56. Mon cher Benoît, tu sembles avoir oublié que la rubrique *Forum* existe déjà.
D'autre part, ne crois-tu pas qu'il serait préférable que chaque Carpenterophile ait sa propre interprétation de la fin "douteuse", comme tu l'appelles, du fabuleux **Prince of Darkness**? Cela dit, je ne voudrais en aucun cas te critiquer méchamment car il faut avouer tout de même que ta lettre était d'une grande richesse.
Ah oui, autre chose... Si M. Eric Dulle pense vraiment que le "fantastique" s'auto-détruit avec ses propres mythes, je lui conseille d'aller voir l'extraordinaire film de Kathryn Bigelow, **Near Dark**. Un pur chef-d'oeuvre! Rarement le mythe du vampire aura été aussi bien montré à l'écran. Longue vie à *Mad Movies*!

Philippe Gautier, Mortagne

Bonjour à toute l'équipe de M.M. que j'admire beaucoup malgré leurs articles, parfois, trop personnels...
Alors voilà, il m'arrive une chose horrible: *Mad Movies* me déçoit! En effet, depuis la parution du 56 j'ai l'impression de haïr mon journal fétiche à cause d'un article: celui de **Freddy IV**. Déjà, je vois "Avis chiffrés" avec: très bas, mauvais, mauvais, mauvais et... très bon (merci Marc Toullec, tu me rassures un peu). Inquiet, je tourne les pages pour lire la critique et là je suis effrayé.
Alors je tiens juste à vous dire qu'il ne faut pas prendre les "Freddy" comme des films d'horreur purs, mais comme des films à l'humour noir dont le héros est un croquemitaine au sens de l'humour douteux. Il est vrai que le mythe est devenu commercial, mais comme le dit Renny Harlin: "vu la célébrité grandissante de Freddy, il est impossible de bâtir un suspense pur comme dans **Les Griffes de la Nuit**. Les gens savent ce qui va arriver, ce que Freddy va faire, ils connaissent sa personnalité. C'est pourquoi il faut donc orienter les films vers une autre direction (*justement ce que Freddy IV ne fait pas! J.P.P.*). C'est comme votre revue, maintenant qu'elle a atteint une certaine notoriété, elle est obligée de sombrer dans le commercial. *Mad Movies* nous présentait des films d'horreur pure alors que maintenant elle parle de tous les films, de **Superman** à **Evil Dead**. Ceci dit, je vous adore, je vous vénère, je vous... pardonne!

Tu exagères peut-être un tantinet dans la mesure où tu sais pertinemment que Mad a toujours parlé de tous les films fantastiques et pas seulement des films d'horreur. J.P.P.

Gilles Penso, Marseille

Avant toute chose, je tiens à m'opposer à l'avis de Vincent Guignebert quant au squelette du "Terminator". Les propos du style: "L'animation image-par-image n'est pas réaliste" ont le don de m'exaspérer. Evidemment que la stop-motion n'est pas réaliste. C'est son essence même, et c'est pourquoi elle nous gratifie d'images fantastiques autant qu'inoubliables. Sous prétexte de réalisme, aurait-il fallu faire interpréter Talos par un acteur, utiliser un vrai gorille pour **King Kong**, filmer un crocodile pour **Le Dragon du Lac de Feu**, maquiller une actrice pour jouer Méduse? L'animation image-par-image magnifie les scènes où elle est employée. Du coup le squelette du Terminator, tout comme les "At-At" de **L'Empire contre-attaque**, cesse de n'être qu'un robot pour devenir un fantasme de fantasticophiles.
Venons-en à un sujet délicat: le devenir de votre Festival. A l'heure actuelle, je ne vois pas comment calmer un public aussi bruyant. J'y réfléchis, mais une chose est sûre: s'il semble inévitable que les spectateurs soient déchaînés (ils ne respectent pas les films pros du Rex, pourquoi respecteraient-ils les petits films Super 8?). Il est tout de même des initiatives qui tombent sous le sens: déjà, bannissez à jamais le film **Guts**, cette chose qui symbolise si bien la dégénérescence du public. Et puis, est-ce utile d'inviter un jury prestigieux s'il ne voit pas les films présentés avant le Festival? Que peut-il juger dans un tel vacarme? Le Festival ne devra-t-il plus qu'accepter des films muets? Mais que fait la police? Six numéros nous séparent du prochain Festival, préparez donc une campagne efficace.

G.A. Lamoureux, Bordeaux

Salut à toute l'équipe de *Mad Movies*. Je tiens à vous féliciter pour votre revue qui est vraiment mega-supra Mad! J'admire l'humour qui y règne avec les calembours et la bonne humeur communicative. Malgré tout, je me permets de vous faire quelques suggestions pour les prochains numéros. D'abord des couvertures plus "choc" qui seraient à la hauteur du journal. Il faudrait aussi davantage d'explications sur les trucages de films avec interviews, photos et dessins à l'appui. Serait-il possible d'ajouter un mini-poster double face et de faire des dossiers spéciaux sur les loups-garous, les extra-terrestres ou les zombies? Et puis, à l'ère (*oui, justement, quelle ère est-il, au fait?*) où le jeu envahit nos écrans de T.V., il serait de bon augure d'intégrer des concours où l'on pourrait gagner des places de ciné, des livres, des places pour le prochain Festival Super 8 ou d'Avoriaz.

On prend note de toutes ces bonnes idées, et nous vous soumettrons un questionnaire. J.P.P.

Photos de Yannick Fusier

Yannick Fusier, Dijon

Je lis votre revue depuis le 34 et je fus rudement fasciné par les créatures en pâte à modeler qui figuraient dans ce numéro. J'ai donc essayé d'en faire quelques unes et depuis je n'arrête plus. J'en profite pour vous envoyer les photos de mes dernières création en espérant que vous pourrez en publier.
Je tiens à remercier Serge Desrats et Moireau pour leurs renseignements sur le maquillage. Quant à Frédéric Zilberman, j'attends toujours sa réponse (depuis 4 ou 5 mois, je crois?). Voici mon adresse au cas où certains "mordus" voudraient correspondre. Yannick Fusier, 7, rue Albert et André Claudot, 21000 Dijon.

Jean Michel, Lyon

Je suis un, fidèle routard Mad Movien (Movisien?) depuis le numéro 15. Eh oui, déjà! A cette époque-là, Godzilla trônait en couverture. Puis j'ai acheté les suivants et j'ai vécu avec **Suspiria**, **Phantom of Paradise**. Une bonne dizaine de petites amies m'ont quitté, sous prétexte que l'affiche d'**Inferno** et de **Ténèbres** au-dessus du paddok leur faisait froid dans le dos. A l'armée ça va pas mieux: 15 jours aux arrêts de rigueur pour avoir collé la photo de **Bad Taste** (celle avec le doigt) au-dessus de mon lit avec la légende : Adjudant à deux mois de la retraite!
Mad Movies est la bible des amateurs de Fantastique et l'avenir du cinéma est dans le Fantastique. *Mad Movies* deviendra bientôt très en vogue; ce jour-là il ne faudra pas trop décevoir les vrais fans qui préfèrent les films d'auteurs aux big business. Déjà, **Freddy IV** et **Jason XXX** prennent un peu trop de place à mon goût.
J'aimerais que vous me donniez un renseignement: il est passé récemment un film à la télé un film de guerre où Christopher Walken jouait le rôle d'un mercenaire en Afrique. Quel en est le titre?
A part ça le magazine est bien fait, les rubriques et interviews intéressants. Pourquoi ne pas mettre une double page détachable au milieu de *Mad* avec une affiche recto et un commentaire au verso?
Si vous désirez écrire à un militaire passionné de Fantastique, voici mon adresse: Jean Michel, P.E.M., E.S.S.A., 69998 Lyon Armées.

Ton film, c'était ***Les Chiens de Guerre****. Repos, les gars. J.P.P.*

Philippe et Gilles, Plouguerneau

Nous nous permettons de vous écrire pour vous informer que nous nous occupons d'une émission sur Radio-Emeraude, intitulée "L'Opéra Fantastique". Nous y parlons des sorties en salles, des nouveautés vidéo, etc.
Alors, avis aux fans de la région brestoise qui veulent nous écouter: c'est tous les samedis, de 19 h à 20 h 30 sur 101.7. Je donne l'adresse pour ceux qui voudraient nous contacter: Radio-Emeraude, L'Opéra Fantastique, BP 22, 29232. Plouguerneau.

Vincent Vigneron, Bourges

J'aimerais vous poser une question: pourquoi vous ne faites pas également concourir le format vidéo dans votre Festival du Super 8? Je suppose que cela arrangerait beaucoup de monde, et moi pour commencer. Merci de me répondre.

Nous avons déjà répondu dans un numéro antérieur que la difficulté résidait dans le fait de montrer ces films à un large public. Le rétro-projecteur n'offrant pas la qualité d'image requise, contrairement au super 8. Nous verrons peut-être plus tard, avec les images en haute définition. J.P.P.

Ma Ly, Saran

J'aimerais féliciter les lauréats du Festival du Super 8, David Lezeau pour **Création** et Philippe Lukomski pour **Le Preneur d'Ames**, films qui se distinguaient nettement de la sélection. Bravo également aux maquillés et surtout aux Cénobites et à Robocop.
Je vous envoie par la même occasion un dessin que, j'espère, vous voudrez bien publier. Passez mon adresse car j'aimerais bien correspondre avec des réalisateurs du Festival. "Aitiunn", 49, rue de l'Orme au Coin, 47770 Saran.

Club Ciné Vision, Laplume

Je voudrais lancer un appel dans ce courrier. Cette année, nous animons un Festival de Super 8 à Estillac, près d'Agen. Nous pensons passer des films assez gore; que les réalisateurs intéressés se fassent connaître à notre adresse: Club Ciné Vision, Dominique Laffitte, L'Hoste Estillac, 47310 Laplume.

Olivier Ceccarani, Amiens

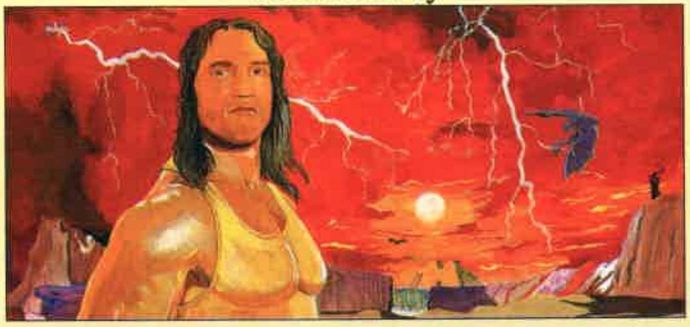
Cher Mad, je vous écris pour vous faire part de quelques remarques, car, quoique géniaux, les derniers numéros comportent quelques moins.
Pourquoi avoir supprimé les cotations des films dans la rubrique Télémaniac? Cela me déçoit car cela permettait de se faire une idée sur la valeurs des films diffusés. J'aimerais aussi que vous notiez plus de films, même s'il n'y a qu'une seule note pour certains films.
J'ai également une suggestion à vous faire: pourquoi ne pas mettre un poster et des affichettes, tout en majorant le prix de vente qui pourait passer de 20 à 25F, par exemple? Je pense que personne ne regretterait ces 5F pour un tel plus dans *Mad Movies*.
Enfin, pouvez-vous me dire si un abonné reçoit son exemplaire avant la parution en kiosque? Merci de publier ma lettre et de bien vouloir me répondre.

Au secours! Voici le grand retour du poster. A ce que nous avions cru comprendre lors de notre dernier questionnaire, il semblait que les lecteurs se montraient à une petite majorité favorable à ce poster, mais, par contre, opposés à l'idée que cela puisse entraîner une augmentation du prix de la revue; tu vois d'ici le malaise. Mais on vous proposera bientôt un nouveau questionnaire où tout le monde pourra s'exprimer.
Sinon, nous envoyons les exemplaires des abonnés la veille de la mise en vente, donc, de la célérité des services compétents dépend l'acheminement jusqu'à chez vous. J.P.P.

200 images/ seconde

Notre association accueille des réalisateurs pour son 2e Festival de super 8, au mois d' avril 89. Ecrivez-nous au 15, rue de la Mauldre, 78200 Mantes- la Jolie.

Dessin de Ma Ly



LE TITRE MYSTERIEUX

Personnage principal de notre titre mystérieux d'aujourd'hui, notre héros a été complètement empalé par son rôle; voilà comment on perce dans ce métier, les gars. Les cinq premiers à trouver le titre du film dont cette photo est tirée recevront gratuitement le Prochain numéro de Mad Movies. Pour notre film précédent,un seul gagnant à l'honneur: Nicolas Hervoches, de Lesneven, qui a reconnu l'oeuvre (mais si!) de Fred Olen Ray, Prisonship 2005. Bravo au lecteur perspicace, et que font donc les 80 000 autres? Cette fois, le titre est plus facile, tous à vos docs...

PETITES ANNONCES

Habile en dessin, modelage, moulage, recherche place d'apprenti dans atelier de maquillages ou d'effets spéciaux. Teddy Bagse, 12 Square des Sorbiers, 94160 St Mandé. Tél.: 43.65.74.39.

Vends un nombre incalculable d'accessoires ciné/photo à prix très intéressants (*Désolé pour la coupe au carré mais ton annonce était au moins 45 786 931 fois trop longue. NdlR*). Téléphoner le soir au 39.55.28.65 ou dans la journée au 42.60.34.65 Poste 406.

Recherche **Mad Movies** 1, 11, 12, et vends M.M. 2 et 9 (retirages). Faire offre à Jacqueline Haron, 54 rue J. Brel, Bt B porte B 23, 59287 Guesnain.

Vends nombreuses affiches de cinéma. Liste contre enveloppe timbrée à François Sikic, 81, rue des Mourinoux, 92600 Asnières.

Recherche Gore n° 5, **Blood Sex**, petit prix. Jean-Roch Parichet, La Béconnière, Clermarais, 52500 St Omer.

Vends collection complète **Impact** et **Mad Movies** + autres revues de ciné-fantastique et diverses B.D. Marvel. Liste et prix chez Frédéric Rioux, Chemin Plassonney, Bresson, 38320 Eybens.

Vends environ 1000 livres S.F. et fantastique: «Présence du Futur», «J'ai Lu», «Livre de Poche», «Presse Pocket» et autres en format de poche, des plus anciens aux plus récents. Liste contre 1 timbre à 2.20 F. Olivier Kenzinger, 5, rue Hélène Boucher, 25200 Montbéliard. Offre sérieuse (nouveau choix).

Achète **Mad Movies** 1 à 20, **Strange** 1 à 60, **Titans** 1 à 25, **Spécial Strange** 1 à 10, **Conan** 1re édition N et B. Vends anciens **Strange, Spirou**, B.D. LUg. Mohamed Fadli, rue Wilson, 83590 Gonfaron.

Nous lançons un appel à tous les maquilleurs, réalisateurs, figurants, acteurs, avec si possible connaissance et compétence dans le 8 et 16 mm. Tout ça pour un film fantastique en préparation depuis un an pour être proposé à tous les festivals du Super 8 de la planète. Ecrire à Michaël Gisselere, 24B rue Paul Verlaine, 18000 Bourges.

Fondateurs du Club «The Dream Quest» sur le maître Lovecraft, nous recherchons des personnes aimant H.P.L. et le fantastique en général pour y participer. Anne-Virginie Desroches, 2B rue P.A. de Suffren, 18000 Bourges.

C'est les larmes aux yeux que je vous pose ma question: «Voulez-vous acheter les Mad Movies 22 au 55 pour 5,50 F pièce, sauf le 22 à 50 F?». Je vous fais grâce des frais de port. Ajoutez à cela les B.O. de **Ténèbres** et **Zombie**: 22 F. Daniel Cerisier, 28, rue Henriette, 91330 Yerres (*C'est avec les larmes aux yeux et une furieuse envie d'éternuer que je passe à l'annonce suivante. NdlR*).

J.H. 19 ans, habitant Nantes, souhaiterait correspondre avec J.F. même âge, habitant Nantes et partageant ma passion féroce pour le cinéma fantastique. Ecrire à Nicolas Binvel, 18, rue Marceau, 44000 Nantes, ou téléphoner au 40.48.72.58 tous les soirs de 19 à 20 h.

Recherche 2 personnes si possible féminines pour participer au fanzine **Necromania** spécialisé dans le Trash Metal et la Grindcore Music (*C'est quoi, ça? NdlR*), avec rubrique Horror & Gore Movies. Machines à écrire et dactylos bienvenues! Région Pas-de-Calais. Contacter Pierre Dedourges, 36 impasse Bourdon, Rue Roger Salengro, 62710 Courrières.

Vends/échange plus de 2 500 livres de fantastique et S.F. Liste contre 2 timbres. Recherche et achète livres anciens d'aventures extraordinaires antérieurs à 1940. Eric Maillet, 33, rue de la Roseraie, 92360 Meudon la Forêt.

Jeune fille 18 ans aimerait correspondre avec garçons ou filles 18-23 ans aimant Christophe Lambert, Stephen King, Spielberg, le fantastique et l'horreur. Réponse assurée. Véronique Messori, chez M. et Mme Rizzitelli, le Rivier d'Apprieu, 38140 Rives.

Recherche enregistrement vidéo de l'émission «fantasy» comprenant le tournage de Poltergeist 3 + enregistrement de l'épisode de Chips diffusé le 22/11/88 sur TF1 Arnaud Fosset, 6, rue P.F. Delauney, 14400 Bayeux.

Vends horror and fantasy film magazines: **Famous Monsters, Halls of Horror, Fantastic Films, Gore Gazette, Cinemagic, Fangoria, Gorezone**, etc. Ecrire en anglais à Melvyn Green, 8 Castelfield Avenue, Salford 7, Greater Manchester, England.

Deux sœurs, 18 et 21 ans, fanatiques de films fantastiques et autres, aimeraient tourner dans ce style de films. Toutes les propositions seront acceptées (*On me signale deux rôles féminins dans Deux Petites Sœurs empalées un soir de pleine Lune. Ça marche? NdlR*). Laurence et Isabelle Villaird, 17 Fonds St Antoine, 95300 Ennery.

Recherche désespérément (*Tiens, ça faisait longtemps! NdlR*) articles, photos, K7 VHS sur Michaël Ironside (**Extrême Préjudice, Terreur à l'Hôpital central, Scanners, V**, etc.). Sébastien De Jésus, 20 rue Petit Chenois, 25200 Montbéliard.

Recherche tout sur Freddy, Jason, **Terminator** et **Poltergeist**: poupées, jouets, maquettes et photos. Prix raisonnables S.V.P. Maxime Labelle, 1125-27e Avenue St Antoine, Québec, J7Z-3H5 Canada. (514) 431.7879.

Vends K7 VHS de **Mutation** (*Kezako? NdlR*), 130 F, ainsi que livres Gore 9, 11, 12, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 33. Yann Le Martret, 35, rue de Kerangarou, 22700 Perros-Guirec.

Vends un lot de 3 livres collection «Gore-Fleuve Noir» ns 37, 45 et 58. 45 F + 10 F de port. Aurélien Colle, 7, rue de la Libération, Cedex 58, 90200 Grosmagny.

Vends **Première** 26, 27, 28, 31, 52, 55, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 67, 81, 82, 83. 35 F pièce + port (*Tu ne crois pas que tu pousses un peu pour le prix? NdlR*). Vends aussi 800 jaquettes vidéo, 2 F pièce. Eric Dulle, 174 rue Jules Guesde, 59210 Coudekerque-Branche. Tél.: 28.25.33.81.

Achète à 250 F la bande-originale du film **Les Goonies**. Si vous l'avez, téléphonez-moi tout de suite! Benoît au 30.54.39.62.

Vends photos, affiches de cinéma, fiches M. Cinéma, jaquettes vidéo, scopitones (clips des années 60 en 16 mm). Vends en totalité à prix coûtant **Starfix** 1 à 44. Recherche aussi correspondants pour échange de B.O. Liste contre enveloppe timbrée à Muriel Lejeune, Soulignac-Epargnes, 17120 Cozes.

Echangerais 39 livres de poche (horreur, épouvante, aventure, haute tension) contre n2 de **Hot Magazine**. Vends aussi nombreux posters et affiches de cinéma + la K7 **The Best of Ginger Lynn** encore emballée (*C'est du porno ça, non? NdlR*). Jean-Luc Le Bihan, Boulinat Hengoat, 22450 La Roche Derrien.

Vends (pour l'instant) ns 1, 2, 9 et 10 de **L'Ecran Fantastique** (1977-1979) + ns 16, 19, 20 et 21 de **Mad Movies** et **Starfix** 33 spécial Avoriaz 86. Recherche aussi également «super lecteurs» assez sympas pour me faire parvenir les filmos de John Carradine (1980-1988) et de Cameron Mitchell (1981-1988). Merci d'avance (*Tous à vos stylos, lui aussi c'est un «super lecteur». NdlR*). Pascal Sorin, 8 allée des Amandiers, 44360 Le Temple de Bretagne.

Echange plus de 100 films vidéo contre tout concernant Freddy Krueger et Jason Vorhees (photos, livres, griffe, masque, etc.). Hervé Lafranca, «Les Granges», Villa Anne-Marie, 38980 Virville.

Recherche les affiches suivantes quel que soit le format: **La Ravanche de Freddy, Maniac, Death Trap, Blood Feast** et 2000 Maniacs. Frédéric Verneuil, 439 Les Fries, 76520 Gouy par Boos.

Vends ou échange lot important de **Strange, Nova, Titan**, 2 cartes postales de Stallone, poster 42 X 55 des **Maîtres de l'Univers**, et Starview spécial Schwarzenegger. Nicolas Anceaux, 181 Av. des Géraniums, 59500 Douai.

Les Brocolis, la troupe théâtrale de tous les délires, recherche un super maquilleur d'effets spéciaux pour réaliser bénévolement certaines scènes d'un spectacle satirique sur la révolution. Cyril Bacqué, Nohic, 82370 Labastide St Pierre. Tél.: 63.68.00.88. ou 61.09.39.43.

Recherche tout sur Patrick Mc Goohan et Diana (soupir) Rigg. S'adresser à Marc Ratié, 5, rue Edmond Auchan, 34500 Béziers. Merci d'avance et bonjour chez vous!

Vends en lot **Vidéo 7** 23 à 64 état impeccable, plus diverses autres revues de ciné. Liste contre un timbre à Francis Campos, 12 allée des Ramiers, 13800 Istres.

Unique et exceptionnel! Vends à prix très raisonnable compilations des meilleurs B.O.F. de space-opéras, aventures, etc. Liste complète des programmes, tarifs et caractéristiques techniques (*Pourrais-tu préciser le nombre exact de notes composant chaque morceau? Ça me serait très utile. Merci. NdlR*) contre une enveloppe timbrée à Lionel Fluchot, 115 Av. du Mal. Lyautey, 21000 Dijon.

J.F. 19 ans aimarait correspondre avec J.H. + ou - 19 ans, adorant **Mad Movies**, Stephen King, la collection J'Ai Lu Epouvante. Mireille Droart, 4, rue Pasteur, 59223 Roncq.

Dessine portraits 24 X 32 (crayon ou encre de Chine) d'acteur ou d'actrices, sur demande. Philippe Cloarec, 1, rue des Autos Jean-Perrin, 25310 Glay.

Vends **Vendredi 13** 3, **Ecran Fantastique** 81 à 84, **Impact** 4, 7, 9, 13, 15: 10 F plus port. Yannick Fusier, 7, rue A et A. Claudot (je bute le 1er qui rigole!) 21000 Dijon (*Ah, ah, ah, je rigole! Ridicule, le nom de ta rue. Et maintenant, viens un peu me buter, pour voir. NdlR*).

Vends, bas prix, docs sur nombreuses vedettes (de Mickey Rourke à Clint Eastwood). Vends/achète/échange docs sur Harrison Ford. Tout m'intéresse! Chris Mazri, Rue Torcatis, Bas Vernet, 2, n° 252, escalier 30, 66000 Perpignan.

Vends affiche **Les Griffes de la Nuit**, pantalon **Re-Animator**, affichettes **Mad Max** et **Looker**. Prix intéressants. Vincent Lamy (*L'ami Vincent, en somme. NdlR*), 8 Hameau Paysage Champêtre, 95150 Taverny.

Vends caméra Super 8 sonore professionnelle Beaulieu 5008 S + Micro perche + 2 accus + Accessoires. Très bon état, qualité proche 16 mm, valeur environ 16 000 F vendu 3 900 F. Possibilité paiement en plusieurs fois si sérieux (*Un franc par jour pendant dix ans et demi, d'accord? NdlR*). Jérôme Desvaux, 3 rés. Les Buis, 76 chemin des Buis, 38340 Voreppe.

Achète Hammer Films (en version intégrale) en VHS ou Super 8. Sabry Tchandertli, 100 Av. Jean Jaurès 92120 Montrouge.

Recherche tout sur les films Maurice, **My Beautiful Laundrette, Another Country**, ainsi que tout sur leurs acteurs (*Une légère fascination pour l'homosexualité, peut-être? NdlR*). J'échange tout ça contre tout ce que vous voulez (*A moins que ce ne soit une obsession névrotique... NdlR*). Michèle Mazri, rue Torcatis, Bas VII, Ex 30 BTP Appt. 252, 66000 Perpignan.

Recherche avec désespoir (*Bien vu, l'ébauche de renouvellement. NdlR*) la B.O. en K7 de **Massacre à la Tronçonneuse 2**. Ludovic Bozendorf, 13, rue des Laquans, 08700 Gespunsart. Tél.: 24.53.75.79.

Recherche jeunes amateurs de films d'horreurs ayant des idées de scénarios à échanger pour un court métrage. Téléphoner après 19 h au 39.69.91.01.

Un lecteur sympa de Lorient ou de la région pourrait-il nous prêter une caméra Super 8 pour tourner un film? Sylvéry Bolotte, 14 bd du Scorff, 56100 Lorient.

Vends M.M. 45 à 56 (15 F) ainsi que **Impact** 8 à 12, 15, 16 (15 F) + affiche **Retour des Morts-Vivants 2** (50 F) ou échange contre disques, posters, badges, photos d'INXS. Christophe Esnault, 6, rue des Cèdres, 49420 Touancé. Tél.: 41.92.65.77.

Le C.E.C.A.M. vous savez, le célèbre club d'écrivains amateurs (loi 1901), organise un concours de nouvelles doté de nombreux prix. Tous renseignements contre enveloppe timbrée à C.E.C.A.M. 68 rés. des Plaines, 83500 La Seyne/Mer.

Recherche la K7 VHS des **Coulisses de Roger Rabbit** diffusés sur TF1 le 29 octobre dernier, ainsi que les jeux de photos du **Grand Bleu** et de **Stand by Me**. Attention les cinémaniaques! Mon prix est le vôtre mais je ne m'appelle pas Crésus. Crésus (*Pardon! NdlR*)... Frédéric Mauss, 2, rue Jolimont, 31500 Toulouse.

Vends K7 films fantastiques et horreur très peu servi, + revues **Mad Movies, L'Ecran Fantastique, Impact**. Prix intéressant. Liste auprès de James Louineau, 9, allée L. Bruneau, 91120 Palaiseau.

Recherche B.O. de **Aliens, Prince des Ténèbres**, et affiches de **Mad Max, La Bête de Guerre** (*Tu as raison, elle est splendide. NdlR*), L'Ours, Le Grand Bleu format 120 X 160. Ecrire à Jean-Christophe Sommer, Dempeyre-Couban, 43700 Brives-Charensac.

Recherche jaquette des films **Day of the Dead, Retour vers le Futur, Teen Wolf, Class 84** et les Freddy. Faire don à Laurent Gadelyne, 25, rue des Chalutiers, 59123 Bray Dunes.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU FANTASTIQUE N° 32 : THE BLOB

SÉLECTION OFFICIELLE AVORIAZ 89
LE BLOB
LES FILMS TRI-STAR et ANDRÉ BLAY/ELLIOTT KASTNER Présentent Un Film de CHUCK RUSSELL "LE BLOB" (THE BLOB)
KEVIN DILLON SHAWNEE SMITH DONOVAN LEITCH JEFFREY DeMUNN
avec CANDY CLARK et JOE SENECA dans le rôle du Dr. Meddows MUSIQUE MICHAEL HOENIG EFFETS DU BLOB CONÇUS ET RÉALISÉS PAR LYLE CONWAY
PRODUCTEUR EXÉCUTIF ANDRÉ BLAY SUPERVISION DE LA PRODUCTION RUPERT HARVEY SCÉNARIO DE CHUCK RUSSELL & FRANK DARABONT
PRODUIT PAR JACK H. HARRIS et ELLIOTT KASTNER RÉALISÉ PAR CHUCK RUSSELL

LA VISTA ORGANIZATION PRÉSENTE UN FILM DE TOMMY LEE WALLACE
"VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT..." (FRIGHT NIGHT PART II)
RODDY Mc DOWALL WILLIAM RAGSDALE TRACI LIN ET JULIE CARMEN DANS LE RÔLE DE RÉGINE
MUSIQUE DE BRAD FIEDEL GENE WARREN, JR. PRODUCTEUR EXÉCUTIF JEFFREY SUDZIN
TIM METCALFE, MIGUEL TEJADA-FLORES ET TOMMY LEE WALLACE BASÉ SUR DES PERSONNAGES IMAGINÉS PAR TOM HOLLAND
HERB JAFFE ET MORT ENGELBERG TOMMY LEE WALLACE

VISTA